

L'APOTRE



LA SAISON DE CHASSE

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

NOVEMBRE 1928

TEXTE

PAGE

97 — Le timbre bilingue.	THOMAS POULIN.
98 — Poltron.	LÉON LAMBRY (<i>L'Etoile Noëliste</i>).
101 — La femme chez les noirs.	MGR BOUCHER
106 — La bouteille enchantée (<i>légende</i>).	(<i>Les Jeunes</i>).
109 — La paroisse, centre de formation agricole.	R. P. M.-A. LAMARCHE, O.P. (<i>La</i>
	<i>Revue Dominicaine</i>).
112 — Le miracle des Roses.	JEAN VÉZÈRE (<i>Le Journal de la</i>
	<i>Grotte</i>).
114 — Le chasseur de tigres.	MAC DOWGAL.
121 — Éphémérides canadiennes, octobre 1928.	LE VIEUX DOCTEUR.
123 — La machine humaine et la machine à gazoline.	M. P. (<i>Revue familiale d'éducation</i>).
124 — L'Imagination du petit enfant.	PIERRE LÉPINE.
127 — La bêtise humaine.	JEANNE LE FRANC.
129 — Propos de novembre : Souvenirs.	JEANNE LE FRANC.
129 — Boîte aux lettres.	ALICE GUERQUIN D'AURIAC (<i>La</i>
131 — Charlotte-Christine de Wolfenbuttel.	<i>Maison</i>).
	SIMONE ROUTIER.
134 — Le Coffret de Mosaïque (<i>poésie</i>).	
135 — Pour s'amuser.	
135 — Les livres.	
137 — Anita (<i>feuilleton</i>).	M. DELLY.

ILLUSTRATIONS

105 — Vue du lac François-Xavier au nord de Montréal.
113 — Un des premiers hôtels de Rouyn.
119 — L'église centenaire de St-Charles de Bellechasse.
120 — Vue du lac de Constance, Suisse.
122 — Feu l'abbé Bruno Leclerc.
122 — Feu l'abbé Zoël Lambert.
122 — Le nouveau timbre bilingue canadien.
126 — La promenade des Anglais, à Nice.
128 — Le "Lord Nelson", le nouvel hôtel du Pacifique Canadien, à Halifax.
130 — Le premier presbytère de Rouyn, P. Q.
144 — La cathédrale de Palerme, en Italie.

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

"L'Apôtre est" imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME X

QUÉBEC, NOVEMBRE 1928

N° 3

Le timbre bilingue

LE mois dernier nous a apporté un événement d'importante valeur au point de vue canadien-français.

Apparemment, pourraient croire bien des gens, ce n'est qu'un détail qu'un timbre bilingue de deux sous ait été émis par le gouvernement fédéral ; mais c'est tout de même un détail qui a pris soixante et un ans à se produire.

Nous aurions dû avoir ce timbre et tous les autres bilingues depuis la Confédération même ; mais comme il nous arrive presque toujours de devoir gagner plusieurs fois ce que nous allons avoir, on n'a commencé qu'en 1928 à nous donner le timbre bilingue permanent.

Le détail était donc de taille, puisque nous ne pouvions l'obtenir. Personne n'en serait mort pas plus que personne n'en mourra ; mais on ne voulait pas. Toujours une raison ou une autre nous privait de ce document bilingue.

Nous avons lieu d'être contents de ce qui s'est produit et de féliciter le cabinet fédéral, et particulièrement l'honorable M. Veniot, ministre des postes, d'avoir bien voulu se rendre à notre demande réitérée.

* * *

Seuls les Orangistes, le petit groupe de ces superimpériaux, n'en sont pas contents. Ils croient naturellement que c'est une nouvelle attaque contre l'Empire, une nouvelle tentative de rendre le Canada à l'influence canadienne-française.

Ces pauvres, il faut les laisser faire, car ils n'ont aucune espèce de bonne raison à apporter

pour s'opposer sérieusement au timbre bilingue.

Le Canada est un pays bilingue ; ses documents fédéraux doivent être imprimés en anglais et en français. Dans tout le domaine des choses fédérales on peut indifféremment se servir de l'anglais ou du français.

Évidemment, nous n'en sommes pas encore rendus là, car sur ce point du bilinguisme on a laissé si longtemps dormir la constitution canadienne ! Nous devrions cependant être dans cette situation.

Il y a ce qui existe et ce qui devrait exister.

Nous avons fait pas mal de chemin en ces dernières années, toutefois. M. Pelletier, lorsqu'il fut ministre des postes, nous donna la carte postale bilingue. Comme on le dit vulgairement, il cassait la glace et ce fut une tempête chez les Orangistes. Plus tard, M. Bureau, ministre du Revenu de l'Intérieur, nous apportait le timbre bilingue d'accise. Lors des fêtes du soixantième anniversaire de la Confédération, on voulut bien nous donner un timbre commémoratif bilingue.

Évidemment, nous marchions.

Avec M. Veniot nous entrons dans la série des timbres permanents, car nous avons déjà le timbre de l'aviation et celui de deux sous.

* * *

Il reste encore du chemin à parcourir, cependant.

Notre monnaie est encore ou neutre ou unilingue.

En continuant notre travail, en répétant nos requêtes, nous parviendrons peut-être à obtenir là aussi le respect de notre langue, celui de la constitution. Souhaitons qu'à la tête de

ce ministère nous arrive un homme de la trempe des Pelletier, Bureau et Veniot.

Il reste aussi beaucoup à faire dans le domaine des documents officiels. Trop souvent leur traduction n'arrive que plusieurs mois après la version anglaise. Ils deviennent alors la plupart du temps inutiles.

On nous dira que pour faire ces traductions il faut recourir au travail des experts. Pour traduire en français de la littérature technique, il faut connaître à fond les matières qui y sont traitées : on s'exposerait autrement à des erreurs et à des contresens.

Nous le savons bien et pour arriver à nous donner en même temps que la version anglaise, la version française, on devra s'attacher les services de pareils experts qui feront de leur traduction technique un travail permanent.

Autrement, il faut recourir au travail supplémentaire, et dans ce cas on ne peut compter sur une date précise.

* * *

D'ailleurs, avec un peu de bonne volonté pourquoi ne réussirait-on pas ? Dans plusieurs ministères, on le fait bien aujourd'hui. Pourquoi, ce qui est possible ici ne le serait-il pas là ?

Le timbre bilingue paraissait bien chose impossible, puisqu'on ne voulait nous le donner. Il est venu et aucune perturbation ne s'est produite ni à Ottawa ni dans le pays.

Félicitons donc M. Veniot de son acte de courage et de justice. Continuons à réclamer ce qui nous manque pour que la constitution canadienne devienne en fait ce qu'elle est en théorie.

Thomas POULIN.

Un Juif milliardaire dit à sa fillette :

— Veux-tu que nous vendions ton petit frère si on nous donnait autant d'or que cette chambre pourrait en contenir ?

— Oh ! non, il ne faut pas le vendre, répond la fillette.

— Cependant, avec tant d'or tu achèterais toutes sortes de choses.

— Oui, mais alors il faut le laisser grandir on le vendra bien plus cher."

Poltron



CE jour-là, les élèves de l'institution Merry avaient été obligés de rester dans le préau couvert à cause de la tempête. La pension se trouvait, en effet, au bord de l'Atlantique, non loin de Georgetown, dans la Caroline du Sud, et ses occupants y jouissaient, d'habitude, d'une assez grande liberté.

Le soir, il sembla que le vent tombait, mais dans la nuit, il redoubla de violence, et, lorsque le jour parut, une mauvaise nouvelle circula : Un navire de commerce s'était brisé sur les rochers voisins.

Le canot de sauvetage fut mis à la mer, et le directeur, M. Merry, partit aux informations. Il laissait la surveillance de la pension à M. Rainbow, son principal, en qui il avait toute confiance. La pluie avait cessé et les élèves furent autorisés à sortir dans la cour à l'heure de la récréation.

À midi, le directeur n'était pas rentré, ce qui surprit le principal. Il pensa qu'il avait voulu assister à la fin du sauvetage, et fit servir le déjeuner.

L'après-midi se passa de façon normale ; les cours se succédèrent comme d'habitude, et l'on atteignit 5 heures du soir sans avoir revu M. Merry.

Cette fois, le principal commença à s'inquiéter. Il fallait qu'il fût arrivé au directeur quelque chose d'extraordinaire.

— Monsieur ! dit à cet instant James Baker, élève de seconde, voulez-vous me permettre d'aller chercher ma pèlerine de caoutchouc qui est restée dans la remise au bout du champ ?

— Allez !... dit M. Rainbow absorbé dans ses pensées, mais ne soyez pas longtemps.

Le champ de jeux où les élèves prenaient leurs ébats deux fois par semaine était situé en bordure de la mer, à une faible distance de l'institut Merry. Il fallait, pour arriver à la remise, traverser le potager, puis, par une petite porte, fermée au loquet, pénétrer dans le vaste espace au bout duquel une construction en planches servait de resserre et d'abri en cas de pluie.

La nuit commençait à venir (car on était en novembre), et James Baker, qui avait à peine quinze ans, était désagréablement impressionné. Le mugissement du vent, joint au bruit des flots qui se brisaient sur les rochers, était pour quelque chose dans la malaise qu'il ressentait, mais cela ne suffisait pas à expliquer son trouble. Lui qui, d'habitude, passait pour un garçon froid et réfléchi, était en proie à une peur irraisonnée. Un pressentiment l'avertissait qu'un danger planait sur lui, et sans la crainte du ridicule, il fut volontiers retourné sur ses pas.

Soudain, il vit une bête s'agiter dans l'ombre, puis deux yeux brillants qui le fixaient. Un animal aux mouvements souples, semblable à un énorme chat, rampait derrière les buissons, prêt à bondir sur une proie invisible. Une deuxième ombre, semblable à la première, apparut à moins de deux cents pas.

— Des tigres ! murmura James en claquant des dents.

Et, saisi d'une frayeur subite, il partit comme une flèche dans la direction de la maison. Il passa en trombe la porte du jardin, entra dans la cuisine où il fallit renverser le jardinier, et s'arrêta ruisselant de sueur devant le principal que le bruit de cette entrée intempestive avait attiré.

— Quel est ce vacarme ? interrogea M. Rainbow.

— Monsieur, répondit James hors d'haleine, il y a des tigres sur le terrain !

Le principal le regarda sévèrement.

— Mon ami, dit-il, la peur vous a fait perdre la tête ! Nous n'avons pas de tigres en Amérique !... Rentrez en classe et taisez-vous !

— Cependant... commença James.

Mais M. Rainbow lui coupa la parole.

— Assez !... fit-il, je n'ai pas de temps à perdre !

Le jeune garçon, tout décontenancé, rejoignit ses camarades.

Le classe n'étant pas commencée, il crut pouvoir informer les élèves de ce qui s'était passé, mais un rire moqueur accueillit ses paroles.

— Poltron ! s'exclama le gros Wilson, assis à la cinquième table.

Et les quolibets commencèrent à pleuvoir sur le malheureux.

— Après tout, fit James vexé, croyez ce que vous voudrez ! Nous verrons si je me suis trompé ! J'ai laissé la porte du jardin ouverte ; les tigres se chargeront peut-être de me donner raison...

A ce moment, le professeur entra et le silence se rétablit ; mais la classe était à peine commencée, qu'un rugissement formidable secoua les vitres, glaçant d'effroi les plus braves.

— Un lion !... cria une voix lointaine.

— Des tigres !... glapit une autre voix qui ressemblait étrangement à celle de la cuisinière.

Et l'on entendit fermer les portes avec fracas.

— Tirez les verrous !... ordonna le principal.

Les élèves se regardaient, atterrés ; seul, James avait un sourire satisfait.

— Eh bien ! Messieurs les railleurs, fit-il, votre bravoure vous a quittés ? Allons, Wilson, du sang-froid !... Tu sais bien qu'il n'y a pas de fauves en Amérique !

— Je... Je ne pensais pas... que... il est évident qu'aujourd'hui... c'est extraordinaire !...

— Oui, bien extraordinaire, approuva M. Rainbow qui venait d'entrer ; je regrette James, de vous avoir traité de poltron, mais, véritablement, personne n'aurait pu supposer que des tigres étaient dans le champ. Il n'y a d'ailleurs aucun danger ! Je vous recommande le calme. Toutes les portes sont fermées. Les fenêtres vont être soigneusement barricadées ; ces bêtes, dont je ne m'explique pas encore la présence, seront dans l'impossibilité de nous atteindre !

Ayant dit ces mots, le principal sortit, laissant les élèves dans une stupéfaction profonde.

* * *

Malgré les paroles rassurantes de M. Rainbow, une certaine nervosité régnait dans la classe, et le cours devait nécessairement s'en ressentir.

Bientôt, par suite du vacarme, ce cours devint impossible, et M. Snow, le professeur, engagea avec ses élèves une amicale conversation.

— Je ne comprends pas, dit-il, comment des bêtes féroces ont pu venir jusqu'ici ? La ville la plus proche est Georgetown, et je n'ai jamais entendu dire qu'elle possédât une ménagerie.

— Ce n'est pas d'une ménagerie que s'est échappé le lion, dit Henry Marchaw, assis à côté de Wilson.

— Qu'en savez-vous ?

— Il y a un article qui en parle dans le journal de dimanche.

En disant ces mots, Henry tendit à M. Snow une feuille sur laquelle le professeur lut ceci :

“Le vaisseau marchand *Liberté*, venant de l'Inde et du Sud-Africain, fait actuellement voile pour la Caroline du Sud avec d'étranges passagers ; il y a, en effet, sur ce bâtiment, un lion et plusieurs tigres achetés par l'Amérique et destinés au Jardin zoologique de Philadelphie.”

— Vous avez raison, Marchaw, dit M. Snow après avoir lu l'article à haute voix, tout s'explique fort bien. La tempête de la nuit dernière a projeté le bâtiment sur les rochers. Les cages contenant les fauves se sont brisées, et les tigres se sont échappés. Je ne puis pas sans inquiétude sur le sort de M. Merry qui, après avoir assisté au sauvetage de l'équipe, a dû, en revenant ici, trouver sa route barrée.

Un profond silence suivit ces paroles ; le directeur était aimé de tous, et les élèves se demandaient avec anxiété s'il avait échappé à la mort.

La cloche qui se trouvait dans la cour étant immobilisée par la présence des fauves, le jardinier vint annoncer que le repas était servi, et

l'on se rendit au réfectoire par les couloirs intérieurs.

* * *

La nuit parut longue à tous, et bien peu d'élèves dormirent. Une pensée obsédante torturait James. Qu'était devenu M. Merry ? S'il avait échappé à la dent des tigres, n'était-il pas possible qu'il eût cherché refuge dans la cabane ? C'était précisément de ce côté qu'il était parti. Ce doute était si bien ancré dans l'esprit de James qu'il le considéra comme un pressentiment, et qu'au jour levant, il se mit en devoir de l'éclaircir. Ayant pris dans son armoire une jumelle qu'il ne sortait que dans les grandes occasions, il monta au dernier étage d'où l'on pouvait, par une fenêtre en tabatière, découvrir un vaste horizon. Avec une émotion bien naturelle, il braqua la lorgnette dans la direction de la remise, et presque aussitôt, un cri faillit lui échapper : il y avait là-bas, attaché à la barre d'appui de la fenêtre, un linge blanc qui ne pouvait être qu'un signal. Le doute n'était pas possible, M. Merry était prisonnier des tigres. Que faire ? La première pensée de James fut d'avertir M. Rainbow, mais la réflexion l'en empêcha ; s'il agissait ainsi, il ne pourrait venir lui-même en aide au directeur, et c'est à cela surtout qu'il tenait. Deux raisons le poussaient à agir seul : d'abord, l'imminence du danger, et ensuite la possibilité de partir sans être vu avant le lever des élèves. James ne voulait pas que l'on doutât de son courage. Il avait été traité de poltron à deux reprises, il montrerait que la surprise n'est pas la peur, et que, pour sauver son semblable, il était prêt à risquer sa vie.

* * *

Cette résolution une fois prise, James ne perdit pas de temps pour la mettre à exécution. Il replaça la jumelle dans l'armoire, se munit d'un sac de voyage et descendit à l'office. Profitant de l'absence de la cuisinière, il emplit son sac de tout ce qui lui tomba sous la main et se dirigea vers la sortie.

— Ce n'est pas un vol que je commets ! songeait-il, il s'agit de sauver M. Merry, qui n'a rien mangé depuis vingt-quatre heures.

Et, rassuré sur son acte, il tira le verrou avec précaution. Ceci fait, il ouvrit la porte et jeta au dehors un regard inquiet. Aucun bruit ne révélait la présence de l'ennemi. James se recueillit un instant, respira largement et ferma la porte derrière lui.

Il se trouvait dehors, n'ayant pour toute défense qu'un couteau de chasse, avec la perspective d'être attaqué à l'improviste. Les plus braves eussent tremblé en cette circonstance, et James sentit son cœur battre avec violence, mais il s'était juré à lui-même de faire jusqu'au bout son devoir ; il ne recula pas. Dissimulé

derrière les buissons, sans faire le moindre bruit, il rampa vers la sortie du jardin.

* * *

Le potager franchi, James regarda autour de lui et, ne voyant rien paraître, se mit à courir de toutes ses forces dans la direction de la remise. Il était sur le point de l'atteindre, lorsqu'en tournant la tête il aperçut derrière lui l'un des tigres qui bondissait par-dessus la clôture. Dans un dernier effort, le jeune garçon arriva à la cabane, et, frappant nerveusement à la fenêtre, il cria d'une voix tremblante :

— Ouvrez !... Monsieur le directeur !... Ouvrez !... Au nom du ciel !...

La porte fut entre-bâillée avec précaution et James se précipita à l'intérieur.

Il était temps !... Quelques secondes plus tard, un choc violent ébranlait la porte, l'ennemi était là !

— Aidez-moi ! Baker, dit M. Merry, il s'agit de pousser les meubles et de faire une barricade ! Je suis si fatigué qu'il m'est impossible d'agir.

— Voici quelques provisions, fit James en tendant son sac... J'ai pensé que vous mouriez faim et... je suis venu !... Ne vous tourmentez pas, je consoliderai la porte tout seul !

* * *

Le rempart fut vite construit, et M. Merry restauré, retrouva ses forces, mais la situation demeurait critique ; les deux tigres, bientôt rejoints par le lion, semblaient décidés à faire le siège de la cabane.

Pendant plusieurs heures, ils se ruèrent contre la porte qui résistait à leurs efforts, puis, voyant que l'attaque ne donnait pas de résultat, ils s'assirent à quelques pas de la remise, décidés à attendre la sortie d'une victime.

— Nous voici dans un fameux embarras ! fit M. Merry, j'ai bien peur, mon pauvre Baker, que votre dévouement ne puisse nous tirer d'affaire ! Je regrette que vous ayez risqué votre vie pour sauver la mienne.

— Oh ! dit James, moi, je ne regrette rien !... Si l'on ne nous vient pas en aide avant la nuit, je me tirerai d'affaire tout seul et je vous sauverai avec moi !...

M. Merry admirait l'énergie de son élève.

— Que le ciel vous entende ! Baker, dit-il.

Et il lui serra la main comme à un homme.

* * *

A la tombée du jour, James constata que l'un des tigres s'était éloigné. Bientôt, des cris de volaille qu'on égorge lui apprirent que ce tigre avait découvert le poupailler, dont il dévorait les habitants.

— Tout va bien ! songea-t-il, la situation va changer !

Il ne se trompait pas ! Les deux fauves restés devant la cabane bondirent dans la direction du jardin pour avoir leur part du festin.

— Voilà le moment d'agir ! dit James.

Et il commença à dégager la porte.

— Que faites-vous, malheureux ?... interrogea le directeur.

— Je profite de l'absence des fauves pour aller chercher du secours !...

— Où cela ?...

— Au village voisin !

— Je vous le défends !

— Pour cette fois, Monsieur le directeur, permettez-moi de vous désobéir.

— Baker !...

— Rien à craindre ! Monsieur, laissez-moi faire ! Je vous sauverai !...

Avant que M. Merry eût pu s'opposer à son projet, James ouvrait la porte et disparaissait dans la nuit.

L'héroïque enfant ne perdit pas son temps, il courut de toutes ses forces dans la direction du village, et ne s'arrêta qu'en entendant derrière lui un rugissement prolongé ; c'était le lion qui, l'ayant éventé, se lançait à sa poursuite.

James n'eut que le temps de grimper sur un arbre voisin afin d'échapper à la bête furieuse. Il resta sur son perchoir la plus grande partie de la nuit, et ne se décida à en descendre qu'au jour naissant, en constatant que son ennemi avait disparu.

Il n'eut pas à aller bien loin pour trouver du secours ; à moins d'un mille, il se heurta à une patrouille envoyée de Georgetown avec une mitrailleuse. La "nouvelle" venait d'être connue en ville et la milice envoyait de l'aide. L'officier qui commandait le détachement félicita James de son courage et lui demanda de le guider, ce que le jeune homme s'empressa d'accepter.

Vingt minutes plus tard, le lion et les deux tigres étaient cernés aux abords de la pension et foudroyés par une grêle de balles. Le cauchemar avait pris fin !

Deux jours après les événements que nous venons de raconter, M. Merry réunissait tous les élèves dans la salle des fêtes et discernait à James Baker un volume de grande valeur, en témoignage de sa reconnaissance.

— Mes amis, dit-il en terminant son discours au milieu d'un silence impressionnant, le courage de Baker peut s'appeler de l'héroïsme ! Je suis fier de posséder dans mon école un poltron comme celui-là !

Un tonnerre d'applaudissements couvrit ces paroles, et James, rougissant de plaisir, comprit qu'il était magnifiquement vengé !

(L'Etoile Noëliste).

Léon LAMBRY.

La femme chez les noirs

Les "Missions Catholiques" ont publié sous la signature de Mgr Boucher l'article très documenté que nous reproduisons ci-dessous :



UN jeune homme d'une vingtaine d'années, à la démarche souple, à la poitrine large et forte, aux muscles résistants, tenait par la main une enfant de dix ans à peine, maigre et chétive, d'apparence souffreteuse, qui suivait timide et soumise. Il s'avança vers le Père Supérieur : "Père, je t'amène ma fiancée."

Je ne pus retenir un sourire et un geste étonné. Un palabre s'engagea entre le Père Supérieur et le jeune homme. Celui-ci venait d'acheter l'enfant à un vieux polygame. Elle était physiquement de médiocre valeur. Il l'avait eue à bon compte. Le sort de la fillette se régla. Elle serait envoyée chez les Sœurs de Brazzaville pour se préparer au mariage pendant quelques années.

Cette scène qui se passait à Kindamba, me sembla très significative de la situation de la femme en Afrique Equatoriale.

* * *

La femme est pour le noir païen un être inférieur que l'on achète comme un instrument de travail ou, si l'on est riche, comme un objet de plaisir. Sauf en de rares tribus, elle ne dispose pas d'elle-même et n'est pas consultée sur son sort. Sa famille, dont elle constitue la richesse, avec les bananes, le manioc et les chèvres, la vendra à un maître, qui la revendra ou l'échangera à son gré. Elle servira d'enjeu dans les paris. Elle sera parfois donnée en signe d'amitié ou en récompense. Dans certaines régions, le chasseur qui aura tué une panthère recevra, comme prime, une des femmes du chef du village.

La femme est une chose dont son maître dispose. Aussi s'assure-t-on de sa possession dès l'âge le plus tendre. Une enfant encore au sein de sa mère sera achetée, comme en d'autres pays on acquiert une récolte sur pied. Dès qu'elle le pourra, l'enfant travaillera pour le compte de son propriétaire, cultivera son manioc, et dès qu'elle aura atteint l'âge nubile, parfois dès onze ans, elle prendra rang d'épouse et lui donnera des enfants.

Du reste, les jeunes gens ne recherchent les enfants en bas âge que pour payer une dot moins élevée. La dot a vraiment en Afrique le caractère d'un marché : on achète sa femme. Le prix en variera suivant son âge, ses qualités, ses charmes, la situation de la famille,

et aussi suivant les régions. De 200 à 600 francs dans le Moyen-Congo, il n'est encore chez les Bandas, d'au delà de Bangui, que de 50 à 150 francs. Le prix s'acquitte soit en argent, soit en nature : cabris, poulets, pagnes, instruments de travail. Cependant la femme n'est pas une marchandise ordinaire. L'acheteur en est responsable vis-à-vis du vendeur qui est la famille. Si on lui fait tort, la famille protestera, menacera de la reprendre, exigera des amendes.

En certaines tribus, chez les Bandas, par exemple, la famille surveille jalousement le mari et cherche à tout propos à lui soutirer des suppléments de paiement. " Nous t'avons vendu notre fille, notre sœur, notre nièce. Tu as payé, il est vrai, le prix convenu. Mais reconnais que c'est bien peu pour le trésor que nous t'avons donné : une femme si précieuse ! d'un caractère si agréable ! qui t'a donné tant d'enfants ! "

Les beaux-parents veulent appliquer la participation aux bénéfices et ils sollicitent de petits cadeaux. Ils se posent en défenseurs de la femme et, si celle-ci est mécontente de son mari, elle se réfugie dans sa famille, d'où elle ne sortira que contre paiement d'une rançon. Heureuse sera-t-elle si le mari ne trouve moyen de la lui faire payer à son tour et de se venger sur elle !

" L'union nègre, écrit le Dr Cureau, établit une sorte de compte toujours ouvert entre le mari et la famille de sa femme." De là d'interminables palabres où les plus habiles ont peine à discerner le droit de chacun.

* * *

La dot a cependant l'avantage de donner à l'union une certaine stabilité. Si chez les païens le divorce est partout connu et accepté, il faut reconnaître qu'il est partout considéré comme un mal, un mal économique sans doute, plus qu'un mal moral. Il nuit à des intérêts de famille ! Aussi est-il soumis à certaines règles minutieuses qu'on ne saurait enfreindre. Les droits de la famille seuls comptent ; les droits de l'individu sont secondaires. On l'a constaté au Japon, où le divorce est si fréquent : la société résiste parce que la " Maison " est entre les individus le lien premier et suprême qui ne laisse personne isolé. " Il en est ainsi dans la société primitive, écrit Mgr Le Roy (1) : le divorce n'a pas toutes les conséquences dissolvantes qu'il exerce en nos sociétés civilisées (2). "

Plus encore que le divorce, la polygamie fait, en Afrique Equatoriale, les plus tristes rava-

(1) Mgr Le Roy, *Le Religion des Primitifs*, 5e éd., Paris 1925, p. 103.

(2) Mgr Fréri, *Family and divorce in Japon*, New-York, 1919, p. 10.

ges. Elle est devenue une institution sociale. Le nombre des épouses marque la richesse et la puissance de celui qui les possède. Les femmes sont de véritables esclaves chargées des plus rudes travaux. " Batouala " mange, fume, boit, dort, chasse, discute. Ses femmes iront défricher la brousse, planter le manioc, récolter les fruits et reviendront, le soir, accablées des plus lourds fardeaux. Elles prépareront au retour le repas du maître, et, si celui-ci n'est pas content, son humeur se manifestera sans égards, plus ou moins brutalement, suivant son tempérament ou suivant la quantité de boisson qu'il aura absorbée.

Entre ses femmes il faudra maintenir la paix. Il y a la première femme, qui a des droits et qui, d'ordinaire, gouverne. Mais il y a surtout la favorite du moment. On devine les rivalités, les querelles et les rixes que l'ambition ou la jalousie peuvent susciter.

La femme du polygame ne possède rien, pas même ses enfants qui, à la mort de son mari, appartiendront, comme la récolte et les instruments de travail, aux héritiers du défunt.

La polygamie met donc la femme dans une situation véritablement contraire au droit naturel. En fait, elle la constitue en esclavage.

D'autre part, elle compromet l'avenir de la race parce qu'elle empêche une foule d'hommes de fonder un foyer et parce qu'elle est une cause permanente de dénatalité. Dans les régions où règne la polygamie, de nombreux jeunes gens ne peuvent trouver d'épouse. Au Cameroun, le recensement de 1923 a établi que, dans la subdivision de Zangmelima, environ 60% de la population masculine est voué au célibat forcé. Les vieux polygames accaparent les femmes. Dans une Mission catholique de cette subdivision, pour 4,000 hommes qui désiraient se marier, il n'y avait pas plus de 10 jeunes filles et de 50 femmes veuves ou libres à choisir.

La polygamie, condamnée par la loi chrétienne du mariage, se révèle donc néfaste au point de vue économique et social. Elle est une forme odieuse d'esclavage que la civilisation doit tendre à faire cesser peu à peu.

* * *

Le mariage païen, malgré les tares et les erreurs qui en vicient la pureté, n'en constitue pas moins un vrai mariage, une organisation sociale soumise à des lois qui dominent le caprice de l'individu.

Dans la plupart des tribus bantous l'exogamie est de règle : on doit choisir une épouse en dehors de sa parenté. Le mariage est précédé de négociation avec la famille et le divorce soumis à des conditions qui imposent à l'union une certaine stabilité. L'adultère, qui était puni souvent autrefois de la peine de mort, entraîne toujours des amendes pécuniaires.

Enfin, le respect qui entoure la fonction de la maternité donne au mariage un certain caractère religieux.

Dans les tribus les plus dégradées, il y a une organisation de la famille.

* * *

Comment arriver à faire pénétrer dans ces pays l'idéal du mariage chrétien? C'est le problème qui se pose pour le missionnaire.

L'unité du mariage n'est pas impossible à obtenir. Le mariage monogame existe, même chez les païens. Dans la subdivision de Zangmelima, au Cameroun, dont nous avons déjà parlé, 2,500 ménages sont monogames.

Toujours le ménage chrétien accepte joyeusement l'ordre du Créateur : "Croissez et multipliez-vous". La peur de l'enfant n'existe pas en Afrique. La femme indigène ne redoute pas la maternité, et le père sait qu'il trouvera en ses fils et ses filles une richesse et une influence.

Reste à vaincre l'habitude de considérer la femme comme un être inférieur. Les principes chrétiens sur l'égalité des époux dans les devoirs du mariage, la dévotion à la Sainte Vierge qui apprend à respecter la Vierge et la Mère, tout l'ensemble de la religion chrétienne modifie peu à peu les mœurs.

Tant que dureront les coutumes païennes, la situation des femmes chrétiennes sera parfois extrêmement compliquée. Le récit suivant montrera l'imbroglio qui peut se produire par suite des héritages :

"Un jeune chrétien Menyna Oké a confié sa fille (huit à dix ans) à l'école. Cette enfant lui était née quand il était encore païen ; mais l'an dernier, dès son baptême, il l'avait lui-même confiée à la Directrice de l'école.

"— Pourquoi viens-tu chercher ta fille?

"— C'est qu'elle n'est pas à moi et celui qui la commande la réclame.

"— Comment, ta fille n'est pas à toi? C'est bien ta fille ; tu nous l'as donnée pour telle !

"— Certainement c'est ma fille. Seulement sa mère, ma femme, m'a été donnée lors du partage de l'héritage d'un cousin à moi. A ce moment-là, comme ce cousin n'avait pas de fils assez âgé pour épouser cette femme, c'est à moi qu'elle fut donnée. Nous avons eu une fille : celle que, chrétien, je t'ai confiée. Mais le fils de mon cousin devenu assez grand pour se marier me réclame aujourd'hui ma fille dont il est le vrai maître, le père légal, puisqu'elle est née d'une femme qui lui revenait légitimement en héritage.

"Comme elle est réellement sa nièce, il ne peut pas l'épouser lui-même, mais il peut la vendre. Avec le prix qu'il en retirera, il pourra s'acheter une femme.

"On voit l'imbroglio de cette situation. Ou il faut rendre la fille au cousin, ou il faut lui acheter une femme : "Et comment aurais-je de quoi lui acheter une femme sans vendre ma fille?"

"Ainsi un père et une mère chrétiens sont obligés de laisser vendre leur fille à n'importe quel vieux polygame qui aura des marchandises suffisantes pour rembourser le cousin.

"Ce cousin était du reste lui-même catéchumène et en âge de mariage. Il ne peut se marier sans vendre en effet la seule petite fille dont il dispose !

"S'il avait une sœur, il se marierait avec les marchandises provenant du mariage, de la vente de sa sœur. Mais comme il n'en a pas, il est bien obligé de réclamer à son cousin la fille née de la femme qui héréditairement aurait dû être la sienne (3)."

* * *

Les missionnaires comprirent très vite qu'il était nécessaire pour parer à de telles difficultés de constituer une caisse qui permettrait d'apporter une solution au problème de la dot et d'assurer ainsi la liberté du mariage chrétien.

Dès 1912, Mgr Augouard demanda quelques fonds à la société anti-esclavagiste pour établir une caisse dotale. Cette même année, les premières Sœurs de l'Ordre de Saint-Joseph de Cluny arrivaient à Brazzaville.

L'évêque les chargea de l'œuvre des fiancées. Il y a, parmi les fiancées, des jeunes filles qui achèvent leur formation chrétienne sous la direction des religieuses. Il y a des femmes païennes qui veulent épouser un chrétien et se préparent au baptême. Il y a des femmes de polygames qui, achetées malgré elles, se sont sauvées pour échapper à cette vie tyrannique et sont venues demander aux Sœurs refuge et protection. Une sorte de droit d'asile s'est pratiquement introduit qui prépare l'émancipation chrétienne de la femme noire. La fragile clôture de bambous qui entoure la propriété des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny est un obstacle qu'aucun n'oserait franchir pour arracher de ce lieu de paix et de liberté celle qui s'y est réfugiée.

Cependant une question de justice s'imposait pour ne pas violer les coutumes : la femme avait été achetée, il fallait rendre la dot versée à la famille. La caisse dotale intervenait alors et assurait la liberté de la femme noire au prix de quelques cents francs que la famille aurait hésité à rendre.

(3) Nous empruntons ce trait typique à un ouvrage protestant dont l'abondante documentation pourra utilement être consultée par les spécialistes : R. Allier, *La Psychologie de la conversion chez les peuples non civilisés*, Paris 1925. Tome II, p. 330, note citant J. M. E. chez les Pahouins.

Cette somme, du reste, n'est pas donnée à fonds perdu. Le chrétien qui viendra choisir, parmi les fiancées abritées chez les Sœurs, sa future épouse, s'engagera à rembourser la dot avancée par la caisse dotale, qui pourra ainsi être en mesure de libérer une autre chrétienne.

En 1916, une vingtaine de ménages chrétiens avaient pu s'établir grâce à la caisse dotale et avaient remboursé 1,557 francs.

La caisse connaît cependant des déficits. Quelques femmes pour lesquelles la dot avait été versée moururent avant le mariage. Les missionnaires auraient pu en exiger le remboursement à la famille, ou exiger une autre femme pour remplacer la défunte. Mais, désireux de modifier peu à peu ce qui, dans les coutumes matrimoniales, ressemble trop à un marché, ils préférèrent ne rien réclamer.

A Linzolo, en 1923, les missionnaires avaient avancé sur leurs maigres ressources près de 5,000 francs, dont ils ne furent remboursés qu'en partie. Mais comment résister à la joie apostolique de libérer une esclave pour en faire une épouse chrétienne ?

A mesure que l'œuvre se développe, elle s'organise. Les jeunes chrétiens qui n'ont pas les ressources suffisantes pour verser la dot à la famille de leur fiancée prennent l'habitude de demander des avances à la caisse dotale. La prudence conseille d'exiger que cette somme soit remboursée avant le mariage. En attendant, la fiancée, confiée aux religieuses, se prépare au baptême, à ses devoirs d'épouse chrétienne et se forme à la bonne tenue du ménage. De temps à autre, le fiancé vient rendre visite à sa future et, sous le regard bienveillant de Mère Marie, le jeune homme offre tendrement, en guise de bouquet, un régime de bananes, du manioc, ou un peu de poisson fumé...

Les chiffres actuels prouvent les services de la caisse dotale, qui fonctionne, non seulement à Brazzaville, mais dans les principaux postes du Vicariat. De juillet 1924 à juillet 1925, elle a permis d'assurer 537 mariages chrétiens, dont 189 pour Brazzaville, avec un mouvement de fonds de 13,500 francs.

537 foyers chrétiens en une année : n'est-ce pas l'assurance du développement continu de la chrétienté ?

* * *

L'effort des missionnaires n'atteindra son plein rendement que s'il est appuyé, ou du moins n'est pas entravé par l'administration civile.

En certaines régions, l'administration a établi une taxe fiscale progressive, variable, suivant le nombre des femmes et progressivement assez forte pour finir par être prohibitive. Mais ces mesures sont insuffisantes si elles ne sont pas

complétées par une législation assurant à la femme une vraie liberté.

Toute femme de polygame, qui peut rembourser à son possesseur son prix d'achat, devrait avoir le droit et la facilité de suivre le mari et la religion de son choix. Il faudrait donc que l'administration exige le libre consentement de la femme dans les mariages, protège les enfants mineurs et ne laisse pas les réclamations se régler dans les palabres où les indigènes appelés à les apprécier sont tous eux-mêmes des polygames.

Une intéressante réforme des tribunaux indigènes a été enfin introduite. Dans nos colonies d'Afrique, les tribunaux indigènes, présidés ou non par un fonctionnaire européen, appliquent, en matière civile, les coutumes locales, en ne distinguant arbitrairement que deux statuts : le statut musulman et le statut non musulman.

Rien de plus juste à ce qu'un musulman soit jugé selon la loi coranique. Mais pourquoi refuser aux non musulmans ce qu'on accorde à ceux-ci ?

Ces " non musulmans " ne sont pas tous des fétichistes. Un indigène chrétien vivant selon la coutume chrétienne et par conséquent monogame ne saurait être convenablement jugé par trois magistrats musulmans ou fétichistes et subir des coutumes qu'il repousse, spécialement dans les questions intéressant la famille : mariage, attribution des enfants, sort de l'épouse en cas de décès. La coutume fétichiste qui veut que les femmes d'un mari décédé passent en héritage à ses ayants droit au même titre que ses poules et ses cabris, viole la légitime liberté de la femme. Jusqu'ici, quand la femme chrétienne réclamait cette liberté, la " justice " la lui refusait.

Le décret du 22 mars 1924 met fin à ce déplorable état de choses pour les colonies de l'A. O. F. Désormais, on appliquera, dans les procès de ce genre, les coutumes des *parties* et, d'autre part, il est prévu que la coutume de chaque partie sera toujours représentée au sein du tribunal. Un musulman sera jugé selon la loi coranique ; un fétichiste selon ses propres coutumes, et un chrétien selon la loi chrétienne et par un tribunal comportant au moins un juge chrétien et même deux, si les deux parties sont chrétiennes.

Il y a dans ces dispositions un progrès notable qui contribuera à faire régner plus de justice et de moralité dans les palabres. Nul doute qu'elles ne soient étendues peu à peu à toutes les colonies.

Le mariage chrétien en sera grandement facilité pour le plus grand bien de la civilisation.

Mgr BOUCHER.



VUE DU LAC FRANÇOIS-XAVIER AU NORD DE MONTRÉAL

A l'arrière plan on voit le mont "Chapeau de Napoléon".

La bouteille enchantée

(LÉGENDE)

DANS l'ancien temps, lorsque les génies visitaient encore cette terre, près des ruines de Mourne, en Irlande, vivait un bon et honnête paysan nommé Mick Purcell. Il avait une brave femme et plusieurs beaux enfants ; mais c'était là toute sa richesse, et il était souvent tourmenté par le besoin. La femme avait fort à faire de prendre soin des enfants et du ménage, de traire sa vache et d'aller vendre du lait et des œufs à la ville voisine. Lui, de son côté, cultivait sans relâche un modeste coin de terre, et malgré tous ses efforts parvenait à peine à réunir la somme nécessaire pour payer son fermage. Depuis plusieurs années pourtant, il était parvenu à remplir assez exactement toutes ces obligations. Mais voici venir tout à coup une de ces saisons fatales qui désolent et accablent les pauvres gens. Des pluies continuelles ruinent la moisson de Mick ; ses poules périssent l'une après l'autre, et le porc qu'il engraisait pour le vendre est atteint aussi par une épidémie. Mick est hors d'état d'acquitter le prix de son bail dont le dernier terme approche.

— Comment allons-nous faire ? dit-il avec angoisse à sa femme Molly.

— Il nous reste encore une vache, répond Molly ; il faut que demain matin tu conduises la pauvre bête au marché, et que tu la vendes.

— Et quand elle sera vendue, reprend le malheureux fermier, que deviendrons-nous ?

— Je ne sais, mais Dieu prendra soin de nous, et ne nous laissera pas mourir de faim. Te souviens-tu du jour où notre petit Billy était si malade, où nous n'avions aucun remède à lui donner ; ce jour-là même arriva le bon docteur de Ballydahin. Il me demanda une tasse de lait, et me remit deux shillings ; puis le lendemain il nous envoya des médicaments, et revint lui-même visiter notre enfant jusqu'à ce qu'il l'eut guéri, et quand j'allai le remercier, il me fit servir encore un bon déjeuner. N'était-ce pas là l'œuvre de Dieu ?

— Voilà ce que tu dis toujours, reprit Mick, et tu as raison. Demain donc j'irai à la ville, et je vendrai notre vache. Mais auparavant il faut que tu remettes une pièce à ma veste.

Le lendemain, Mick sortit après avoir bien promis à sa femme de ne céder sa vache qu'à un très bon prix. En passant près des ruines d'un ancien château, il s'arrêta pour regarder les nombreuses plantes qui s'élevaient entre les murailles, et se dit : " Ah ! que n'ai-je seulement la moitié des trésors enfouis sous

ces pierres ! Je n'aurais pas besoin de traîner aujourd'hui ma dernière vache au marché. N'est-ce pas une honte qu'il y ait là de si grosses sommes perdues dans les entrailles de la terre, tandis que tant de malheureux ont tant de peine à gagner un shilling. Mais allons, si Dieu le veut, je m'en reviendrai ce soir avec quelques beaux écus dans ma poche."

Mick continua son chemin, et aperçut au pied d'une colline un étranger qui le salua. C'était un homme qui avait la taille d'un nain, la figure vieille et ridée, un nez pointu, des yeux rouges, des cheveux blancs et des lèvres bleues. Malgré l'ardente chaleur du jour, il était enveloppé dans un épais manteau qui lui couvrait tout le corps, en sorte qu'on ne distinguait pas ses jambes. Mick, après lui avoir rendu poliment son salut, non toutefois sans le regarder avec un singulier sentiment de surprise, poursuivit sa marche, traînant sa vache par le licol : mais l'étranger le suivit. Il ne cheminait pas comme les autres hommes, il semblait voltiger comme une ombre. Mick effrayé avait grande envie de faire le signe de croix, mais il n'osa de peur d'offenser l'inconnu ; il se contenta de murmurer à voix basse une prière, et il regrettait de n'être pas resté ce jour-là dans sa demeure.

Tout à coup le nain lui adresse la parole, et lui dit :

— Où vas-tu donc ainsi, mon brave homme ?

— Au marché de Cork, répondit le paysan d'une voix tremblante.

— Pour y vendre cette vache ?

— Hélas ! oui. Il le faut.

— Veux-tu me la vendre, à moi ?

Mick tressaillit. Il avait peur de conclure un marché avec cet être étrange, et pourtant il ne se sentait pas la force de le repousser.

— Combien m'en donnerez-vous ? dit-il.

— Tiens ! mon ami, répondit le petit vieux en tirant une bouteille de dessous son manteau, voilà ce que je te donnerai.

Le paysan regarda le nain et la bouteille, et malgré son effroi ne peut s'empêcher de rire.

— Ris tant que tu voudras, continua le nain ; je te dis que cette bouteille vaut mieux que tout l'argent que tu pourrais trouver à Cork, et te sera plus utile.

— Comment pouvez-vous croire, reprit Mick, que je sois assez fou pour échanger ma belle vache contre cette bouteille vide ?

— Accepte ma proposition, te dis-je encore ; tu ne t'en repentiras pas.

— Non ! s'écria Mick ; qu'en dirait ma femme ? Et puis comment pourrais-je payer mon fermage si je ne vends pas ma vache pour de l'argent ?

Je te répète encore une fois que cette bouteille vaut mieux pour toi que l'argent. Ac-

cepte mon offre, c'est la dernière foi que je te la fais, Mick Purcell.

— Comment me connaissez-vous donc ? s'écria le paysan en entendant ainsi prononcer son nom.

— Peu importe répondit le nain. Je te connais, et je sais que tu es un brave homme, voilà pourquoi je veux te secourir. Es-tu sûr que la vache ne périsse pas avant d'arriver à Cork.

— Que Dieu me garde d'un tel malheur s'écria Mick.

— Es-tu sûr, continue le nain, que tu la vendes convenablement à un marché où il y en a tant d'autres et enfin es-tu sûr qu'à ton retour, on ne t'enlève pas ton argent ? Mais pourquoi perdre ici mon temps, puisque tu refuses ton bonheur ?

— Non ! je ne voudrais pas refuser mon bonheur, répondit Mick, et si j'étais certain que votre bouteille fût aussi précieuse que vous le dites, quoique j'aie peu d'estime pour une bouteille vide, je vous abandonnerais ma vache.

— Ce que je t'ai dit est vrai : voici la bouteille. Quand tu seras rentré dans ta cabane, fais ce que je vais te prescrire... Tu hésites encore ?... Eh bien ! adieu. Si tu avais accepté, tu serais devenu riche ; mais tu mendieras toute ta vie, tu verras tes enfants languir dans la misère, et ta femme mourir dans le besoin. Cela t'inquiète peu, n'est-ce pas, Mick Purcell ?

— Allons, je veux vous croire, dit Mick en faisant encore un effort pour vaincre son hésitation. Voici ma vache, et si vous m'avez trompé, que la malédiction d'un pauvre homme retombe sur vous !

— Je me soucie fort peu de ta malédiction et de ta bénédiction ; je ne t'ai pas trompé, et tu le reconnaîtras ce soir, si tu veux suivre mes instructions.

— Eh bien ! parlez, dit Mick en jetant encore un regard de douleur et d'affection sur sa vache.

— Quand tu seras rentré chez toi, sois calme, et ne t'inquiète pas de la colère de ta femme. Dis-lui de nettoyer le plancher de ta cabane, de mettre au milieu de la chambre la table couverte d'une nappe blanche, et prononce ces mots : *Bouteille, fais ton devoir*. Tu verras ce qui arrivera.

— Et voilà tout ? s'écria Mick d'un air inquiet.

— Tout ! répondit le petit homme. Adieu, Mick Purcell ; à présent tu es riche.

— Que Dieu le veuille, dit le paysan en reprenant le chemin de sa demeure.

Au même instant, le nain disparut avec la vache.

Mick serra la bouteille sur son sein, de peur qu'elle ne s'évanouit aussi, et chemina tout inquiet.

— Comment ! Mick, s'écria sa femme du plus loin qu'elle le vit, te voilà de retour ! A peine as-tu eu le temps d'aller jusqu'à Cork. Au nom du ciel, que t'est-il arrivé ? Où est la vache ? L'as-tu vendue ? Combien en a-t-on donné ? Qu'y a-t-il de nouveau en ville ? Raconte-moi donc ton voyage ?

— Comment veux-tu que je réponde à la fois à toutes ces questions, dit Mick fort en peine d'en venir au fait. Tu demandes où est la vache ; je n'en sais rien moi-même.

— Bien. Tu l'as donc vendue ? A quel prix ?

— Patience, patience, Molly, tu sauras tout.

— Mais qu'est-ce donc que cette bouteille que j'aperçois sous ta veste ?

— Sois calme, si tu peux l'être, chère Molly, et puisque tu veux le savoir, je te dirai que voilà ce qu'on m'a donné pour notre vache.

— Quoi ! s'écria Molly, comme frappée par un coup de tonnerre. Que Dieu ait pitié de nous ! Jamais je n'aurais supposé que tu fusses si fou. Et comment allons-nous payer notre fermage ? Et comment ?...

— Allons ! tu n'es pas raisonnable, ma chère Molly. J'ai rencontré au pied de la colline un petit vieux qui venait je ne sais d'où, qui s'en est retourné je ne sais où, et je lui ai cédé la vache pour cette bouteille.

— Et tu as cru à ce qu'il te disait ? s'écria Molly en colère, et en saisissant la bouteille pour la briser !

Mick, qui se souvenait des instructions du nain, garda son sang-froid et prit doucement la bouteille.

Molly se mit à pleurer ; mais quand son mari lui eut raconté en détail sa rencontre avec le nain, la pauvre femme se calma peu à peu, car elle croyait aussi aux féeries et aux enchantements.

Sans dire un mot, elle se leva de la chaise où elle s'était jetée dans sa douleur, balaya le plancher, apporta la table au milieu de la chambre, et la couvrit d'une nappe blanche. Puis Mick déposa la bouteille sur le sol et prononça ces mots : *Bouteille, fais ton devoir*.

— Regarde, maman ! regarde ! s'écria un des enfants en courant auprès de sa mère.

Deux petits êtres légers et aériens s'échappaient de la bouteille, et apportaient sur la table des assiettes, des couverts d'or et d'argent, et des mets choisis. Puis, leur tâche accomplie, ils redescendirent dans la bouteille et disparurent. Mick et sa femme ne revenaient pas de leur surprise. Jamais ils n'avaient vu un luxe pareil et de telles raretés. Enfin, ils s'approchèrent de la table, se mirent à manger, et malgré leur bon appétit irlandais, ils ne purent consommer qu'une faible partie de tout ce qui leur avait été servi.

Quand ils eurent achevé ce merveilleux repas, les deux petits êtres aériens sortirent

de nouveau de la bouteille, et emportèrent tout ce qui restait sur la table.

— Ah ! s'écria Molly, ce brave homme ne t'avait pas trompé ; te voilà riche, mon cher Mick.

Le lendemain, le paysan s'en alla vendre à la ville les couverts d'or et d'argent qui avaient été apportés sur sa table, paya ses dettes et acheta une charrette et des chevaux. Ses voisins furent fort surpris de le voir faire tant de dépenses, lui qu'ils avaient vu naguère si pauvre, et ne savaient comment expliquer sa subite fortune.

L'un d'eux, à force de questions insidieuses, parvint à découvrir le secret du paysan, et lui offrit en échange de sa bouteille un champ et une maison. Mick, qui se croyait désormais à l'abri de tout sinistre événement, accepta le marché.

Mais le pauvre homme avait trop compté sur sa fortune. Il éprouva de nouvelles calamités, de nouveau revers, épuisa tout l'argent et l'or que lui avait donnés sa bouteille, et enfin se trouva réduit à prendre encore une fois le chemin de Cork pour vendre sa dernière vache.

En passant au pied de la colline où il avait rencontré le nain, il se souvint de cet heureux événement, et s'écria : " Ah ! par saint Patrice, que ne puis-je voir encore une fois le brave homme qui m'apporta un si grand secours."

A peine avait-il dit ces mots que le nain parut.

— Eh bien ! Mick Purcell, dit-il, je t'avais annoncé que tu serais riche.

— Hélas ! oui, répondit Mick en baissant la tête ; il est vrai que j'ai été riche, et il est vrai aussi que je ne le suis plus. Si vous voulez faire un nouveau marché, prenez ma vache et donnez-moi une autre bouteille, car j'en ai grand besoin.

— Je le veux bien. Voici la bouteille. Tu sais ce que tu dois faire. Adieu.

— Bien ! bien ! s'écria Mick avec joie en songeant déjà aux belles pièces d'or et d'argent qu'il allait amasser.

— Adieu pour toujours, dit le nain. Nous ne nous reverrons plus.

Et il disparut.

— Adieu, cher seigneur, répondit le paysan. Cette colline mérite d'avoir un beau nom. Je l'appellerai la Colline de la Bouteille (*Bottle Hill*).

Molly en voyant revenir son mari avec la magique bouteille n'osait en croire ses yeux. En un instant elle eut balayé le plancher, mis la table.

Les enfants avaient faim, le chien même était exténué de besoin. Mick déposa gaiement la bouteille sur la table, et s'écria : *Bouteille, fais ton devoir.*

Mais cette fois, on vit sortir deux méchants génies, grossiers et hideux, qui, au lieu d'apporter des couverts d'or et d'argent, tenaient à la main des bâtons noueux avec lesquels il se mirent à frapper impitoyablement le pauvre Mick, sa femme et leurs enfants ; puis ils rentrèrent dans leur prison de verre.

Mick se frotta les membres, soupira, se désola ; puis se relevant tout à coup, comme frappé d'une idée lumineuse, il prit la bouteille sous un bras et sortit sans mot dire, tandis que sa femme et ses enfants gémissaient et se lamentaient.

Il se rendit à la maison du paysan qui avait acheté sa première bouteille, et arriva chez lui au moment où il était assis à table avec une nombreuse société.

— Eh bien ! Mick, dit l'heureux paysan d'un ton dédaigneux, qu'y a-t-il de nouveau ?

— Je vous apporte une autre bouteille que je voudrais vous vendre.

— Est-elle aussi bonne que la première ?

— Elle est meilleure, bien meilleure. Si vous le permettez, je vais vous donner devant vos convives une preuve de son pouvoir.

Voyons ! mon brave homme.

Mick déposa la bouteille sur le sol, prononça les paroles solennelles et, à l'instant même, voilà les deux méchants génies qui s'élançant le bâton à la main, tombent d'abord sur le maître de la maison, puis sur sa femme et ses amis, et frappent avec une telle violence, que de tous côtés on n'entend que des cris de douleur, des gémissements. Le paysan, étendu sur le parquet, meurtri, torturé, pousse des accents de désespoirs, et s'écrie :

— Malheureux Mick ! rappelle ces démons ou je te ferai pendre.

— Je ne les rappellerai pas, répond Mick, avant que tu m'aies rendu mon ancienne bouteille que je vois là sur la table.

— Rendez-la-lui, au nom du ciel, dit le paysan, sinon c'en est fait de nous.

Mick ayant ainsi obtenu la permission de reprendre son trésor rappela les deux mauvais génies, et retourna dans sa demeure.

Cette fois, il sut garder l'heureux talisman qu'il avait eu la folie d'abandonner. Il mit la précieuse bouteille à l'œuvre, et devint riche, si riche, qu'un noble comte lui demanda la main de sa fille.

A la mort de Mick, pendant le banquet qui, ordinairement, en Irlande succède aux funérailles, une querelle s'éleva entre les domestiques de la maison ; et, en s'élançant l'un contre l'autre et se battant, ils cassèrent les deux bouteilles. Dès ce jour, les richesses de la famille de Mick cessèrent de s'accroître ; mais la colline près de laquelle il rencontra le nain a conservé le nom qu'il avait donné. On l'appelle encore aujourd'hui la *Colline de la Bouteille*.

(*Les Jeunes*).

La paroisse, centre de formation agricole

Extrait de la belle conférence donnée par le R. P. M.-A. Lamarche, O.P., à la Semaine Sociale de St-Hyacinthe, le 29 août 1928.

TANT vaut l'homme, tant vaut la terre. Ils étaient bien convaincus de cette vérité, les éminents professeurs qui ont traité aujourd'hui même, de la formation rurale au foyer, à l'école et au cercle. Ils ont pour autant frayé la route à celui qui doit maintenant vous entretenir de la formation rurale dans et par la paroisse, ou pour mieux dire, à l'église. Le chaire chrétienne n'est-elle pas, pour employer l'image courante, une sorte de haut-parleur où se distribue en s'amplifiant la leçon quotidienne des parents et des maîtres et de l'élite professionnelle.

Un prêtre curé dispose à cette fin d'une puissance illimitée ou renouvelable à souhait : la puissance de l'enseignement religieux ou moral appliqué à l'agriculture. Cette particulière autorité, on lui demande de s'en servir couramment pour former son peuple A) à la vie spirituelle, B) à l'amour du sol, C) aux plaisirs sains.

* * *

C'est la religion qui sanctifie les travaux de la ferme et les rapports de société d'une maison à l'autre, d'un champ à l'autre ; qui aide le laboureur à supporter la fatigue, les privations, les accidents de toute sorte ; qui prêche la solidarité entre individus et familles voués aux mêmes tâches, aux mêmes épreuves, à la poursuite des mêmes intérêts. Elle crée un climat moral plus indispensable à cette vie besogneuse que ne le sont aux graines de semence la pluie et le soleil alternés. Sans elle le paysan courbé vers la terre devient terrestre, sinon semblable aux bêtes de somme qu'il utilise. Voilà pourquoi l'absence d'esprit surnaturel ou de piété chez le rural nous déçoit et nous choque comme une affreuse dissonance. Malheur à ceux qui viendraient à date fixe étaler à ses yeux leur tiédeur sceptique ou transformer la villégiature en exhibitions de scandale. Nous verrons jusqu'à quel point les politiciens eux-mêmes et les organisateurs sociaux doivent tabler sur l'esprit religieux paroissial pour assurer les progrès de l'agriculture en ce pays.

Le curé campagnard devra profiter des relations du ministère et des circonstances publiques que chaque saison ramène, pour rappeler à tous et à chacun le devoir professionnel, et sanctifier son peuple en le tournant vers Dieu ;

tout en prenant garde,— puisque notre religion est déjà si austère et difficile à pratiquer,— à ne pas la lui rendre odieuse par des exigences superflues, des propos maussades ou des caprices irritants. Ici encore il aura à combattre la routine atavique. Beaucoup de paysans ne prient guère ou se contentent de formules apprises et de la piété en commun. Cependant le curé d'Ars " ne pensait pas que des gens attachés à la glèbe ou à des métiers manuels fussent incapables de vie intérieure ". (*Vie*, par Trochu). Lui qui avait sanctifié son enfance et sa jeunesse en labourant la terre, piochant la vigne, émondant les arbres et liant les fagots, il voulut apprendre à ceux qui vivent sans cesse en contact avec la nature, livrés à des occupations dont chacune représente l'action de la grâce sur l'âme, le secret de méditer et de faire oraison. Il conseillait, outre l'examen de conscience, " une lecture édifiante au moins pendant l'hiver ". Il disait dans un sermon : " Mes frères, si nous aimons vraiment " le Bon Dieu, la prière nous sera aussi facile " que la respiration. Que j'aime ces mots prononcés dès le matin : " Je veux aujourd'hui " tout faire, tout souffrir pour glorifier Dieu ". Et dans un catéchisme : " Oh ! que c'est beau, " tout faire avec le bon Dieu ! Si tu travailles " avec Dieu, c'est toi qui travailleras, mais " c'est Lui qui bénira ton travail. Et tout sera " compté : la privation d'un regard, d'une " satisfaction, le chaud et le froid, la pluie et " le beau temps ".

Le culte extérieur est, suivant l'enseignement formel, le premier stimulant de la vie pieuse dans une paroisse. Le curé d'Ars, une fois sortit du confessionnal, mettait un zèle extraordinaire à soigner le décor du temple et la splendeur des offices. On le voyait, le dimanche et surtout aux jours de grandes fêtes, allant et venant, de son allure vive et recueillie, disposant lumineuse, fleurs et bannières, stylant ses chantres et ses enfants de chœur, sans oublier la pointe de malice : " Dommage, hein ! si vos âmes étaient aussi blanches que vos surplis ! " L'église, " habillée de feuilles " et vibrante de cantiques rayonnait surtout de propreté et de décence ; tant et si bien que monseigneur l'Évêque, en tournée pastorale, négligeait l'inspection du mobilier. Du sanctuaire à la foule, un attrait, une influence, une sorte d'imprégnation mystique telle que certains spectateurs " se plongeaient dans la prière comme poissons dans l'eau " et que le mot d'ordre des pèlerins était celui-ci : *un dimanche à Ars !* Avec ça que l'éloquent vieillard ne prêchait pas longtemps !

Mesdames et Messieurs, fort de ces exemples et sous le couvert d'une pareille autorité, je me sens plus à l'aise pour solliciter une réaction contre l'apathie religieuse ou la dévotion trop mécanique, d'une part, contre la monotonie

des dimanches, en plusieurs églises de campagne, de l'autre. Il me faudra à l'instant toucher la question si délicate des divertissements à la campagne. Si l'on considère que nos offices d'église demeurent pour un certain nombre l'unique distraction, il faut bien la leur procurer sans trop de réserve ni de sécheresse et, ma foi, leur ménager des surprises d'occasion. Je mets au nombre de celles-ci les fêtes religieuses agricoles, offrant un certain caractère local avec tout le pittoresque de la profession. De nouveau je pourrais recourir aux traditions de quelques églises de France où l'on voit toujours, en la fête de saint Isidore, de saint Marc ou des Rogations, des instruments de travail érigés en faisceau au pied de l'autel. Ils sont à l'honneur avant d'être à la peine. Et j'imagine que leurs propriétaires, se sentant eux-mêmes plus proche du tabernacle, retournent dans leur foyer mieux disposés au labeur et plus fiers de leur état.

* * *

L'amour de la terre, le juste orgueil de la profession agricole : nouvel aspect des choses où apparaît encore le rôle formatif de la paroisse.

Il faut bien admettre que les premiers à médire, se plaindre et parfois rougir de leur profession, ce sont nos "habitants". Il suffit de passer quelques heures en leur compagnie pour entendre leurs allusions chagrines à ce sujet. Ils ont presque toujours l'air de vouloir s'excuser d'être là. En général, de la part du citadin ils n'ont plus à souffrir ni froideur distante ni sourire de protection : ce sont là choses du passé. Les coupables se découvrent plutôt parmi leurs neveux ou leurs fils émigrés dans les grands centres, et non encore assouvis, qui reviennent en auto s'exhiber à leur famille : Lorenzo Surprenant en passe de séduire Maria Chapdelaine. Une anecdote à ce propos, à moins qu'il ne s'agisse d'un simple apologue. Parti depuis dix ans de sa ferme natale, mais gardant encore la silhouette et l'allure ancienne, un jeune ouvrier de manufacture résolut un jour d'aller revoir sa "patrie intime". Tout en parcourant l'antique domaine, il feignait de ne pas reconnaître les instruments aratoires. *Comment appelez-vous cela?* disait-il en indiquant un râteau. Mais par malheur ayant mis le pied sur les dents de l'instrument, le manche soudain relevé lui tapa au visage, en le rappelant du même coup à l'humilité de ses origines. Cela fut fait gentiment, prestement, avec une vitesse dont les physiciens pourront vous rendre compte si vous leur indiquez la longueur du manche !

Mais en général, le plus grand ennemi du cultivateur, c'est le cultivateur. M. l'abbé Georges Bilodeau, conférencier de la Semaine, ne pouvait manquer de répéter, dans son entretien de mardi sur l'*exode des campagnes*, ce

qu'il déclarait en 1926 dans une brochure devenue populaire : "Pour rester au pays". De nouveau il constate que "le mal ne vient pas seulement d'un défaut dans les rouages de l'administration, mais de l'âme même du peuple où prévalent des idées fausses, une mentalité fautive en contradiction avec la nature." Eh ! quoi, l'ouvrier du sol méprise cette dictée de la nature qui lui enseigne, en même temps que la simplicité de mœurs, la confiance en soi et l'adaptation au milieu : que serait-ce alors, s'il ne sentait près de lui la constante influence du groupement paroissial ! Relations de voisinage ou d'amitié, convocations du dimanche, reproches, conseils, aide physique, exemple des vaillants, exemple à rebours des timides et des paresseux, autant de forces coalisées pour lui inspirer le courage, la fierté professionnelle. Enfin, — c'est toujours là qu'il faut en venir, — ce prêtre affecté à son service de par l'autorité de l'Église, partageant à un certain degré son propre genre de vie, qui l'exhorte sans cesse à persévérer dans sa noble vocation !

"Qui quitte la terre tourne à gauche" dit un proverbe de Bretagne. Il y a une entente des proverbes : je ne sache pas que l'expérience ait infligé un grave démenti à celui-là. Aussi bien un curé qui consacre chaque année une dizaine de prênes ou d'instructions à prêcher la fidélité à la terre, fait ni plus ni moins qu'une œuvre apostolique, et reste malgré tout professeur de morale et digne interprète de l'Évangile. Or voici selon moi quel devrait être le sens de cette prédication nouvelle en apparence, en réalité vieille comme le Paradis d'Adam. Il ne s'agit pas de comparer la profession agricole au Sacerdoce ni aux professions libérales, pas même à l'industrie ni aux autres métiers manuels. Sauvons la hiérarchie des arts et des classes. Respectons les inégalités sociales voulues de Dieu. Il s'agit pratiquement de juger la fonction en regard de celui qui l'exerce. La profession agricole, déjà excellente en soi, est la plus excellente pour l'agriculteur et pour ses fils. "Où elle est attachée, la chèvre doit brouter." Des liens séculaires : entraînement physique, goûts et aptitudes, les attachent au sol. Surtout, une sorte de divination qui ne vaut pas la science, mais la supplée en certains cas, et qui consiste à prévoir les dates opportunes, à calculer profits et pertes, à prendre pour ainsi dire la température d'un terrain, à le soigner, à le mettre au régime comme un malade parfois. "Un fils du sol entre de plain-pied dans le régime de la terre." (J. de Pesqui-doux.) Qu'on lui procure en plus l'apprentissage technique dans une de nos grandes écoles : cours complet ou enseignement d'hiver ; que plus tard il obtienne l'aide syndicale unie à tous les avantages de la coopération agraire, et voilà un individu adapté, c'est-à-

dire un homme heureux. Transportez-le au contraire dans les centres de l'industrie et du commerce : il n'y apporte aucun pli héréditaire et nulle expérience acquise : c'est un pauvre déraciné. Inapte à la carrière et travaillé de mille désirs, sans défense contre les surprises de la vie urbaine, les fluctuations de salaire, le chômage ou les grèves, la minute arrive qu'il n'a plus une miette de pain sur sa table. C'est la revanche du râteau. Par surcroît d'infortune, c'est aussi la minute où la tentation se présente, où l'Esprit du mal indique une nouvelle route à ce pauvre bougre impuissant. Il s'y engage peu à peu, oublieux des directions paternelles : *il tourne à gauche*. Bientôt, il aura recours pour vivre aux méthodes connues dont la mieux connue consiste à ruiner quelques-uns des siens demeurés fidèles à la vie d'autrefois.

Voilà, Mesdames et Messieurs, un thème de prédication rurale que même un apôtre laïque peut développer à sa manière. A qui le voudrait plus complet et plus détaillé, je suggère la lecture du *Livre de Raison* de M. Joseph de Pesquidoux, écrivain à prestiges, grand seigneur terrien lui-même, qui traite de ces matières en scientifique, en administrateur et en poète.

* * *

Chacun sait que les plaisirs de la ville, rendus plus accessibles aux gens de la campagne, ont fini par diminuer chez eux l'estime de leur état. "Voici que tout à coup, dans l'espace de quelques années, des routes se pavent, les voitures rapides circulent, d'où s'échappe un langage hardi et tentateur, des villégiatures s'établissent qui font briller aux yeux des modes inconnues. La campagne n'était pas préparée à cette invasion sournoise et, dans le combat qui s'élevait, elle devait plier sur bien des points". Ainsi parlait en octobre 1925, en s'adressant au public de la *Revue Dominicaine*, M. l'abbé Beaugard. Il traitait incidemment des divertissements à la campagne et ses justes remarques méritent bien la publicité de notre Semaine Sociale. Cependant, interrogé à son tour, un prélat des plus spirituels et des mieux renseignés me disait dernièrement : "Mon Père, essayez de vous contenir, il n'y a pas de thèse à établir à ce sujet !" Averti de la sorte, mesdames et messieurs, j'éviterai soigneusement *la thèse* pour rappeler du moins certains faits et en tirer deux ou trois corollaires.

On doit commencer tout d'abord par faire son deuil de certains modes de divertissement, disparus à leur tour comme la van, le fléau, la faucille et autres instruments primitifs. Autrefois,— ce qui de nos jours signifie : il y a vingt-cinq ou trente ans,— le peuple des campagnes s'amusait, pour ainsi dire, *à même la terre*, et les divertissements suivaient le même cycle que les travaux des champs. Parmi

ces travaux, les plus difficiles ou les plus urgents, exécutés de concert, étaient loin d'être une "corvée" pour la jeunesse et l'âge mûr. Au "lever" d'une grange, par exemple, la bourrée d'entraide terminée, le plus agile grimpe au faite pour y planter le sapin : c'était le signal des réjouissances attendues. Pour un bon nombre le repos était déjà une suffisante distraction. Celui qu'on nomme "l'ancêtre" faisait régulièrement l'été, par les après-midi de dimanche, son tour du propriétaire, s'arrêtait un instant pour vérifier sur la paume la qualité des épis, et de retour s'asseyait près du seuil, le regard tranquillement posé sur le proche horizon. Que les temps sont changés ! de quel train va le monde, y compris le monde champêtre ! Un zélateur obstiné à rétablir ces antiques mœurs, me paraît aussi frivole que ces enfants au bord des routes qui tendent des bouquets aux touristes qui font du soixante. L'homme au volant sourit, l'auto s'enfuit à l'américaine, garçons et fillettes abaissent leurs bras découragés... Cessons donc nos doléances ; renonçons à d'impossibles rêves ; et tâchons d'organiser le plaisir rural suivant les exigences de temps, de lieu et de milieu, en accordant toutefois la préférence aux amusements de plain air et aux assemblées que rehausse un cachet intellectuel et artistique. Qui sait si on ne parviendra pas de la sorte à sauver la tradition tout en sacrifiant quelques traditions...

M. A. LAMARCHE, O.P.

(*La Revue Dominicaine*).

— Papa, est-ce que les ânes ont mal aux dents ?

— Quelquefois, mon chéri.

— Alors, ce qu'il doit en falloir, du coton pour mettre dans leurs oreilles !...

AVIS IMPORTANT POUR LES ÉTATS-UNIS

Nous avertissons tous nos lecteurs des États-Unis, qu'aucune personne (agence de collection ou collecteur particulier) n'est autorisée à percevoir de l'argent pour la revue "L'APÔTRE", soit pour abonnements nouveaux, soit pour renouvellements d'abonnements. Nous prions donc tous nos abonnés de traiter directement avec notre revue : L'APÔTRE, 105, rue Ste-Anne, Québec.

Le miracle des roses

ON ne dort guère, cette nuit-là, sur la côte du pays basque et sur celle de Biscaye.

L'orage avait commencé au coucher du soleil, et les éclats de sa grande voix, répercutés par les premiers remparts des Pyrénées, se mêlaient aux hurlements du vent et aux longs mugissements de la mer.

Sous la poussée de l'ouragan, les ardoises s'envolaient du toit fragile des villas ; les façades ornées de balcons et de *miradores* craquaient et vibraient fouettés par les rafales : le long de la Bidassoa, les fermiers tremblaient pour leurs pommes et leurs maïs ; au fond de la moindre crique ouverte entre les falaises dans chaque maison, un cierge brillait devant la Madone pour les pêcheurs en péril sur la mer.

Si l'orage atteignait sur la côte une violence inusitée, que dire de la tempête déchaînée sur ce perfide golfe de Gascogne, aux profondeurs d'abîme, qui, serré dans l'étau des Pyrénées et des Cantabres, épuisé, depuis des siècles, sur leurs flancs de rocs et de marbres, les brusques accès de ses fureurs.

Peu de bateaux de pêche avaient eu le temps de rentrer au port.

Toute la nuit, sur une frêle barque, les hardis marins, les doigts ensanglantés par les manœuvres, cravachés par la pluie et le vent, douchés par les paquets de mer, avaient lutté dans les ténèbres contre les vagues monstrueuses ruées vers eux des bas fonds de l'Atlantique.

Cependant, un reflet livide, sinistre comme une lueur d'Apocalypse, s'épandit lentement à la surface de l'océan démonté, annonçant l'approche de l'aube.

* * *

Sur la *Belle-Infante*, de la marine de Ciboure, les quatre hommes, Français et Espagnols, qui formaient l'équipage, agrippés aux tronçons des mâts, à demi-couchés sur les paquets de voilure, se redressèrent, ruisselants d'eau de mer, épuisés par les luttes formidables de la nuit.

— Où sommes-nous ? demanda José Imatz, en interrogeant anxieusement l'horizon.

— Près de la mort ! répondit un Espagnol, d'une voix d'épouvante.

Ignace Churrisquetta, le vieux pilote, qui connaissait sa Mer Cantabrique mieux qu'aucun pêcheur de la côte, laissa échapper un grognement désespéré.

Devant eux, au bout de l'étendue mouvante et glauque, un rivage apparaissait, qui, par une vaste échancrure, versait à l'océan un large fleuve aux eaux limoneuses.

— L'Adour ! annonça-t-il. La mer nous pousse vers la barre de l'Adour... Nous sommes perdus !

A ce moment, une énorme lame souleva la quille de la barque d'un si brusque sursaut, que celle-ci, piquant du nez, vit crouler sur elle un torrent d'eaux baveuses qui balaya le pont et faillit emporter un homme.

— *Dios te salve, Maria!*... *Dios te salve*, commencèrent les Espagnols tombés à genoux.

— Je ne la prie pas souvent, la Madone, mais j'ai foi en elle, prononça José Imatz. Si elle nous sauve, quel beau cierge je lui porterai !

— Notre-Dame de Lourdes ! implora simplement le vieux pilote, vous que j'ai visitée un jour, dans votre Grotte, qu'est-ce qui vous en coûte de faire un miracle ?

* * *

Les voix suppliantes furent étouffées par le fracas de la tempête. Le mugissement des vagues croissait en intensité à mesure que la barque s'avancait vers le fleuve et sa redoutable barre, agitée de puissants remous.

L'aube blanchissait la côte, plaquant de longues moirures pâles sur le fleuve jaunâtre dont les eaux fangeuses souillées par leur longue course, ressemblaient si peu aux gaves qui leur avaient donné naissance, aux vifs torrents de la montagne, bondissants et clairs, issus de cascades écumeuses, des neiges et des glaciers.

Qu'avait donc fait le vieil Adour de leur joyeuse pureté, de leurs élans, de leur jeunesse ? Comment avait-il pu changer ces flots chantants d'eau fraîches et vives en cette nappe de boue qui roulait à l'abîme, n'apportant avec elle que des débris et des épaves ?

Des traînées sombres, entortillées comme des algues, dessinaient des lignes verdâtres tout le long des courants. Elles se multipliaient, s'étendaient en tous sens, couvraient le fleuve d'un lacis irrégulier sur lequel trembla tout à coup la lueur rougissante de l'aurore.

La *Belle-Infante* n'était plus qu'à dix brasses de la barre.

Soudain, José Imatz les mains sur les yeux, pour mieux fixer ces étranges chevelures vertes flottant sur le dos de l'Adour, murmura comme un rêve :

— Une jonchée... Une jonchée de la Fête-Dieu... Des feuillages, des fleurs... Est-ce que je ne me trompe pas?... Mais non !... Ce sont des roses, partout des roses...

Elles accouraient vers la mer, et les pêcheurs croyaient entendre, montant de la moisson fleurie, un écho des voix suaves et pures qui retentissent, sans trêve, près de la Grotte de Massabielle.

Ave, Ave, Ave Maria!

Ignace Churrisquetta s'était redressé, une flamme aux yeux.

D'où pouvaient-elles venir ces guirlandes flétries noircies par un long séjour dans le fleuve, mais auxquelles les reflets du matin rendaient l'éclat vermeil de leur pourpre naissante ; d'où pouvaient-elles venir, sinon de Lourdes ?... Ces fleurs avaient orné les autels de la Basilique et de l'église du Rosaire... Apportées par les pèlerins, elles s'étaient fanées aux pieds de la Vierge, dans le voisinage des buissons de cierges ardents... On les avait alors jetées au Gave... Les eaux du Gave devenues les eaux de l'Adour les portaient maintenant à la mer...

— Des roses de Lourdes ! clama le vieux pilote... Courage amis !... C'est le salut !... Vivent les roses de la Vierge !...

Balancé par les effrayants remous, la première guirlande, engagée dans la barre, allait touché la mer. Soudain, la *Belle-Infante* s'immobilisa sur place. Le vent se tut. Le ciel déchira son rideau de nuées, découvrant, vers l'Est, l'éveil radieux de l'aurore. Le fleuve ne fut plus qu'une coulée de pourpre et d'or, et une exquise lueur rose, glissant sur les crêtes des vagues hérissées, sembla les toucher doucement, comme une main légère et tendre, qui ne sait assez forte pour apaiser les pires fureurs.

A ce contact, les montagnes liquides s'abaissèrent les profonds sillons qui les séparaient. S'aplanirent, il se fit un grand calme, et sur l'océan, brusquement assagi, chanta la jeune allégresse du matin.

Quelques jours plus tard, on pouvait voir, à Lourdes, quatre mariniers du pays basque faire suspendre en *ex-voto*, aux voûtes du Rosaire, un bateau minuscule, finement gréé, sur la proue duquel tremblait un bouquet de roses rouges.

Le plus vieux égrenait son chapelet. Deux autres, aux faces maigres et glabres, se signaient à l'espagnole et baisaient leur pouce et leur index disposés en forme de croix. Le plus jeune se frappait la poitrine, à genoux sur les dalles.

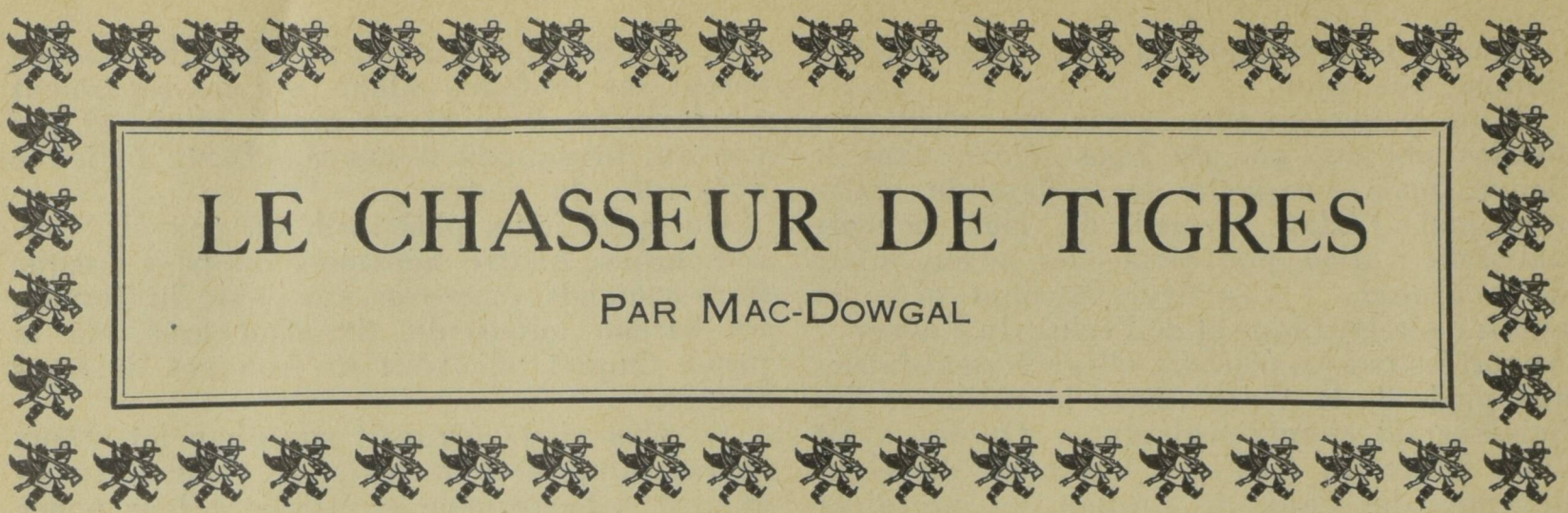
Intrigués par l'émotion visible de ces rudes pêcheurs, des pèlerins les entraînaient vers la Grotte, en les pressant de questions. Alors, le vieil Ignace Churrisquetta, de la marine de Ciboure, le béret en arrière, la face tannée, plissée, durcie par les embruns et les vents du large, riant au grand soleil d'août, au Gave joyeux, à la foule attentive, conta à qui voulu l'entendre le miracle des roses.

Jean VÉZÈRE.

(*Le Journal de la Grotte*).



UN DES PREMIERS HOTELS DE ROUYN



LE CHASSEUR DE TIGRES

PAR MAC-DOWGAL

3

Enfin, après divers incidents qu'il est inutile de rapporter, j'atteignis la Dummoudah, rivière qui court, la plupart du temps, à travers de vastes forêts. J'étais sur le district occupé par le régiment indigène du major Mackensie, et je parvins à la nuit à Rogonatpour, fort village s'élevant dans un site des plus étranges. Déjà toutes les portes étaient closes, et les troupes parqués au milieu d'enceintes formées de hautes palissades, derrière lesquelles se tenaient retranchés les hommes armés chargés de leur garde.

Nous ne pûmes obtenir, malgré nos instances, qu'on nous ouvrît une seule des maisons du bourg, et il nous fallut dresser une tente au pied des palissades. Mon domestique, aidé des Behras, réussit à nous établir un abri assez convenable, divisé en deux compartiments. J'arrangeai, dans celui du fond, les deux couvertures de voyages qui me servaient de lit, et je plaçai dessus mon modeste bagage. Je m'occupai ensuite de savoir comment nous souperions. Après en avoir délibéré avec mon valet, nous escaladâmes une des palissades, et nous finîmes, au bout de longs pourparlers, à obtenir, moyennant finance, un mouton assez maigre. L'animal ayant été tué aussitôt, dépouillé et mis à la broche devant un grand feu, nous espérions faire avec le rôti en préparation et notre pilaw un repas tel que peu de personnes peuvent se le permettre en ces contrées sauvages.

Mais au moment où l'odeur de notre cuisine commençait à nous allécher, un rugissement sourd et guttural sortit d'un fourré de lataniers, situé à notre droite. Mes Behras frissonnèrent. Je sautai sur ma carabine, et je me dirigeai, à pas de loup, du côté où le tigre avait signalé sa présence. J'allais prendre position au pied des arbres, lorsque le même rugissement se reproduisit, mais beaucoup plus loin en arrière.

“ Le tigre a peur de notre feu, pensai-je, et il bat en retraite. Suivons-le pendant que le souper s'apprête.”

Je poussai un demi-mille environ, dans la direction indiquée par le rugissement de la

bête fauve ; ensuite il me sembla qu'un puissant souffle se faisait entendre à ma gauche. Obliquant dans ce sens, je marchai jusqu'à un hallier, où je jetai deux ou trois pierres. Rien ne bougea. Je restai deux minutes incertain ; puis je m'élançai brusquement en avant ; il m'avait semblé voir une masse sombre, de forme indéfinissable, passer d'un buisson à un autre. A partir de ce moment, je courus certainement au moins deux milles sans interruption, attiré tantôt par un bruit qui s'élevait à ma droite, tantôt par un rugissement qui éclatait à ma gauche, ou bien encore par un objet aux contours étranges, qui paraissait se mouvoir autour de moi. Après quoi, je ne vis et n'entendis plus rien.

J'attendis une heure environ, immobile, à la même place, mais sans aucun résultat. Alors, désespérant d'atteindre l'ennemi, et sentant d'ailleurs, aux tiraillements de mon estomac, qu'il était temps de souper, je repris d'assez mauvaise humeur le chemin de Rogonatpour, où je comptais au moins, pour fiche de consolation, trouver mon mouton cuit à point.

Je m'étais éloigné beaucoup plus que je ne le pensais de notre campement, où j'arrivai exténué de fatigue et mourant de faim. Ma surprise fut au comble, lorsque, cherchant des yeux la tente et le feu, je n'aperçus absolument rien. J'avancai jusqu'à l'emplacement où nous nous étions établis pour la nuit ; le foyer était éteint, les tisons étaient dispersés, la tente pliée et proprement roulée autour des piquets. Du souper et de nos gens, aucune trace.

Ne comprenant rien à tout cela, j'appelai une fois, deux fois, dix fois. Un quart d'heure s'écoula. Enfin, au-dessus d'une palissade voisine, je vis surgir une tête, qui inspecte prudemment les alentours. Celui à qui elle appartenait, m'ayant reconnu, se décida à sauter à terre et à me répondre.

C'était mon domestique.

“ Ludolfus, lui demandai-je, que signifie ceci ? Que s'est-il passé en mon absence ? Où sont le souper, mes bagages et mes gens ?

— Maître, me répondit-il d'une voix altérée, quand vous eûtes disparu, nous entendîmes, à quelques pas d'ici, un grognement de hyène. Tandis que quelques-uns des Behras allaient pour éloigner l'animal, le cri de plusieurs chacals retentit du côté opposé. Nous courûmes pour les chasser. Nous ne vîmes point ces fauves. Mais, pendant que nous les cherchions, de terribles rugissements de tigres éclatèrent si proches de nous, que nous nous enfûmes tous, en proie à l'effroi le plus profond. Un Behra assure qu'il a aperçu six de ces fauves, et de la plus grande taille. Alors nous nous sommes réfugiés derrière la palissade d'une de ces enceintes, et nous étions remplis d'une telle épouvante que nous n'osions plus nous montrer.

— De sorte, repris-je, que les tigres ont enlevé notre souper ?

— Naturellement.

— Mais cette tente, m'écriai-je, sont-ce eux, encore, qui l'ont roulée de la sorte ? Et mes bagages, les ont-ils donc emportés ?

Ludolfus parut aussi surpris que moi de la disparition de ces objets.

“ Peut-être, dit-il après un silence, que des voleurs s'en sont emparés. Ils sont nombreux en ce pays, et profitent souvent, prétend-on, de la terreur que causent les tigres aux populations pour faire leurs coups.”

Ce raisonnement était plausible, et je l'accueillis pour mon compte. Le résultat de cette affaire fut que nous dûmes nous passer de souper et demeurer le reste de la nuit à la belle étoile, car nous ne pûmes, avant le jour, retrouver un seul de nos Behras, ni forcer l'entrée d'aucune maison.

Au jour, le major Mackensie me rejoignit ; il venait de Ramgur en palanquin, avec une troupe nombreuse de cipayes et de domestiques. Il se serait passé volontiers, probablement, de faire ce voyage, sans une certaine lettre du colonel Fagan, qui le prévenait de mon arrivée. Il était mécontent, du moins je crus le voir sur son visage. Le fait est que, ne recevoir qu'un seul homme, lorsqu'il comptait sur un bataillon entier, cela ressemblait assez à une mystification. Au lieu de témoigner de la mauvaise humeur de son accueil, je lui présentai la lettre de son frère et celle du gouverneur général. Quand il en eut pris connaissance, il se montra plus aimable, et, au bout d'une heure de conversation, nous étions ensemble dans les meilleurs termes.

Je racontai au major notre mésaventure de la nuit précédente et particulièrement la façon dont j'avais été dévalisé. Sir Hardee Mackensie jura qu'il ferait pendre les voleurs ; mais il ne les tenait pas plus que les tigres, et il fit fouiller vainement tout le village. Il me promit de remplacer mes effets lorsque nous serions à son quartier général, vers lequel nous nous mîmes

en route, dès que nous eûmes apaisé la faim qui nous dévorait.

Il nous fallut une journée et demie pour atteindre la résidence du major. Ramgur est un gros bourg, sur la limite d'une région qui n'appartenait point encore, alors, à la Compagnie, et qu'on appelait *Territoire concédé*. Cette contrée, couverte de forêts immenses et sauvages, était sous la domination de chefs hindous, qui ne payaient qu'un tribut modique. Le régiment du major, composé presque uniquement d'indigènes, et fort de mille hommes, était disséminé dans ce pays, lequel, avec celui que nous avons parcouru depuis Rogonattour, ne comprenait pas moins de trente lieues d'étendue. Des compagnies ou fractions de compagnies campaient près des villages les plus importants ; et, une fois l'année, le major qui avait aussi le titre d'*agent politique* du gouverneur général, visitait ses postes épars, administrant, jugeant, percevant le tribut, exerçant en un mot le pouvoir discrétionnaire d'un roi absolu dans ses États.

Bien que Ramgur ne fût qu'un bourg de quelques centaines de maisons, et ne possédât jamais plus de deux cents hommes de garnison, le major voulait lui donner l'air d'une petite capitale. Il y entretenait éléphant, cabriolet, palanquins, tom jones, chevaux, domestiques nombreux et à grande livrée. On y tirait matin et soir un coup de canon ; et la musique y jouait des fanfares devant la demeure du colonel, à l'heure de la retraite, qui était celle de son dîner.

Sir Hardee Mackensie m'avoua qu'il n'éprouvait qu'un ennui, celui de la solitude. Rarement des Européens, venant de Calcutta, de Dawk ou de Meerut, se détournaient de la grande route pour venir lui tenir compagnie à table et en promenade. Aussi comptait-il sur ma présence pour le distraire. Il semblait ignorer que je ne m'étais décidé à le suivre immédiatement à Ramgur que pour concerter avec lui les mesures à prendre, afin de purger promptement le pays des ennemis qui l'infestaient. Quand je lui proposai de nous mettre à l'œuvre sur-le-champ, il tenta de me faire attendre quelques jours, sous prétexte que j'avais besoin de repos. Sur mon refus formel, il s'occupa activement des préparatifs nécessaires pour une expédition.

Un soir, nous quittâmes Ramgur avec trois domestiques et quatre sergents. En comptant le major et moi, nous étions neuf Européens. Nous nous dirigeâmes vers Hazaroubag, un endroit où les tigres avaient le plus souvent exercé leurs ravages clandestins. Nous atteignîmes, au lever de la lune, ce village situé à six heures de marche de Ramgur. Un Hindou dépêché par nous dès le matin, avait prévenu les habitants de notre arrivée ; ils nous attendaient, enfermés dans leurs maisons, et ne paraissaient

pas avoir grande confiance dans les résultats de notre visite.

Nous descendîmes dans la principale habitation, où un souper plus solide que recherché nous avait été préparé par les soins de notre coureur. Rassurés peu à peu par notre présence, les Hindous se pressèrent autour de nous et commencèrent à nous raconter les méfaits des tigres. Celui-ci avait perdu sa chèvre, celui-là son mouton ; l'un s'était vu enlever un bœuf, l'autre un chameau ; tous avaient quelque grief. Nous remarquâmes cependant que, la plupart du temps, les dégâts dont ils se plaignaient consistaient dans la disparition d'objets mobiliers, qui n'avaient certainement point été emportés par les tigres. Quant à des morts d'hommes causées par les fauves, il n'en était point question.

Ils étaient au beau milieu de leurs récits lorsqu'un rugissement formidable retentit à quelques centaines de pas au dehors. Le silence régna aussitôt dans la salle où nous étions, et la frayeur se peignit sur le visage de tous nos Hindous.

“ En route ! ” me dit le major en se levant.

Nous sautâmes sur nos fusils, tous tant d'Européens que nous étions, et nous franchîmes le seuil. Il faisait un beau clair de lune et un froid assez piquant. Un rideau d'orangers s'étendait devant nous, masquant d'épais halliers où les Hindous assuraient que le tigre devait se trouver. Comme telle était aussi notre opinion, nous nous espaçâmes convenablement, et nous nous dirigeâmes vers ces buissons. Nous les entourâmes et les fouillâmes avec soin, mais en pure perte. Nous passâmes là deux grandes heures, qui furent complètement perdues. Pourtant il me semblait que le tigre, si tigre il y avait, n'aurait pu s'évader sans être aperçu. Notre nuit s'écoula en d'inutiles battues, sans que nous vissions même une bête fauve.

La major, qui avait montré une grande ardeur, était furieux ; il ne comprenait rien à tout cela. Nous rentrâmes avant l'aube à Hazaroubag.

Comme pour mieux confondre nos idées ou pour nos railler, des Hindous y apportèrent un tigre qu'ils avaient tué la veille, à deux lieues de là. Nous leur fîmes expliquer de quelle manière ils l'avaient atteint, et ils nous racontèrent qu'ils avaient simplement attaché un mouton au pied d'un arbre, et l'un d'eux, caché dans le feuillage de l'arbre, avait foudroyé le tigre au moment où il s'approchait pour emporter l'appât.

Si le procédé ne témoignait pas d'un grand courage chez ceux qui l'avaient employé, il était bon, cependant, et cela suffisait. Toutefois j'eus peine à comprendre qu'ils eussent pu faire le coup avec l'arme qu'ils nous montrèrent. C'était un fusil à mèche, datant du seizième siècle, pour le moins ; le canon était de petit calibre, mais d'une longueur et d'un poids

énormes, et il n'adhérait à la monture qu'au moyen de grossières ligatures de rotin.

Sir Hardee Mackensie donna vingt roupies (cinquante francs) aux Hindous. En ce temps ordinaire, le gouvernement n'accorde que dix roupies par tête de tigre ; mais vu les circonstances, le major crut devoir doubler la somme.

La nuit suivante, nous résolûmes d'imiter les Hindous, et nous nous mîmes en campagne en même nombre que la veille, mais munis d'un mouton et d'une chèvre, dont nous attendions beaucoup. Nous choisîmes attentivement notre position, un site écarté, sorte d'impasse où finissaient les bois. Ayant attaché nos deux animaux, à cent yards des halliers, nous nous postâmes autour, derrière des arbres ou des buissons. Dominant de la sorte le vallon, nous étions sûrs de foudroyer les tigres, s'il s'en présentait.

Dès qu'elles se virent seules, nos bêtes commencèrent à crier, et le craquement de quelques branches, se brisant sur le passage des fauves nous prouvèrent qu'elles étaient, entendues. A genoux, silencieux, la carabine à l'épaule, l'oreille au guet, nous attendions avec une anxiété fébrile le moment propice. Mais, en dépit des bêlements répétés de nos animaux, rien ne paraissait. L'impatience nous prenait sérieusement, quand tout à coup le mouton et la chèvre se turent en même temps.

“ Attention ! dis-je tout bas au major placé à quelques pas de moi, à gauche ; l'ennemi est proche, et il se prépare à enlever la proie.”

Nous redoublâmes de vigilance, sondant de l'œil les moindres plis du terrain. Soins inutiles ; le temps marchait, et tout demeurerait tranquille dans notre voisinage. Soudain j'entendis sir Hardee Mackensie s'élancer hors de sa cachette en jetant un grand cri.

“ Qu'y a-t-il, major ? demandai-je en me découvrant également.

— Il y a que nous sommes dupés : mouton et chèvre ont disparu.”

En un clin d'œil, tous nos gens furent debout et s'élancèrent vers l'endroit où nous avions attaché les deux animaux. Le major ne s'était pas trompé, il n'y avait plus de trace de nos bêtes. Nous examinâmes scrupuleusement le terrain ; il était arrosé de sang encore tiède ; les cordes, proprement coupées, étaient encore fixées aux arbres. Pendant que je cherchais le nœud de cette énigme, le major hochait gravement la tête.

“ Ceci, dit-il enfin, n'est pas le fait des tigres.

— Qui pourrait, pensez-vous, demandai-je nous avoir joué ce mauvais tour ?

— Des voleurs.

— Mais, major...

— Des voleurs, vous dis-je. Vous ne connaissez pas leur savoir-faire. Nous en reparlerons plus tard.”

Sans me donner d'autres explications sir Hardee Mackensie ordonna une battue qui dura tout le reste de la nuit. Sauf les grands

bois, nous explorâmes tout ce qui pouvait offrir une retraite à une créature quelconque. Nous retournâmes ensuite à Hararoubag, où nous exécutâmes la même opération, mais infructueusement, de notre chèvre et de notre mouton ; des tigres et des voleurs nous ne trouvâmes absolument rien.

Le pire de tout cela fut que le major, peu accoutumé à ces expéditions nocturnes, qui s'y était fort échauffé, et qui avait bu imprudemment quelques verres d'eau, se sentit pris de frissons auxquels la fièvre succéda. On dut le reconduire promptement à Ramgur. Pour moi, je voulus rester à Hazaroubag avec Ludolfus et cinq des hommes de Mackenzie. Nous passâmes encore deux nuits à guetter les tigres, toujours sans résultat. Une fois nous emmenâmes une chèvre, qui fut respectée, à la vérité car nous ne l'avions pas perdue de vue.

Les choses en étaient là, quand on vint nous avertir en toute hâte que les fauves que nous cherchions à Hazaroubag, et qui semblaient avoir déserté ce canton depuis que nous y étions établis, s'étaient montrés de l'autre côté de Ramgur, où ils avaient fait des ravages considérables. Pliant bagage sur-le-champ, nous suivîmes la députation qui venait d'Angouâli. Sans passer par Ramgur, nous fîmes demander des nouvelles du major, qui allait mieux, mais avait encore besoin de repos.

Au bout d'un jour et demi de marche, nous pénétrâmes dans un canton qui n'offrait plus le riant aspect d'Hazaroubag ; plus d'orangers, de pamplemousses, de vignobles ou de légumes ; mais un site montueux, quelques mamelons, des terres en friche, des landes misérables, entourées de forêts. Au centre de ce territoire, deux rangées de huttes de boue que précédait généralement une petite cour formée de branchages : c'était Angouâli. Cet aspect me plut, croyant qu'un tel pays devait nécessairement recéler des bêtes féroces. Je fus encore trompé dans mon attente ; pendant les cinq nuits que nous restâmes à l'affût, nous ne tuâmes que deux hyènes et un lynx.

Au bout de ce temps, nous apprîmes que les tigres d'Angouâli avaient paru à Bozeri-Abda, pauvre hameau perdu dans les bois. Nous y montâmes aussitôt. Nouvelle déception, pas un fauve. Pourtant, au dire d'un voyageur hindou, on en avait vu dans les collines à l'est de Bozeri-Adda.

Je pris cette route, assez étonné de la persistance que les bêtes féroces mettaient à m'éviter. En effet, je fus appelé, et je passai successivement par Gomeah, Perani, Monetone, Tchundun et Kéary, sans réussir à les atteindre.

Pendant ce trajet et nos quinze nuits d'affût, nos exploits se bornèrent à la destruction d'un léopard, d'un ours, de deux panthères et de quelques chacals. Le léopard fut tué par moi dans un champ de riz de Monetone ; il était

presque aussi redoutable qu'un tigre, et je crus un instant que je succomberais dans la lutte ; il ne tomba qu'à une troisième balle tirée à bout portant. L'ours fut tué dans les rochers du torrent de Gohai-Laddei, près de Kéary. Nous marchions à la file dans le ravin profond et desséché, quand l'animal parut au-dessus de nous, entre deux masses de granit. Nous étions désarmés ; mais un hindou qui nous accompagnait, et qui portait une fourche de fer, sortit du torrent, s'approcha de l'ours par derrière, tandis que nous occupions celui-ci, lui prit le cou entre les dents de son instrument, et le blessa mortellement avec un couteau qu'il tenait de l'autre main. L'une des panthères, endormie, fut surprise et tuée par nous. L'autre s'abreuvait au torrent d'Harai. Elle périt sous les coups de Ludolfus. Mon domestique, il est vrai, paya cette prouesse d'une blessure à la cuisse.

Lorsque nous arrivâmes à Doubratchatty, nous eûmes encore le désagrément d'apprendre la disparition subite des tigres. Le même fait se reproduisant sans cesse, j'en vins à me demander si le pays ne serait point parcouru par une bande de ces fauves. C'eût été là un phénomène inouï, car il est notoire que les tigres ne se réunissent jamais. Toutefois je voulus en avoir le cœur net. Nous avions des raisons de penser que Douléabad serait avant peu visité par ces terribles ennemis. Au lieu donc de poursuivre mon chemin par monts et par vaux, comme je l'avais fait jusque-là, je filai secrètement, avec mes compagnons, par la grande route de Meerut ; puis, coupant à travers champs, nous gagnâmes rapidement Douléabad, où nous arrivâmes ainsi par une voie opposée à celle que nous aurions suivi, en venant directement de Doubratchatty.

Par ce moyen, je comptais sinon dérouter, du moins devancer les tigres ; et j'eus enfin la satisfaction d'avoir calculé juste.

Dès la première nuit, nous eûmes des nouvelles des bêtes féroces que nous poursuivions ; elles venaient d'enlever toutes les chèvres d'un pâtre, à l'extrémité du village. La terreur se répandit promptement parmi les habitants, qui s'empressaient de s'enfermer dans leurs maisons et de cacher ce qu'ils avaient de plus précieux. Quant à nous, nous gagnâmes les bords d'un gros ruisseau qui traverse Douléabad, où nous espérions que quelque tigre se présenterait pour boire. Nous n'eûmes d'autres visites que celles des chacals, d'un lynx et d'une hyène. Plusieurs tigres se firent cependant entendre à distance. Nous ne bougeâmes pas, et tout se borna là.

Nous rentrâmes au jour dans Douléabad, où on nous raconta que les bêtes féroces avaient commis de nouveau méfaits. Obligés d'être debout durant la nuit, nous avions l'habitude de prendre notre repos durant le

jour, et nous dormions ordinairement depuis neuf heures jusqu'à quatre heures. Or, ce soir-là, lorsque mes gens se réveillèrent, ils s'aperçurent que leurs armes, — fusils, pistolets, couteaux, — avaient disparu. Moi-même, je ne retrouvai plus mon couteau de chasse ; et si ma carabine m'était restée, je le devais probablement à la précaution que j'avais prise de la placer en travers, sous ma tête.

Nous ne pouvions expliquer cela que par le fait des voleurs, et nos soupçons se portèrent naturellement sur les habitants du village. Nous fouillâmes leurs maisons, nous les interrogeâmes, sans réussir à rien découvrir. Je ne voulus cependant point encore m'éloigner de Douléabad. J'envoyai trois de mes hommes à un village situé à quelques lieues de là, et qui possédait une garnison, avec ordre de rapporter les fusils des cipayes.

Le village, toute la nuit, fut plongé dans une profonde terreur. J'ignore si les tigres savaient que nous étions sans armes ; quoi qu'il en fût, ils firent un vacarme infernal ; et cependant j'eus beau sillonner les rues et les alentours, je n'en vis pas un.

Néanmoins j'avais fait une remarque ; et au jour, quand mes gens revinrent avec des armes, je convoquai tous les hommes du village, à qui je fis prendre des fourches, des piques ou des sabres, et derrière lesquels je plaçai mes compagnons. Alors, prenant la direction de la troupe, j'ordonnai la marche, jurant que je ferais tirer sur le premier Hindou qui reculerait.

Nous traversâmes des champs de moutarde et de riz, et nous arrivâmes à un bois magnifique d'arbres de haute venue, autour duquel j'espai mes gens, avec recommandation de veiller sans relâche. Ensuite plusieurs de mes hommes et moi, nous lançâmes des pierres dans les fourrés... Rien ne bougea. Nous rétrogradâmes et je prescrivis de tirer au hasard dans le bois. Nous fîmes trois décharges successives, et rien ne parut. Alors je commandai aux Hindous, d'une voix impérieuse, d'avancer et de pénétrer sous bois ; ils obéirent, bien qu'avec une répugnance extrême.

Nous n'apercevions toujours rien, et mes gens se demandaient dans quel but j'ordonnais ces manœuvres. Immobile sur un petit tertre je continuais d'examiner attentivement le bois et une partie des environs. Depuis quelques moments, mon regard se fixait plus particulièrement sur un bambou géant, dont la tête touffue dépassait la cime de tous les autres arbres.

A la fin, j'épaulai ma carabine, dirigeant les canons sur un endroit où, à travers le feuillage, j'avais cru apercevoir un objet opaque, de forme indéfinissable, mais tranchant sur le tronc du bambou. J'hésitai quelque temps, puis je tirai. Un bruit sourd retentit aussitôt ;

le feuillage de l'arbre s'agita légèrement, et l'attention de mes compagnons se porta tout entière de ce côté. J'allais redoubler, quand, soudain, la tête du bambou frémit de nouveau ; un corps fauve glissa rapidement le long de l'arbre géant et disparut sous bois.

“ Un tigre ! un tigre ! ” crièrent mes gens.

J'eusse pensé comme eux, si je ne me fusse souvenu que le tigre ne grimpe jamais sur les bambous, la peau extrêmement lisse de cet arbre agaçant ses griffes. Je n'en étais que plus curieux, naturellement, de savoir à quel animal nous avions affaire. Je prescrivis donc aux Hindous de cerner le bois, tandis que mes compagnons et moi nous nous précipitions à l'intérieur.

A peine avions-nous fait cent pas sous les arbres, que de formidables rugissements éclatèrent derrière nous, et nous jetèrent dans une profonde stupeur. Nous sortîmes immédiatement du bois, et nous vîmes nos Hindous fuyant à toutes jambes vers Douléabad, pendant que, du côté opposé, six tigres superbes gagnaient, au pas accéléré, la forêt voisine ; un septième les suivait à une faible distance, courant avec difficulté, et faisant les plus grands efforts pour ne point rester en arrière.

Quelque surprenant que fût ce spectacle nous ne perdîmes pas notre temps à rappeler les fuyards. Nous nous élançâmes vivement sur les traces des fauves ; mais, bien avant de pouvoir les tenir à portée du fusil, ils atteignirent les bois.

Sur le chemin qu'ils avaient parcouru, nous remarquâmes une large traînée de sang, laissée selon les apparences, par le retardataire, et nous la suivîmes jusqu'à la forêt, où notre étonnement fut sans bornes, à la vue d'une épaisse fourrure de tigre gisant sur le sol. Je ramassai la peau et je l'examinai ; elle était toute sanglante, spécialement à l'intérieur ; elle portait, un peu au-dessous du flanc, un trou tel que mes balles de cuivre pouvaient seules le faire.

Cette découverte fut pour moi un trait de lumière, et elle me livra la clef du mystère. L'ayant roulée, je la confiai à un de mes compagnons, avec ordre de la garder soigneusement. Ensuite, sans un mot de plus, je repris la route de Douléabad.

Dès que j'y fus de retour, je mis en réquisition les meilleures montures du bourg ; je sautai en selle avec mes six compagnons européens, et nous remontâmes à toute bride à l'est de Douléabad.

La nuit n'interrompit point notre course. Au lever du soleil, nous étions au pied de la montagne de Mothomouni, où nous nous arrêtâmes pour faire reposer nos bêtes et chercher de quoi déjeuner. Nous ne trouvâmes que de jeunes pousses de bambou, dont nous suçâmes

la moelle. Je bus un peu de vin, que l'un de nous avait encore au fond de sa gourde.

Nous nous remîmes en route, et nous continuâmes de chevaucher, malgré la chaleur. Nous arrivâmes vers midi aux environs de Laigur, où nous évitâmes encore d'entrer.

Notre halte dura deux heures. J'avait défendu sévèrement à mes gens de communiquer avec qui que ce fût. Cependant, comme il fallait apaiser la faim qui nous pressait tous, je permis à mon domestique d'aller jusqu'à un carrefour voisin, où nous avons vu un enfant qui, armé d'une balance de bois, avec quelques cailloux en guise de poids, et deux paniers de riz, attendait là des passants pour leur vendre des aliments.

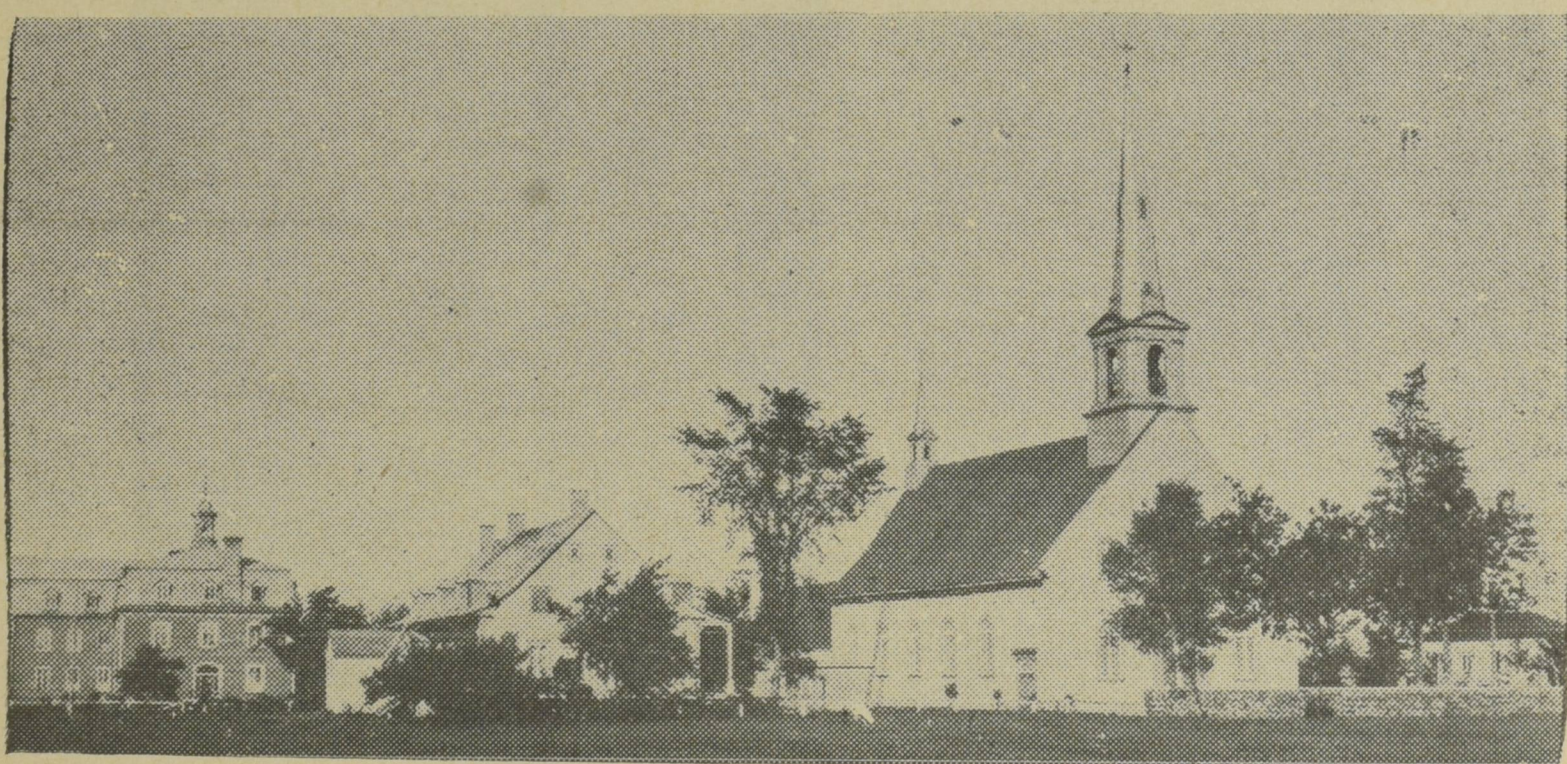
Pour dix païces (quarante centimes) Ludolfus nous rapporta environ cinq livres de riz, que nous dévorâmes en quelques minutes. Nous repartîmes, et nous passâmes, sans nous laisser voir, près de Bindavendpour. A ce village se terminent les jungles. Le pays, abrité des vents du nord par les montagnes, devient plus riant ; la végétation y est magnifique.

Ayant quitté la forêt à la tombée de la nuit nous mîmes pied à terre. Menant nos montures par la bride, nous nous glissâmes à travers des bouquets de bananiers et de cototiers, et nous parvînmes ainsi à Béro, village de trois cents maisons, où une demi-compagnie de cipayes tenait garnison. Nous y entrâmes successivement, en silence, un peu avant le lever de la

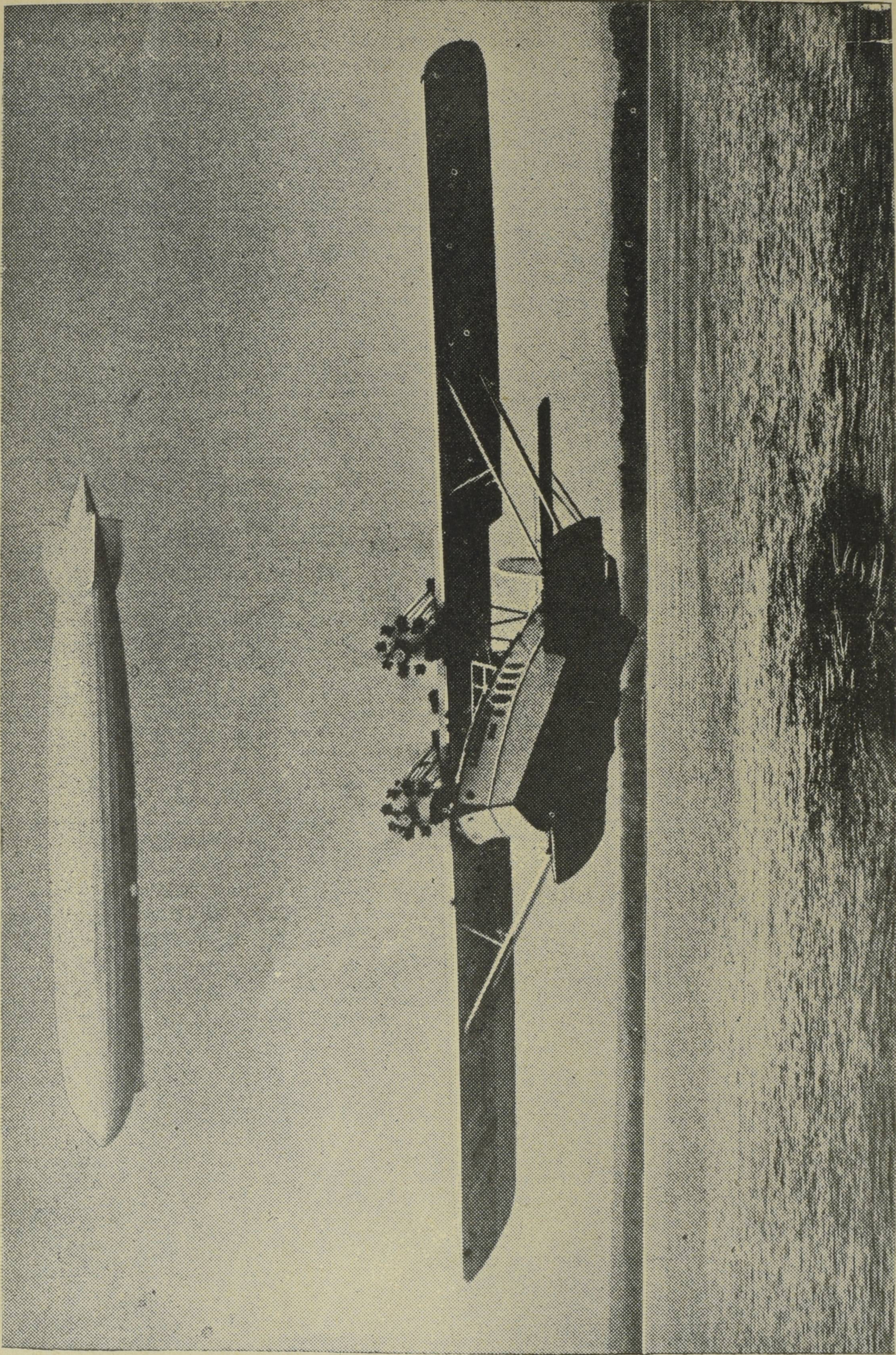
lune. La peur que les tigres avaient répandue dans la contrée nous servit merveilleusement ; tous les habitants s'étaient renfermé dans leurs habitations, et nous atteignîmes, sans être vus, les *varangues* ou maisons appartenant à la Compagnie, qu'occupaient les cipayes. Notre apparition surprit la garnison. Ayant fait appeler le sergent qui commandait le poste, je lui ordonnai, au nom du major Mackensie, de nous cacher dans ses logements et de garder un secret absolu sur notre présence à Béro.

Nous demeurâmes le reste de la nuit et la journée suivante confinés dans notre retraite. Vers le soir, de l'étroite lucarne où je me tenais en observation, et d'où mon regard embrassait presque tout le village, je vis entrer à Béro une groupe de gens bizarrement costumés. Ils portaient le bonnet persan, des bracelets de cuivre autour des chevilles et des avant-bras, et des vêtements qui ne pouvaient guère passer que pour des haillons, offrant à peine encore quelques traces de couleur et de dessin. Quelques-uns étaient armés d'un sabre ; la plupart avaient un bâton de bambou sur l'épaule, à l'extrémité duquel pendait un paquet roulé dans un morceau de sparterie ; dessus, on apercevait, attachés, des souliers et des ustensiles de cuisine. Deux de ces hommes tenaient les bâtons d'un palanquin, dont les rideaux étaient hermétiquement fermés. Ils marchaient tous avec la taciturnité et l'air insouciant particuliers aux habitants de ces contrées.

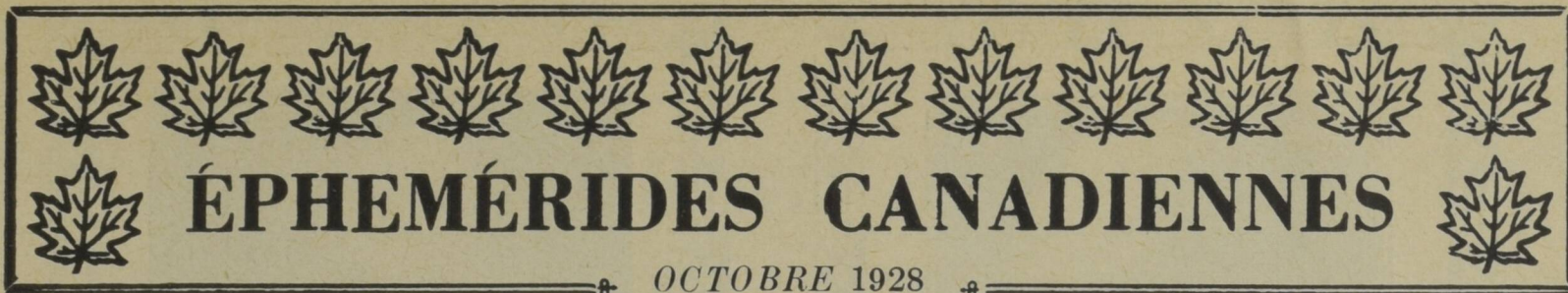
(A suivre.)



L'ÉGLISE CENTENAIRE DE ST-CHARLES DE BELLECHASSE



VUE DU LAC DE CONSTANCE, SUISSE.
Planant sur les eaux, on voit un super-hydroavion, et au dessus, le "Comte Zeppelin", qui a fait récemment la traversée de l'Atlantique, de l'Allemagne à New-York.



ÉPHEMÉRIDES CANADIENNES

OCTOBRE 1928

1 — Aux élections provinciales qui ont eu lieu aujourd'hui en Nouvelle-Écosse les conservateurs reviennent au pouvoir, mais avec une majorité fort diminuée.

— A l'aéroport de St-Hubert, près Montréal, a lieu l'inauguration officielle du service postal aérien entre Montréal-Toronto et New-York.

2 — La construction du chemin de fer à la Baie d'Hudson se poursuit activement. On croit que les trains pourront se rendre à Fort Churchill en 1930.

3 — A Québec a lieu la réunion de l'épiscopat du Canada et de Terre-Neuve sous la présidence de S. Ém. le Cardinal Rouleau. S. Ex. Mgr Cassulo, délégué apostolique, assiste à l'ouverture de la réunion. Une quarantaine d'archevêques et d'évêques ont pris part à ces délibérations qui ont duré deux jours.

— A l'Hôpital Laval, près Québec, décède M. l'abbé Bruno Pelletier, visiteur ecclésiastique des écoles catholiques de Québec, à l'âge de 53 ans et six mois.

— Le collège de St-Raymond de Portneuf est la proie des flammes. Cette maison d'éducation était sous la direction des Frères des Écoles Chrétiennes.

4 — L'hon. M. Robb, le ministre des Finances du Canada, annonce qu'il pourra rembourser le 16 octobre prochain, à même les revenus ordinaires du pays, les 53 millions d'obligations qui deviennent échues à cette date.

7 — S. Ém. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, est reçu officiellement par les autorités religieuses de la ville de Montréal. Demain, ce sera le tour des autorités municipales de la grande Métropole à fêter notre Cardinal canadien.

8 — L'église de Saint-Paulin de Maskinongé est complètement détruite par un incendie.

9 — Le sénateur américain Copeland prétend que la canalisation maritime du St-Laurent depuis l'océan aux Grands Lacs serait une calamité pour son pays et ne profiterait qu'à la ville de Montréal. Évidemment les raisins sont trop verts.

— L'Université d'Ottawa annonce l'inauguration d'une école supérieure de Théologie, qu'elle a décidé de fonder, avec la haute approbation de S. G. Monseigneur Forbes. Les cours de cette nouvelle institution s'ouvriront en octobre, pour se clore en mai. Le R. P. Marchand O.M.I., est le premier supérieur de cette école.

10 — On projette de construire un nouveau barrage au lac Cabonga, un des réservoirs de la rivière Gatineau, à quelque deux cents milles au nord d'Ottawa.

11 — L'hiver envahit notre Ouest canadien. La neige tombe à Winnipeg et dans certains districts de la Saskatchewan et de l'Alberta.

12 — Le ministre des Travaux Publics de Québec, l'hon. Antonin Galipeault, approuve les plans définitifs du chemin carrossable sur le pont de Québec. Il ne reste plus que leur ratification par le ministre des Chemins de fer du Canada, à Ottawa, pour que les soumissions de cette gigantesque entreprise soient ensuite demandées.

14 — Mgr L.-A. Pâquet, l'éminent théologien québécois, donne une brillante conférence à Ottawa sur l'œuvre du Cardinal Pie.

15 — En un seul jour, sur le réseau du National Canadien, dans l'ouest du Canada, on a opéré le chargement de 2,160 wagons, soit 3,000,000 de boisseaux de blé.

17 — S. G. Mgr Charles Lamarche, évêque élu de Chicoutimi, prend possession de son siège.

— M. l'abbé Bruno Leclerc, curé de St-Frédéric de Beauce, décède à l'âge de 66 ans.

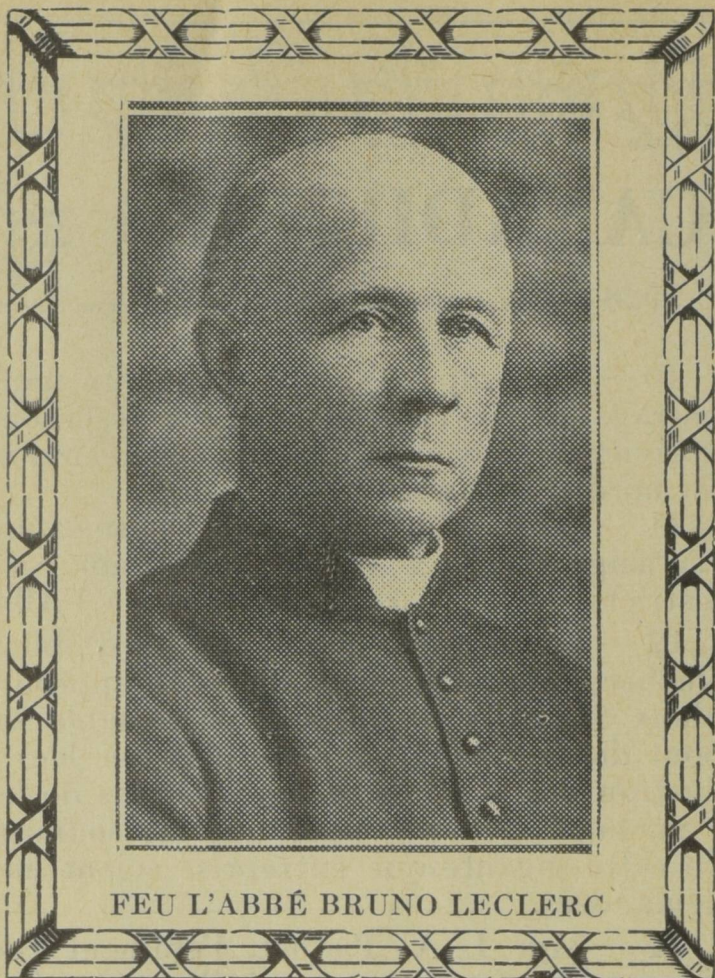
18 — Dans la cathédrale de Chicoutimi, S. Ém. le Cardinal Rouleau, Archevêque de Québec, consacre son suffragant, S. G. Mgr Charles Lamarche. Son Éminence est assistée de NN. SS. Ross, évêque de Gaspé, et Comtois, auxiliaire aux Trois-Rivières, comme évêques co-consécrateurs. S. G. Mgr G. Courchesne, évêque de Rimouski, donne le sermon.

— A St-Jean, N.-B., S. G. Mgr Casey, Archevêque de Vancouver, sacre son coadjuteur, S. G. Mgr W. Duke, archevêque titulaire de Fasi.

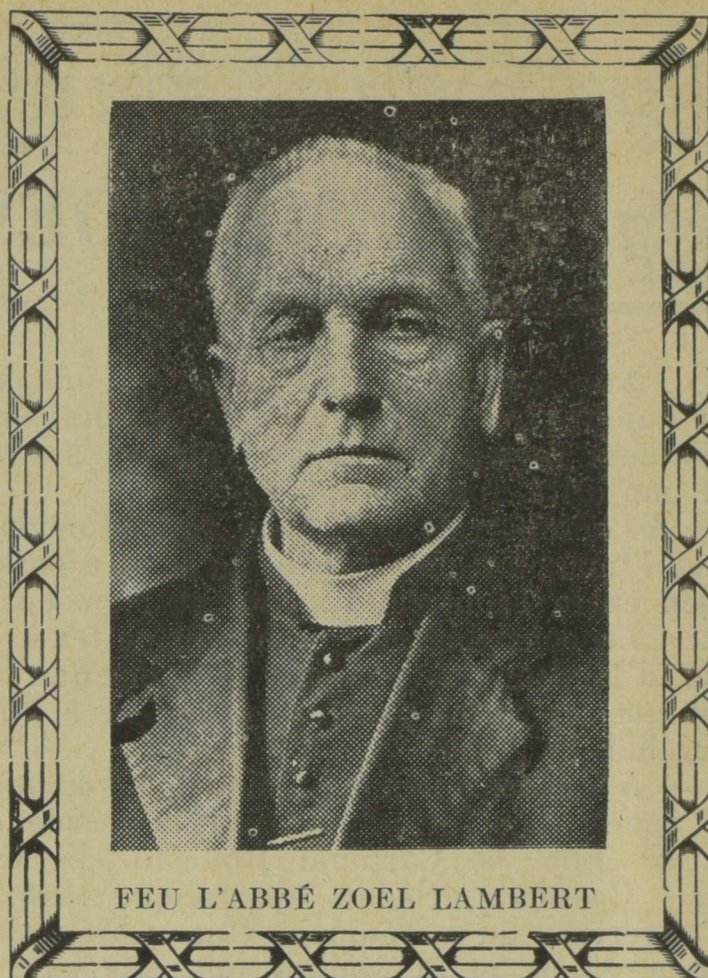
— M. Pierre Bouffard, C. R., de St-Joseph de Beauce, est nommé juge de la Cour Supérieure de Québec, à la succession de feu le juge Ernest Roy.

— A Montréal, se termine le congrès des chirurgiens-dentistes de langue française de l'Amérique du Nord. Plus de 470 membres de cette association ont suivi les séances d'étude de ce congrès.

— A Ste-Marie de Beauce, un auto tombe dans la rivière du Domaine, actuellement grossie par les pluies, et deux femmes sont noyées : Mme Eugène Roberge et Mme Jules



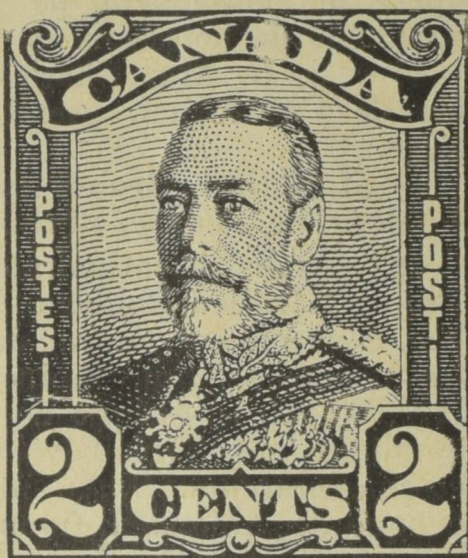
FEU L'ABBÉ BRUNO LECLERC



FEU L'ABBÉ ZOËL LAMBERT

Chouinard, toutes deux de Lambton. Mlle Annette Roberge, fille d'une des victimes, qui conduisait la voiture, parvient à se sauver.

22 — Le ministre des Postes à Ottawa, l'hon. M. Veniot, met en circulation un nouveau timbre-poste de deux sous. Le nouveau timbre est bilingue, tout comme celui de la poste aérienne.



23 — S. G. Mgr Kidd, évêque de Calgary, fonde une nouvelle paroisse canadienne-française dans sa ville épiscopale, sous le vocable de la Sainte-Famille.

24 — Aux élections complémentaires qui ont eu lieu aujourd'hui pour la Législature de Québec, M. Camilien Houde, maire de Montréal, est élu député dans la division Ste-Marie, et M. Oscar Drouin, dans Québec-est. M. Houde est conservateur et M. Drouin, libéral.

— Le gouvernement fédéral calcule que le Canada recevra cette année plus de \$200,000-000 des touristes. Les deux provinces qui profitent le plus du trafic touristique sont Québec et Ontario.

— Le "Cairntorr", frétier anglais, s'échoue près du Cap Whittle, sur la côte nord du golfe St-Laurent et on croit qu'il ne pourra jamais

être remis à flot. L'équipage est sain et sauf.

27 — Le T. Hon. M. MacKenzie King, premier ministre du Canada, arrive à Québec, à bord de l' "Empress of Scotland", après un séjour de quelques mois en Europe. On lui fait une grandiose réception dans la vieille capitale.

29 — A l'Hospice de St-Joseph de la Délivrance à Lévis, décède M. l'abbé Zoël Lambert, ancien curé de Beauceville, à l'âge de 82 ans.

— Un incendie détruit, de bonne heure ce matin, le couvent des Sœurs Grises de la Pointe-Gatineau, et trois religieuses, dont la supérieure, périssent dans les flammes.

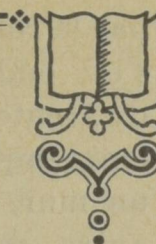
30 — On apprend que la puissante compagnie du Pacifique Canadien vient de donner le contrat pour la construction d'un nouveau transatlantique devant faire le service entre Southampton et Québec. Ce nouveau navire s'appellera l' "Empress of Britain"; il mesurera 730 pieds de longueur, 97 pieds de largeur, et jaugera 40,000 tonnes brutes.

31 — Le gouvernement de Québec décide de créer un bureau provincial de censure des affiches de cinéma. Ce bureau aura ses quartiers généraux à Montréal.

— Le journal *la Croix* de Paris nous apprend que parmi les 72 martyrs de la Révolution française dont S. Ém. le Cardinal Charost, archevêque de Rennes, ordonne la recherche des écrits en vue de leur béatification, se trouvent deux Acadiennes : Anne Le Prince, veuve Sylvain LeBlanc, née en 1721, et sa fille Anastasie LeBlanc, née en 1760, exécutées à Brest, le 1er juillet 1794.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

ET LA MACHINE A GAZOLINE

L'ENGIN à gazoline a révolutionné les modes de transport et une foule d'autres choses. Entr'autres, il a transformé la route, si paisible et si sûre jadis, en une arène où, sous forme d'accidents, se succèdent les drames.

Ces drames ont un côté médical, et c'est pourquoi le "vieux docteur" croit de son domaine d'en parler aujourd'hui, parce qu'ils s'accompagnent de plaies et bosses souvent d'une grande gravité.

* * *

Qu'y a-t-il à faire au point de vue médical pour prévenir les accidents, et en atténuer dans la mesure du possible la gravité ?

On sait le vieux proverbe : Une once de prévention vaut mieux qu'une livre de médicaments. Cherchons à prévenir les accidents, d'abord. Et comment ?

Ce qui concerne les routes regarde le gouvernement.

Ce qui concerne le mécanisme des autos regarde les mécaniciens.

Mais ce qu'il y a dans les autos, et surtout le chauffeur, regarde le médecin. Car n'est pas chauffeur qui veut ; ou plutôt ne devrait pas être chauffeur qui veut, puisqu'il faut des qualités spéciales pour en faire un compétent. Et même si l'on est chauffeur compétent, on ne l'est pas toujours également.

C'est donc du côté chauffeur qu'il s'agit de regarder d'abord si on veut diminuer le nombre des accidents.

* * *

Le premier venu ne peut pas être chauffeur. Accepte-t-on n'importe qui pour conduire une locomotive, un bateau ou même un tramway ? Non. Il faut faire preuve de compétence,

d'abord, et ensuite posséder un certain nombre de qualités.

Le mécanicien d'une locomotive, le capitaine d'un bateau, doivent avoir une vue normale, des yeux capables d'apprécier les distances. Ils doivent avoir le sang froid et le jugement nécessaires pour décider rapidement ce qu'il y a à faire dans une circonstance donnée, lorsqu'il leur faut prévenir un accident ou l'atténuer.

Se préoccupe-t-on assez de ceci pour les conducteurs d'autos ?

Il y en a qui ont la vue basse, c'est-à-dire qui ne voient pas à une distance suffisante devant eux.

Il y en a qui voient, mais qui apprécient mal, ce qui les porte à ne pas ralentir à temps, ou à donner trop tard le coup de volant nécessaire.

Il y en a qui n'ont pas plus de jugement à la direction d'une soixante chevaux qu'ils n'en ont ailleurs ; et l'on devine tout de suite ce qui peut s'en suivre. La soixante chevaux obéit à la seconde à l'impulsion qu'on lui donne. Si cette impulsion est mauvaise, la soixante bute sur un poteau, un mur, une autre voiture, roule dans un fossé ou en bas d'un précipice, s'écrabouillant plus ou moins avec tout son contenu.

* * *

Il faut donc un chauffeur qui connaisse son affaire, et qui, en outre, soit bien en mesure de s'en occuper.

Car un chauffeur a beau être compétent, il doit tout de même être en mesure d'exercer cette compétence.

Or nul mieux qu'un médecin ne sait qu'un homme ne peut toujours donner tout ce qu'il peut. Sous l'influence d'une mauvaise digestion, d'une fatigue, de l'insomnie, on n'est plus soi-même. Combien d'accidents se sont produits parce que le chauffeur, fourbu et engourdi

par le ronronnement monotone de la machine, s'est endormi au volant ! Et quand l'on fait du trente ou du quarante, il ne faut pas dormir longtemps avant de se réveiller sur un poteau, un mur, dans le fond d'un fossé ou dans une autre machine.

Pour celui qui est en proie à une préoccupation intense, il n'est pas non plus prudent de se mettre au volant. Car, avec la roue en main, il s'agit d'abord de voir la route et encore ce qu'il y a dessus. Si l'autre préoccupation prend la première place, la route disparaît, et l'on bute sur ce qu'il y a dessus.

Il y a encore la mauvaise digestion, une névralgie malencontreuse ; mais parmi toutes les causes de distraction, d'inconscience, de sommeil, il y en a une qui prime toutes les autres : C'est l'alcool.

* * *

Jamais, au grand jamais un chauffeur, si habile soit-il, ne devrait prendre le volant lorsqu'il est sous l'influence de l'alcool.

Le grand danger, ou le grand mal, comme on voudra, est que certains alcooliques ne se croient jamais aussi sûrs d'eux-mêmes que lorsqu'ils ont bu.

Ils sautent au volant, la route leur appartient, ils entendent que tous leur cèdent la place, la courtoisie est le dernier de leur souci, la prudence aussi ; ils veulent aller à la vitesse qu'ils veulent, passer à droite, à gauche si cela leur convient, faire la nique aux convois de chemins de fer.

Le résultat est un écrabouillement avec des morts ou des blessés.

* * *

Rappelons-nous donc que le grand moyen de diminuer le nombre des accidents de la route, est de pratiquer l'hygiène de l'auto, qui est de ne pas se mêler de prendre le volant si on n'a pas les qualités physiques requises pour conduire ; et, si nous sommes bien doués, de nous méfier des moments où nous ne sommes pas en possession de tous nos moyens, particulièrement de ceux où nous avons eu l'imprudence de prendre de l'alcool, ne fut-ce qu'en petite quantité.

Il y a encore beaucoup à dire sur ces accidents de la route, je reprendrai le sujet le mois prochain.

LE VIEUX DOCTEUR.

L'imagination du petit enfant



BEAUCOUP de gens ont cette illusion que l'imagination est toujours, chez les enfants, une faculté très développée, volontiers on dirait trop développée, et qu'il n'est pas besoin de s'en préoccuper.

Il y a là une double erreur dont les conséquences ne sont pas sans danger.

Tout d'abord, cette conception implique le mépris de l'imagination, considérée toujours comme la "folle du logis", la "maîtresse d'erreur et de fausseté". Mais ces anathèmes portés contre l'imagination par certains philosophes ou moralistes sont profondément injustes ; tout d'abord, ils ne s'appliquent qu'à l'imagination indisciplinée, dérégulée, et refusent de tenir compte des immenses services que rend l'imagination quand elle est à sa place et joue son rôle, et, d'autre part, ils portent à faux, car ce qui est à blâmer dans ces cas de dérèglements de l'imagination, c'est moins l'imagination elle-même que la raison qui n'a pas su remplir sa fonction de direction et de contrôle. L'imagination n'a pas qualité pour diriger notre pensée, non plus que notre conduite ; si elle usurpe cette place, c'est que la raison n'a pas su la remplir : la vapeur n'a pas à conduire la locomotive et à marquer le but, c'est la fonction du mécanicien, et s'il arrive que la vapeur emporte la locomotive et l'amène à passer par-dessus les butoirs ou à se briser contre un talus, la faute en est au mécanicien qui n'a pas fait son service.

Il faut donc réhabiliter l'imagination et répéter qu'elle est une des plus belles, une des plus utiles facultés que Dieu nous ait données. C'est elle vraiment qui insuffle la vie à toutes les créations de la pensée. Toute idée sans elle reste froide et inerte, bien mieux, sans elle, nulle idée féconde ne saurait naître ; il n'est pas de domaine, pas même les austères et exactes mathématiques, où elle n'ait sa place, et une place telle que nulle autre faculté ne peut la remplir.

Il y a donc lieu de nous intéresser au développement et à la culture de l'imagination. Un éducateur qui ne s'en préoccuperait pas manquerait à sa tâche.

Mais il y a une seconde erreur qui consiste à dire que l'enfant naît avec une imagination

vive et que cette imagination se développe bien assez toute seule. Sans doute, elle est une des premières facultés qui apparaissent chez l'enfant, et celle qui, au début, avec la mémoire qui lui est si intimement liée, résume presque toute la vie intellectuelle des tout petits. Il n'en reste pas moins que l'imagination est, comme toutes les autres, une faculté qui ne se développe qu'à la condition d'être alimentée et guidée. Nous ne *créons* jamais rien, au sens propre de ce mot. Ce que nous appelons création de l'imagination n'est jamais qu'une combinaison d'éléments extérieurs qui nous ont été apportés par les sens et par l'expérience. C'est dans le monde extérieur que l'imagination puise les éléments de ces représentations ou images grâce auxquelles elle illumine et fait vivre les abstractions les plus ardues et jusqu'aux profondeurs de notre vie intérieure.

Le devoir de l'éducateur est donc de fournir à l'imagination de l'enfant tous les éléments dont elle a besoin pour vivre et se développer. Si l'enfant ne voit rien, si on ne lui montre pas d'images, si on ne l'intéresse pas au monde extérieur et surtout à la nature : si on ne parle pas avec lui, si on ne lui raconte pas de belles histoires, où son imagination trouvera-t-elle son aliment ? Elle s'anémiera sans doute, mais comme pour tout ce qui vit en nous, l'instinct de conservation est toujours le plus fort, elle ne se résignera pas à mourir et se nourrira de ce qu'elle pourra atteindre, et les vulgarités ou les laideurs de la rue et d'ailleurs, les petits potins et les bavardages entendus de-ci et de-là, feront à l'enfant une imagination malsaine et malpropre. N'oublions jamais, en éducation, que tout ce qui ne se fait pas avec nous et par nous, se fait sans nous et contre nous. Choisissons nous-même la nourriture intellectuelle du petit enfant, entourons-le de belles choses et claires, qu'il puisse rapidement connaître et s'assimiler. Que les formes soient simples — ce qui ne veut pas dire artificielles, — que les couleurs soient franches — ce qui ne signifie pas criardes ou heurtées, — ces formes et ces couleurs agiront sur son imagination avant même qu'il soit conscient de leur existence. Surtout, dans toute la mesure où cela nous est possible, mettons-le en contact avec la nature. Un jardin est le cadre idéal pour la culture de l'imagination. A son défaut, de belles fleurs simples — nous n'insisterons jamais assez sur la nécessité de la simplicité dans tout ce qui entoure l'enfant, — quelques animaux familiers, un chat, un chien, un lapin, des oiseaux, peut-être, seront, pour lui, une mine presque inépuisable.

Mais il ne suffit pas d'offrir aux yeux de l'enfant de belles choses, il faut qu'il apprenne à les regarder ; il faut qu'on le forme à l'observation. L'enfant, généralement — et beaucoup d'adultes restent enfants sur ce point, — se

contente d'une vue superficielle et confuse, ou bien il s'attache à un détail et ne voit pas l'ensemble. Ce n'est que par des exercices d'observation répétés qu'on lui apprend à regarder, à analyser l'impression première et à noter tous les détails dont elle se compose. Cette habitude de l'observation est indispensable à deux égards, d'abord elle fait les esprits clairs et bien réglés en ne permettant à l'esprit d'enregistrer que des sensations et impressions tout à fait nettes et précises, et, d'autre part, elle constitue le meilleur moyen de contrôle de l'imagination. Le gros danger pour l'enfant, comme pour l'adulte d'ailleurs, c'est que l'imagination perdant contact avec le réel, se laisse aller à des combinaisons chimériques et vagues. L'observation qui sans cesse ramène au réel, et le fait pénétrer, remédie à ce danger et habitue l'imagination à se tenir dans les limites strictes de la réalité.

Il en ira de même pour les histoires que de bonne heure on doit raconter aux tout petits ; qu'elles soient simples et vraies, sinon réelles, c'est-à-dire conformes aux possibilités de la vie. Mais ces histoires mêmes il arrive que l'enfant les déforme et s'en fait des représentations plus ou moins fantastiques. C'est par l'observation encore qu'on ramènera l'imagination à la vérité. Qu'on nous permette à ce propos un souvenir : un petit garçon de trois ans était vivement intéressé par les histoires de la jungle. La danse des éléphants surtout l'avait vivement frappé, et, pour lui faire plaisir, sa mère lui avait donné une série de petits éléphants très bien faits mais de dimensions exiguës. L'enfant se fit une forêt d'un coin du jardin planté de petits fusains et y déroula toute une série d'histoires fantaisistes. Sa mère comprit que n'ayant jamais vu d'éléphants, il était trompé par la petite taille de ses jouets, et elle l'emmena au Jardin des Plantes ; là, elle le mit en face de l'éléphant en lui disant simplement : "Voilà un éléphant." Le petit bonhomme, qui était intelligent, comprit que cette énorme bête renversait toutes ses histoires : rien de ce qu'il avait imaginé n'était plus possible dans sa forêt avec un animal de cette taille, et sans hésitation il se tourna vers sa mère et déclara : "Oui, mais ceux de Mowgli n'étaient pas si grands !" La mère comprit alors que ce qui manquait à l'enfant c'était la notion vraie de la forêt. Elle ne dit rien, mais, à quelque temps de là, elle emmena son petit garçon dans une vraie grande forêt. Et, à nouveau elle dit tout simplement : "Voici une forêt." L'enfant leva les yeux vers les hautes branches et sembla mesurer du regard ces grands troncs tout droits. Il restait un peu interdit. Sa mère lui dit alors : tu vois que le grand éléphant pourrait bien se promener ici. L'enfant acquiesça en silence. De retour à la maison il reprit son jeu, avec ses petits éléphants parmi ses fusains, mais il mit ses his-

toires à l'échelle, si je puis ainsi dire, et ne prêta plus à ses éléphants que des aventures en proportion avec leur taille et leur habitat. Cet enfant à qui on avait raconté beaucoup d'histoires, à qui on avait fait voir — on avait pu le faire voyager beaucoup — quantité de choses, mais qu'on avait en même temps formé à une observation rigoureuse, devint plus tard une des imaginations les plus riches que nous ayons rencontrées, avec un esprit scientifique des plus rigoureux.

Ainsi à la fois enrichir l'imagination en lui fournissant tous les éléments qu'il est possible de lui apporter, mais contrôler en même temps tout le travail de l'imagination en confrontant toujours ses créations avec la réalité, telle nous paraît être la méthode qui s'impose dès la toute petite enfance. Cette méthode, en même temps qu'elle assure le développement et la saine orientation de l'imagination, discipline cette dernière et l'habitue à se soumettre au contrôle de la réalité qui est en somme le contrôle du bon

sens. A mesure que l'expérience et la réflexion se développeront, la raison se formera et c'est elle qui prendra en main le contrôle et la direction de l'imagination. Alors celle-ci ne risquera plus d'être pour l'âme un danger, elle ne sera plus qu'une admirable puissance d'envol au service de la pensée et de la conscience, elle embellira toute la vie et sera pour l'âme une source inépuisable de joie et de jeunesse. Cela vaut bien, de la part de l'éducateur, quelques efforts.

M. F.

(Revue familiale d'éducation.)

Un bohème puise plutôt largement dans le porte-cigare d'un ami :

“ Oh ! laissez-moi encore en choisir deux ou trois. Ils sont exquis ! où donc les prenez-vous ? ”

— Moi, fait l'ami un peu offusqué du sans-gêne, je ne les prends nulle part... je les achète.”



LA PROMENADE DES ANGLAIS, A NICE



Coin de l'ouvrier

La bêtise humaine

ECRIRE, pour l'Apôtre, *le Coin de l'Ouvrier*, n'est pas chose aussi facile que vous pouvez le supposer.

Vous parlerai-je, aujourd'hui, d'union ? Mais tout a été dit sur ce sujet par notre ami commun, Thomas Poulin, qui, j'en suis sûr, ne voudrait pas écrire avec une plume fabriquée par un non-unioniste. Et puis, quand on constate que, de tout côté, il se forme des alliances, des ententes, des sociétés, des trusts, sans omettre les monopoles qui se font de plus en plus nombreux, comment les ouvriers seraient ils les seuls à ne pas comprendre que l'union fait la force ? Ce qui est bon pour les gens des professions libérales, de la finance et du commerce, ne saurait être mauvais pour l'ouvrier. Donc, à moins d'avoir la berlue, un ouvrier ne saurait, en principe du moins, être contre l'union ou les unions, et, je perdrais mon temps à prêcher des convertis.

Je crois être plus utile en appelant aujourd'hui l'attention sur l'engouement des gens de petits moyens, en l'espèce les salariés, pour les remèdes patentés qui guérissent de tous les maux. Qu'il s'en dépense de l'argent pour ces panacées ! On dit que le monde devient incrédule. Erreur ! Il est plus crédule que jamais. Il se rencontre bien des gens qui doutent des guérisons du frère André ou de tout autre thaumaturge, mais pas beaucoup qui ne croient dur comme fer toutes les promesses du premier charlatan venu.

Je lisais dernièrement la petite annonce que voici :

A tous ceux qui souffrent.— Envoyez-moi vos noms et prénoms, votre âge et votre profession, et je vous dirai de quoi vous souffrez.

Votre lettre peut être écrite à la main ou à la machine.

Inclure un timbre-poste de deux cents pour la réponse.— Docteur XXX.

Certes, l'annonce est bien faite pour attirer l'attention et, en fin de compte, comme on nous répète souvent que rien n'est impossible de nos jours, nous nous creusons la tête pour découvrir le secret du fameux médecin, d'autant plus que nous reconnaissons que ce n'est pas par la graphologie qu'il peut arriver à découvrir notre mal, puisque notre lettre peut être écrite à la machine.

Et l'on écrit au docteur, qui répond par retour du courrier que le signataire de la lettre est atteint de telles maladies, qu'il souffre de malaises et qu'il n'a pas "son ambition naturelle". Le manque "d'ambition naturelle" ne manque jamais son effet. Je suppose que ce pseudo savant veut dire "énergie ordinaire", ce qui n'est pas trop maladroit, puisqu'un malade ne jouit pas d'ordinaire de toute son énergie.

Le truc de ce médecin n'est pas difficile à deviner et pas n'est besoin d'être grand clerc pour découvrir le pot au rose.

Il lui suffit de dresser un catalogue des maladies auxquelles sont le plus généralement sujet les hommes de telle ou telle profession et de tel ou tel âge. Il est évident, par exemple, que les cultivateurs qui vivent au grand air et se donnent beaucoup d'exercice ne sont pas exposés aux mêmes maladies que les gens de bureau. Un politicien militant a plus de chances qu'un sourd-muet d'attraper une bronchite, de même qu'un serre-frein a plus de chance qu'un bijoutier de se faire écraser par un train. L'âge a aussi une grande influence sur les maladies et un médecin tant soit peu intelligent sait quelles sont les indispositions auxquelles sont exposés les gens de trente, de quarante, de cinquante ou soixante ans.

Il résulte de ces connaissances très élémentaires que le susdit charlatan n'a pas grand mal à se donner pour répondre aux lettres qu'il reçoit : il n'a qu'à consulter son catalogue.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que beaucoup de personnes en arrivent à se convaincre

qu'elles sont atteintes des maladies citées par le type en question et qu'elles n'hésitent pas se faire soigner par lui.

Car il soigne par correspondance, le gaillard, et c'est là le but qu'il poursuit. Mais il soigne à si bon marché ! *Une piastre vingt-cinq par mois !* avec les remèdes. C'est pour rien.

Et remarquez l'habileté du monsieur : il se garde bien de demander quinze dollars par an ; ce serait trop à la fois, mais une piastre et quart par mois, on risque la petite somme sans hésitation.

Le traitement est simple, car tout est simple en cette affaire, surtout le client, qui reçoit par la poste une boîte de pilules et quelques poudres à prendre de temps en temps.

Les pilules renferment un peu d'aloès, et les poudres, rien du tout. Mais on vous recommande de prendre de l'exercice, de vous coucher tôt et de vous lever tard, comme disait le bon roi d'Yvetot, et de ne prendre aucune

boisson spiritueuse, au contraire des habitudes du dit excellent roi.

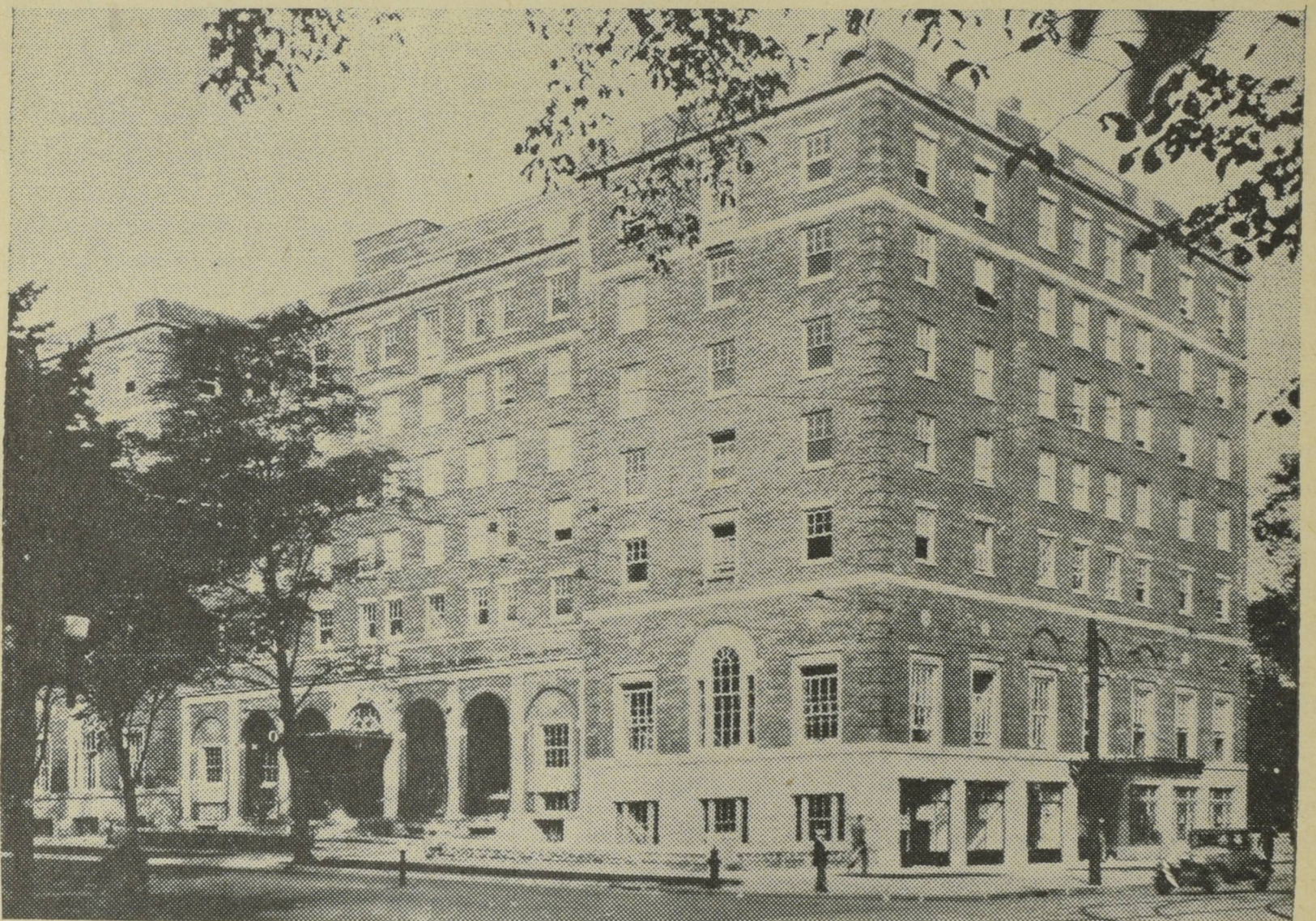
La vie régulière, la tempérance et les pilules font leur effet. Le client se porte mieux au bout de quelques mois, et le gogo s'en va tout heureux raconter à ses amis que le docteur yankee l'a guéri pour quelques dollars. Et le nombre des naïfs va sans cesse en augmentant !

Ce médecin se fait, dit-il, un revenu d'une trentaine de mille piastres avec son système. Je n'ai pas de peine à le croire, le nombre des crédules est grand ! Moi, je vous donne pour rien la recette de son traitement.

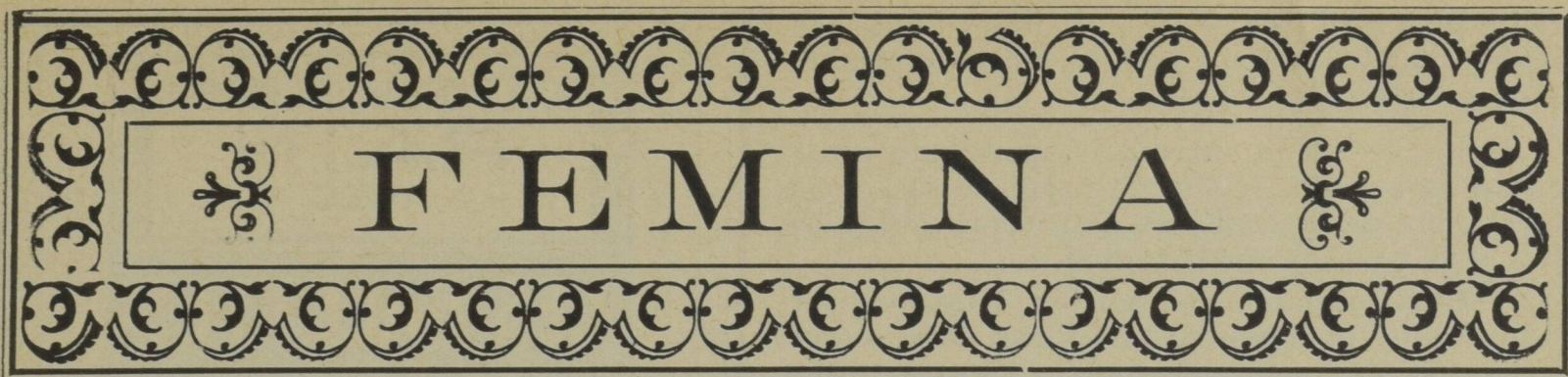
* * *

Le mois prochain, je vous raconterai une histoire bien vieille, qui prouve qu'il y a eu de tout temps des charlatans et des gens pour les croire.

Pierre LÉPINE.



LE "LORD NELSON", LE NOUVEL HOTEL DU PACIFIQUE CANADIEN, A HALIFAX



PROPOS DE NOVEMBRE

Souvenirs

La maison est sans bruit, elle paraît vide et les pas y résonnent lugubrement tant le silence se fait profond. Il est angoissant ce silence, on voudrait le rompre mais les mots n'arrivent pas, seul l'écho des battements de notre cœur monte vers notre pensée.

Qu'elle est grande la maison dans ce deuil qui tristement la couvre comme d'un linceul ! . . .

Les animaux familiers, le chien, le chat paraissent inquiets, ils vont, viennent, se frôlent, implorant la caresse accoutumée qu'ils ne recevront plus.

Le jardin ? mais rien n'y bouge que les dernières feuilles emportées par le vent d'automne et les moineaux qui sautillent de branches en branches se jettent des cris d'appel.

L'âme triste et endeuillée, nous ne voyons plus le soleil dorant de ses rayons la fine poussière du vitrail et les fleurs nouvelles que nous aimons parce que celui qui n'est plus les aimait, n'ont plus d'attrait pour nous.

Dans la maison vide, tout résonne, même nos pas sur ces marches qui conduisent à "sa chambre". Cette chambre est plus triste que toutes les autres, d'être si vide, si calme, si bien rangée, on l'a faite et jamais plus maintenant, nous n'entendrons l'appel, ni le pas chancelant, nous n'y verrons plus le sourire si attirant de celui qui est parti. Nos yeux voient ce qui n'y est pas et ceux qui n'y sont plus, nos oreilles croient entendre encore le craquement de la grande berceuse et le son de cette voix et ces mille bruits qui se sont tus.

Notre cœur est lourd, notre âme est endeuillée parce que la mort est passée, elle nous a ravi un être cher et malgré toutes les sympathies qui viennent à nous, nous sommes

inconsolables, nous ne voulons pas être consolées ! Qui dira l'immense douleur de l'âme qui assiste à l'effondrement de son bonheur causé par la perte d'un être cher ! Cependant sur cette épreuve, le Temps jettera une ombre, puis une autre et un jour viendra où le chagrin d'aujourd'hui ne sera plus qu'un souvenir peut-être importun.

Oublions, s'il se peut, les circonstances, oublions les traits de l'être aimé, ses manies et ses exigences, mais n'oublions pas l'âme de ceux qui ne sont plus. En ces jours de novembre si propices aux réflexions d'éternité, rappelons-nous que de l'au-delà, nos morts savent se souvenir et qu'à l'occasion, ils nous protégeront et nous aideront si de notre côté nous leur avons donné largement de nos prières et de nos mérites. Ce motif n'est pas des plus désintéressés, certes, mais il est puissant et le seul peut-être qui soit durable.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

RACHEL.— Je suis fière de vous offrir l'hospitalité et le petit coin que vous réclamez avec une grâce charmante. Votre jeunesse trouvera ici des sujets de se réjouir . . . excepté ce mois-ci où forcément il nous faut parler d'un sujet triste. Il faut à votre âge savoir aimer la vie et savoir la regarder toujours du *bon* et du *beau* côté . . .

Je m'intéresserai grandement à la lecture de votre journal intime que vous m'adressez et je ne doute pas d'y trouver de l'inédit. Quant à la publication d'un travail de cette nature, il faut y regarder à deux fois et je ne me sens pas vraiment la compétence voulu pour vous donner un conseil pratique. Le seul que je puisse suggérer est d'attendre quelques années et de

relire plus tard, ces pages qui aujourd'hui sont intéressantes pour vos intimes, mais le seront-elles pour le grand public?...

FRAGILE.— Une autre correspondante avait choisi ce pseudo, si elle ne proteste pas, vous serez libre de le garder et de revenir toutes les fois que vous en serez tentée...

Si vous préparez vos soirées d'automne et d'hiver de la manière indiquée dans votre lettre, je ne crois pas que ces heures vous paraissent longues, la lecture est un de mes passe-temps favoris et je ne me rappelle pas d'avoir passé d'heures ennuyeuses à lire mes auteurs préférés. Il en sera de même pour vous, je le souhaite ardemment.

Jeanne LE FRANC.

SARDINES A L'HUILE

La maman de Tommy fait faire une dictée à l'enfant. Elle lit à haute voix :

“ Les pêcheurs s'apprêtent à sortir par un temps superbe. Le ciel était sans nuages, la mer était d'huile...”

Tommy l'interrompt :

“ Dis, maman, c'étaient des sardines qu'ils pêchaient? ”

BOULANGEZ VOTRE PROPRE
PAIN
AVEC

**LES GALETTES
DE LEVAIN
ROYAL**

*La Qualité
plus élevée
pour au-delà
de 50 ans*





LE PREMIER PRESBYTÈRE DE ROUYN, P. Q.

Charlotte-Christine de Wolfenbuttel

DEPUIS la révolution russe et l'horrible massacre d'Ekaterinenbourg, plusieurs personnes, subitement sorties de l'ombre, ont déclaré appartenir à la famille des Romanof et avoir échappé, par miracle, à la mort.

Dans tous les pays, il y eut des imposteurs, et l'on ne saurait accueillir de telles assertions sans se livrer à un contrôle sévère, sans faire appel à des témoignages absolument dignes de foi. Néanmoins, la Russie semble être plus particulièrement le pays du mystère. Dans ses vastes palais, aux larges murs, aux doubles fenêtres, demeures parfois fort éloignées des villes, durant les longs hivers où la neige recouvre leurs toits et les terres environnantes d'un tapis si épais qu'il est facile d'en approcher sans bruit, il s'est passé, à travers l'histoire, des drames poignants, de tragiques événements sur lesquels il sera impossible de faire jamais la lumière complète. Ainsi demeure-t-on toujours dans l'incertitude sur le sort véritable advenu à celle qui aurait pu être tsarine : Charlotte-Christine de Wolfenbuttel, belle-sœur de l'empereur d'Allemagne Charles VI.

Le 14 octobre 1711, dans ces jours du Nord qui s'assombrissent prématurément, une frêle créature de dix-sept ans, toute de grâce et de majesté, sortait de la cathédrale de Torgau. Dans ses noces avec le tsarevitch Alexis, fils du tsar Pierre le Grand, le vieux château de Torgau avait fermé ses fenêtres avant la nuit. L'immense salle décorée de portraits d'ancêtres et de sombres tentures de velours s'était éclairée de nombreuses torches. En tête du cortège : le tsar, la reine de Pologne, les Wolfenbuttel entouraient les fiancés. Tous les regards se portaient vers la jeune épousée, vers le tsarevitch favorisé d'un extérieur agréable et imposant quand il voulait.

Un pope russe prononce les prières sacramentelles, et, tout le temps qu'il officie, le chancelier Gotowkine, conformément à la coutume orthodoxe, soutient, au-dessus de la tête de la princesse, la lourde couronne impériale.

Hélas ! ce mariage d'une petite-fille du duc de Brunswick avec l'héritier du tsar de toutes les Russies devait être on ne peut plus malheureux.

Dès la demande, Charlotte, élevée dans l'élégance et le raffinement des cours de Saxe et de Pologne, l'avait envisagé sous un funeste aspect. C'était non seulement l'éloignement, la rupture irrémédiable avec tout le passé, mais encore l'abîme creusé par les différences confessionnelles.

Néanmoins, elle avait dû se résigner. Les grandes héritières, autrefois, n'avaient pas le droit de refuser celui que des raisons politiques leur imposaient. Elle se soumit donc au devoir et s'attacha même au tsarevitch.

De douloureuses surprises lui étaient réservées. La déplorable mentalité d'Alexis, ses instincts de brute, son goût pour la boisson devaient en faire le plus déplorable époux.

Dès le lendemain de ses noces commencent, pour la jeune princesse, des jours pénibles. A travers les mornes citadelles de la Vistule elle doit suivre l'armée que commande le fils de Pierre le Grand. Dans cette randonnée, elle connaît des vicissitudes sans nombre. Entre autres, sa pension ne lui est pas payée, et, pour couvrir ses dépenses, elle doit user d'expédients. Sans illusions d'ailleurs, elle aime le tsarevitch qui, lui, ne l'a jamais aimée. Quand, entre deux batailles, il se rend auprès d'elle, c'est pour employer ses nuits à boire.

Les chagrins de Charlotte sont, un moment, atténués par la naissance d'une fille : Nathalie ; mais la vie conjugale, bientôt, devient impossible. Tour à tour abandonnée, traitée avec violence et emportement, elle connaît jusqu'aux embarras d'argent, causes d'autres querelles. Cependant, l'enfant l'aide à supporter son malheur avec fermeté. " Les murs seuls, écrivait-elle, voient mes larmes."

Le 12 octobre 1715, âgée de vingt et un ans, elle met au monde un fils : Pierre (1). Ce fut sa courte joie, disent les annales de Russie, d'avoir donné un héritier à l'empire. Quatre jours plus tard, elle était prise d'atroces douleurs, et, le 21 octobre, se répandait la nouvelle qu'elle venait d'expirer.

Alexis, dit-on, montra une vive douleur en apprenant le décès de sa femme. Était-il sincère ? Il résidait alors à sa maison de campagne, son père voyageait au loin. La cour et les ambassadeurs étrangers se rendirent aux funérailles (solennelles comme il convenait au rang de la défunte, stérile récompense de la mort hâtée par les revers d'une couronne).

Cela, c'est l'histoire officielle ; mais dans un pays où l'impossible est possible, devons-nous croire aveuglément à un aussi sombre dénouement ? Ne nous est-il pas permis de prêter une oreille attentive à la légende qui naquit ultérieurement, légende curieuse par certains détails précis, par les noms de personnages d'envergure qui s'y trouvent intimement mêlés ?

(1) Il monta sur le trône de Russie en 1727.

La princesse, dit-on, n'aurait pas succombé au mal survenu après la naissance de son fils. Lorsque, délaissée par son époux, elle avait été sur le point de rendre le dernier soupir, la malade se trouvait dans un château isolé des environs de Moscou, confiée particulièrement aux soins pleins de dévouement d'Aurore, comtesse de Kœnigsmark (2). Celle-ci, effrayée des brutalités du tsarevitch à l'égard de la jeune femme, de ses menaces répétées et prévoyant qu'un jour elle succomberait à un tel traitement, aurait alors résolu, à ses risques et périls, de la soustraire définitivement, par un subterfuge, à une semblable existence. S'assurant la fidélité de ses femmes, elle l'aurait fait transporter, sans connaissance, dans une chambre écartée du domaine, puis, sur son ordre, un courrier serait parti pour Moscou, annoncer que la princesse avait cessé de vivre.

Une bière toute scellée aurait été présentée à la cour. L'habituelle autopsie, devant les témoignages probants et le temps écoulé, aurait été évitée. L'Europe entière enfin se serait endeuillée pour une bûche enveloppée d'un linceul.

Laissons donc Alexis confier à une dame de haute lignée le soin d'élever ses deux enfants que leur mère, morte pour tous, ne peut réclamer, et suivons maintenant la princesse dans une vie nouvelle et romanesque.

Lorsque, grâce aux attentions dont l'entoure la comtesse Aurore, la jeune femme a retrouvé forces et santé, il lui faut songer, pour sa sûreté, à quitter promptement la Russie. Munie de quelques pierreries et d'une somme d'or qu'elle tient de sa protectrice, elle se rend à Paris, vêtue en femme du commun et accompagnée d'un vieux domestique de confiance qui se fait passer pour son père. La fugitive reste peu de temps dans notre capitale, où une rencontre imprévue pourrait compromettre sa sécurité. Elle y prend une servante et, toujours avec son soi-disant père, gagne un de nos ports, où elle s'embarque à destination de la Louisiane (3).

Parvenue à cette colonie, alors exploitée par la France, elle est néanmoins l'objet de l'attention général. Chacun se demande pourquoi cette jeune femme, appelée à plaire sur l'ancien continent, a fui justement les lieux où ses attraits lui auraient valu tant d'hommages.

Un jour, veille de fête à La Nouvelle-Orléans, tandis qu'elle enseigne à de jeunes créoles les contre-danses européennes, un officier d'infanterie, nommé d'Auban, s'avance vers elle, lui demande de vouloir bien l'aider, le lendemain, à diriger les réjouissances. Mais, tandis qu'il

lui parle, son regard l'observe et s'étonne. Il a comme un mouvement d'hésitation. Sa voix prend une intonation particulièrement respectueuse. D'Auban est allé en Russie. Attaché à la maison d'un grand seigneur finlandais, il a eu l'honneur de l'accompagner à la cour de Russie. Il a reconnu, il croit reconnaître la princesse Charlotte.

L'exilée volontaire garde, néanmoins, une attitude si indifférente, si naturelle, qu'il reste, à son sujet, pensif et incertain. D'ailleurs, malgré la similitude des traits, il a peine à se persuader qu'une femme dans une situation aussi précaire puisse être la belle-fille du tsar, et, d'autre part, peut-il la croire en vie quand sa mort a été annoncée, racontée dans toutes les gazettes européennes ?

Pour arriver à démêler ce mystère, et peut-être aussi parce que Charlotte a produit sur lui quelque impression, d'Auban offre au soi-disant père de lui rendre service en toutes choses. Il se lie enfin étroitement avec les nouveaux colons.

Plusieurs années se passent. Un jour, un navire touche la côte, apporte la nouvelle de la mort du tsarevitch Alexis. Encore du mystère : saura-t-on jamais comment mourut ce prince ? La cour publie qu'il a succombé à une attaque d'apoplexie ; mais on affirme, d'autre part, que, reconnu coupable de nombreux crimes, il a eu la tête tranchée.

En apprenant cet événement de la bouche d'Auban, la princesse ne peut réprimer un grand trouble. L'officier, alors, avec une respectueuse insistance, la presse de lui confier la raison de cet émoi, dont, peut-être, il est, par avance, instruit.

Certaine alors de s'épancher devant le plus sûr ami, la veuve lui conte les douloureux événements qui ont amené sa fuite de Russie.

— Puisqu'il en est ainsi, Madame, déclare d'Auban, vous avez en moi non seulement un confident à toute épreuve, mais encore un serviteur plein de zèle. Si vous désirez reprendre votre rang et vos droits à la cour des tsars, je suis prêt à vous y conduire. Ordonnez, je renonce à mon poste et me sou mets à votre volonté.

La princesse fut profondément touchée de cette offre, mais la déclina. Certes, elle désirait revoir ses enfants, mais lorsqu'ils seraient en âge de comprendre ses malheurs. Aujourd'hui, ceux-ci la croyaient morte. Élevés par des mains étrangères, quel accueil lui feraient-ils ? Devrait-elle lutter pour reconquérir non seulement leur affection, mais encore ces honneurs jadis si chèrement payés ? Jamais elle n'avait été aussi tranquille qu'en son obscurité. Pour toujours, elle renonçait à l'existence de la cour.

Cependant, elle pria d'Auban de garder sur son état le secret le plus absolu et de ne rien changer à l'attitude qu'il avait toujours eue envers elle.

(2) Aurore, comtesse de Kœnigsmark, mère du maréchal de Saxe, trisaïeule de la baronne du Devant, connue sous le nom de George Sand. Aurore, née vers 1668, mourut abbesse de Quedlimbourg en 1728.

(3) La Louisiane, colonisée par les Français, surtout dans la seconde partie du XVIIIe siècle, fut cédée aux États-Unis, contre paiement, en 1803.

Le confident jura d'obéir aux ordres de la jeune femme, cela avec une telle chaleur que celle-ci en fut émue.

Tout engageait d'ailleurs l'officier à tenir fermement son serment. Un sentiment profond, qu'il ignorait jusqu'à ce jour, venait de lui être révélé. La princesse était chère à son cœur. Charlotte, de son côté, avait apprécié sa nature délicate. Elle était sensible à ses égards.

A dater de cet entretien, ils s'attachèrent de plus en plus l'un à l'autre. Sur ces entrefaites, le vieux domestique, père fictif de la veuve du tsarevitch, vient à décéder en quelques jours d'unemauvaise fièvre. Cet événement cause à Charlotte un véritable chagrin et la jette en même temps dans un grand désarroi. Comment désormais recevoir d'Auban sans s'attirer les calomnies ?

L'officier saisit cette occasion pour déclarer son amour.

— Puisque vous avez, lui dit-il, renoncé à toute idée de grandeur, ne refusez pas le modeste bonheur que je viens vous offrir.

La jeune femme y consent avec joie : celle qui était destinée à régner sur la Russie, et dont la sœur régnait alors à Vienne, devient la femme d'un simple officier d'infanterie.

De ce mariage naquit, dès la première année, une fille.

Dix ans s'écoulent. Les deux époux mènent à la Louisiane une existence simple et heureuse.

Cependant, d'Auban doit subir une opération. Nul médecin, nul chirurgien, n'est capable à la colonie de la pratiquer adroitement. Charlotte, alarmée, désire qu'elle soit faite à Paris.

Afin de réaliser l'argent nécessaire au voyage, M. et Mme d'Auban vendent leur habitation et tout ce qu'elle contient, puis s'embarquent avec leur fille sur le premier bateau faisant voile vers la France.

La traversée se passe assez bien. Dès son arrivée à Paris. Auban est confié à un grand chirurgien (4). L'opération réussit à merveille.

Aussitôt rétabli, l'officier entreprend des démarches pour obtenir un nouveau poste. Tandis qu'il court d'un quartier à l'autre pour mener à bien ses affaires, Charlotte va quelquefois prendre l'air avec sa fille au jardin des Tuileries. Un jour qu'elles se reposent toutes deux sur un banc et causent en allemand afin de n'être pas comprises des personnes qui les entourent, le maréchal de France, Maurice, comte de Saxe, vient à passer fort près. Reconnaissant la langue de son pays, il s'arrête, considère la mère et l'enfant. La première lève les yeux, les baisse aussitôt. Mais ce mouvement, ainsi que l'embarras de sa contenance, ne font que la mieux trahir.

(4) Sans doute à Lapeyronnie, premier chirurgien de l'époque.

Maurice de Saxe vient alors de perdre sa mère, la comtesse Aurore de Kœnigsmark, celle, on s'en souvient, qui avait machiné la disparition de Charlotte de Wolfenbuttel. Il va vers cette dernière, et toujours en allemand lui dit :

— Quoi, Madame, est-il possible ?

Charlotte lui donne quelques éclaircissements sur sa situation, et l'invite à venir la voir, ainsi que son mari, le lendemain soir.

Dans un modeste hôtel de la rue Dauphine, le maréchal apprend, de la veuve du tsarevitch, toutes ses infortunes ainsi que les bontés de la comtesse Aurore, morte avec son secret. Mais Mme d'Auban conjure Maurice de Saxe de taire tout cela au roi, tant qu'une affaire importante pour elle ne sera pas terminée. Le délai peut être d'un mois.

Le comte promet. De temps en temps, il revient voir M. et Mme d'Auban. Un soir, il apprend que ceux-ci et leur fille sont partis depuis peu, afin de s'embarquer à Lorient pour l'île Bourbon, dont Auban vient d'obtenir la majorité, c'est-à-dire le grade d'officier supérieur des troupes de l'île.

Le maréchal était dégagé de son serment. Il attendit encore quelque temps pour aller rendre compte au roi de tout ce qui regardait la princesse Charlotte de Wolfenbuttel.

Revenu de son étonnement, Louis XV fait aussitôt appeler M. de Machault, ministre de la Marine, et sans en dire le motif, lui ordonne d'écrire au gouverneur de l'île Bourbon, lui enjoignant de traiter Mme d'Auban avec la plus grande considération. En même temps, et quoique la France et l'Autriche fussent alors en guerre, le roi adresse à la reine de Hongrie, nièce de la princesse Charlotte, une lettre dans laquelle il lui fait part du sort de la veuve du tsarevitch et du pays vers lequel celle-ci s'achemine.

Les mois passent. La recommandation du roi ayant porté son effet, Mme d'Auban est reçue partout avec égards à Bourbon, et jamais elle ne sollicite une faveur sans obtenir aussitôt satisfaction.

Un an après son arrivée, un pli cacheté lui parvient, portant les armes royales de France. Il comprend deux lettres : la première, signée du roi, transmet à Mme d'Auban celle de la reine de Hongrie. Cette souveraine remercie Louis XV de l'avoir avertie de l'état dans lequel se trouve la princesse de Wolfenbuttel et le prie de lui faire savoir qu'elle l'invite à venir auprès d'elle, mais à condition de se séparer de son mari et de sa fille.

Une croix, placée au-dessus de ce dernier mot, renvoyait à un *post-scriptum*, de la main de Louis XV, disant : " Qu'au cas où Mme d'Auban accepterait les conditions indiquées, il s'engageait à pourvoir à tous les besoins de M. et de Mlle d'Auban."

Le double message tomba des mains de Charlotte, qui, en manière de conclusion, se jeta dans les bras de son mari. Le premier bateau "pour France" emportait la double réponse de la princesse. Elle remerciait le roi Louis XV d'avoir bien voulu s'intéresser à son sort, et remettait à ses soins une lettre pour la reine de Hongrie, à laquelle elle disait avoir renoncé définitivement aux grandeurs, et se tenir pour satisfaite du sort que la Providence lui avait fait.

Charlotte de Wolfenbuttel demeura à Bourbon jusqu'en 1747, époque à laquelle son mari mourut. Elle avait déjà été cruellement éprouvée par la mort de sa fille.

Désormais, ne tenant plus à rien, attristée plus encore par le spectacle de cette colonie où elle avait connu tant de bonheur, elle revint à Paris avec l'intention de se retirer dans un couvent. Tout d'abord, Mme d'Auban se logea à l'hôtel du Pérou, puis se décida à aller habiter Vitry-sur-Seine.

La légende ne dit pas si elle revit ses enfants ; mais la reine de Hongrie lui faisait une pension de vingt mille florins (5), dont les trois quarts étaient employés au soulagement des pauvres.

Loin de Bourbon, elle aimait à s'entourer de Bourbonnais, et lorsqu'elle expira, en 1771, âgée de soixante-dix-sept ans, deux créoles de cette colonie, dont M. de Boutsoc, se trouvaient auprès d'elle.

Ainsi mourut, sans doute comme elle avait vécu, cette princesse qui n'avait recueilli de la grandeur que souffrances et déboires, et qu'une affection modeste et profonde avait faite reine à son foyer, bien qu'elle eût fui toute royauté (6).

Alice GUERQUIN D'AURIAC.

(*La Maison*).

EFFET MANQUÉ

Toto regarde gravement le portrait de sa grand'mère.

"C'est ta grand'maman, mon chéri.

— Dis, mère, elle est morte ?

— Oui, elle est au Ciel."

Au déjeuner, arrivent des amis. On s'extasie sur l'intelligence de Toto.

La mère croit avoir préparé un effet à son fils et, à brûle-pourpoint, dit :

"Toto, où est ta pauvre grand'mère ?

Toto répond froidement :

"Elle est accrochée dans le salon !"

(5) A cette époque, une florin valait environ trois francs.

(6) Nous devons les documents concernant la partie légende à l'obligeance et à l'érudition de M. Adrien Merlot, conservateur du musée Léon Dier, à Saint-Denis (La Réunion, ancienne île Bourbon).

Le coffret de mosaïque

Je tiens d'un être aimé ce coffret précieux,
Il a connu les mers : il en garde les cieux.
D'un pays inconnu, d'une ville lointaine,
Quelque subtil artiste à la touche certaine
Dût assembler, amant de la rare couleur,
Sa mosaïque un soir de farouche bonheur.
Sa sombre apothéose aux noirceurs veloutées
Avive des bijoux les clartés enchassées
De jasper, de rubis, d'opale et de saphir ;
Des filets enserrés, semblant les maintenir,
Sont tendus à ses flancs, large, multiple veine
Aux reflets assortis d'œillets ou de verveine ;
Sa flore aboutissant en fauves entrelacs.
Mais fragile sa chair soudain à nos climats
S'est meurtrie et souffrante elle en garde une entaille
Où désormais le mal aux durs autans tressaille.
En lui je conservais des parfums, des encens,
Des couleurs et des mots — pensers évanescents ;
Il renferme aujourd'hui, coffret de mosaïques
Languissant en mon coin de choses exotiques,
Un portrait, une rose aux pétales séchés
— Visages expirants de courts bonheurs fauchés.

Mon âme est née au loin, sa lente souvenance
Retrace un vaste Eden où tout était puissance.

Pour façonner mon âme on dût broyer du noir
De quelque diamant qu'un astre laissa choir.

Mon âme un jour quitta la cité lumineuse,
Depuis elle s'égare, errante voyageuse.

Sur son chemin terrestre elle sent le combat
D'un mal envahisseur qui trop souvent l'abat.

Mon âme a le regret de la Beauté première
Et se meut dans l'effroi de l'ultime mystère.

SIMONE ROUTIER.

Extrait de l'*Immortel Adolescent*, qui vient de paraître.

Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue "L'APÔTRE" est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE

105, rue Ste-Anne,

QUEBEC

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'OCTOBRE

DERNIÈRES PAROLES

Camoëns, célèbre poète portugais.

ANAGRAMME

Harmonieusement.

ENIGME

La cigarette.

RÉBUS

Il n'y a pas de gloire où la vertu n'est pas.
Mot à mot : Ile — Nid — appât — deux
GLOI roulent A vers Tu — nez — pas.

Ont envoyé des réponses incomplètes : Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ; M. l'abbé Arthur Lacasse, St-Apollinaire.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : M. J.-Émile Robitaille, 22, rue de l'Église, Québec ; Mlle Blanche Deschênes, 101½, Chemin Ste-Foy, Québec ; M. Georges Monier, 82, rue de la Reine, Québec ; M. Roland Gobeil, 99, rue Richardson, Québec ; M. Georges Langlais, 93, de la Reine, Québec ; M. Sylvio Lévesque, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ; R. F. Antoine, 262, St-François, Québec ; M. Charles-Henri Dufresne, 391, rue Richardson, Québec ; M. Marcel Noël, 80, 2ème Avenue, Limoilou, Québec ; Mlle Yvonne Dechênes, 103, Chemin Ste-Foy, Québec ; M. Robert Wagner, 4, rue Ferland, Québec.

Les deux noms tirés au sort sont ceux de M. Marcel Noël et du R. Frère Antoine.

JEUX D'ESPRIT No 114

MÉLANGE FANTAISISTE

Prenez un cœur de lis, une interjection, une tête de mouton, une queue de poire, une voyelle, le contenu d'un lac, un département français. Mélangez le tout et il en sortira un petit oiseau.

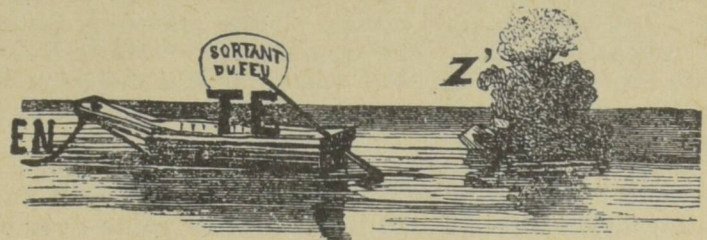
ENIGME

Je ne suis pas dans l'eau
Mais je vis bien dans l'onde,
Je commence demain
Et je finis le monde.

PARONYMES

Quel est le poète anglais qui devient un sculpteur grec si on change la première lettre de son nom ?

RÉBUS



LES LIVRES

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE.—
Publié par L'Action canadienne-française, 1735, rue
St-Denis, Montréal. Prix : 25 sous.

L'Almanach de la langue française est paru. C'est le quatorzième de la série. Son caractère essentiel n'a pas changé. Il reste un manuel de patriotisme populaire. Des collaborateurs ont repris et résumé la doctrine que l'Action canadienne-française répand avec un zèle inlassable. Il présente cependant une illustration plus complète que par les années passées. Douze dessins inédits fournis par l'artiste Arthur Lemay, ornent chaque mois du calendrier.

Dans le texte, on a disposé quinze caricatures d'actualité expliquées par une page de commentaires. Véritables mots d'ordre qui méritent d'être médités. L'Almanach contient également d'autres illustrations et des articles variés qui feront la joie des lecteurs.

LA SAINTE ENFANCE.— Le numéro de septembre de la *Sainte-Enfance* dans le diocèse de Québec que publient les RR. Sœurs de l'Immaculée-Conception, les vaillantes directrices de cette œuvre, donne le rapport de l'*Oeuvre de la Sainte-Enfance* pour notre diocèse, du 15 août 1927 au 15 août 1928. Il nous fait plaisir de constater que les sommes recueillies cette année par nos petits apôtres, ne sont pas inférieures à celles de l'année dernière. Plus de \$15,000 ont été amassés sous par sous, souvent de porte en porte.

Fait digne de remarque, ce sont les enfants du Patronage Saint-Vincent de Paul de Québec qui ont collecté le plus fort montant. Ce numéro contient de plus de nombreuses gravures représentant les groupes des enfants qui se sont le plus distingués par leur zèle pour la Sainte-Enfance.

Ce No de la *Sainte-Enfance dans le diocèse de Québec* est donc une brochure intéressante parce qu'elle fait connaître un bonne œuvre et qu'elle exalte de bonnes actions.

SUPERBES ALMANACHS.— Prix franco : 1° L' "*Almanach du Propagateur*" : Prix : 1 fr. 85 et 18 fr. 50 la douz. Aux Bureaux du *Propagateur des Trois "Ave Maria"*, à Blois (Loir-et-Cher), France.

2° L' "*Almanach du Petit Propagateur*" : Prix : 1 fr. 60 et 16 fr. la douz. Aux Bureaux du *Propagateur des Trois "Ave Maria"*, à Blois (Loir-et-Cher), France.

Demandez l' "*Almanach du Propagateur*" et l' "*Almanach du Petit Propagateur*". Ils sont parus tous les deux, sans majoration de prix, malgré la hausse de toutes choses depuis l'an dernier !

En vérité ces deux brochures méritent d'être propagées. Signalons en particulier : 1° dans l' "*Almanach du Propagateur*", le récit d'une protection vraiment merveilleuse de la T. S. Vierge ; — un extrait de l'ouvrage si attachant de Jean Saberville sur sainte Thérèse de Lisieux ; — des récits de faveurs absolument remarquables ; — d'admirables réponses de Bernadette ; — l'héroïque histoire d'un père aveugle (à faire pleurer)... Il y a aussi des pages amusantes.

2° L' "*Almanach du Petit Propagateur*" ne le cède en rien à son aîné, comme intérêt. Belles gravures, histoires très touchantes : la Crèche du pêcheur ; — Marie-Rose, la petite bossue ; — L'appel de Dieu, par le si délicieux Jean des Tourelles ; — "Petit Loup" ; — L'enfant de la paroisse, etc...

Quelle différence entre ces deux almanachs et tant d'autres, dont l'unique but est de faire rire, et où le cœur, l'âme, ne sauraient trouver aucun profit ! Ici on goûte avec bonheur de très belles choses qui élèvent.

ENTRE DEUX RIVES.— Par M. BEUDANT.— Un volume in-8 couronne de 180 pages. Prix : 12 fr. Avignon, 7 place Saint-Pierre, Maison Aubanel frères, fondée en 1744, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

Ces deux rives ce sont la rive française et la rive espagnole au pays basque, et le sujet qu'y a choisi l'auteur est l'existence quotidienne d'une famille espagnole dont le chef est douanier. Espagnole dans toute l'acceptation du mot dans sa mentalité religieuse et superstitieuse, dans le nombre toujours croissant des nouveaux-nés, dans son attachement aux traditions et aux coutumes du pays, dans la bigarrure carnavalesque de ses atours, dans le contraste qu'elle oppose avec les modes et les habitudes françaises qui tentent de franchir le pont international qui sépare les deux rives.

L'impression produite est reposante ; et en même temps le lecteur est charmé de faire connaissance avec ce monde un peu spécial des frontières qui malgré les contacts extérieurs garde entières ses traditions, dans sa mentalité comme dans sa conduite. Le style même dans sa simplicité voulue contribue à raffermir cette impression d'ensemble, et l'ouvrage se lit non seulement sans fatigue mais avec un réel intérêt.

LA LOI MORALE fondée sur l'étude comparée des deux natures de l'homme : *L'Esprit et la Matière.*— Par L. BARBIER.— Un volume in-8 couronne de 80 pages. Prix 6 fr. 50. Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Ce petit ouvrage est une étude philosophique du principe fondamental qui sert de base à la loi morale qui régit les actes humains. L'homme fait partie de notre planète, tout le monde aisément l'admet même sans y songer ; mais on ne pense pas assez qu'il est réellement rattaché à l'univers entier et aux lois qui le régissent, et pour se faire une idée exacte de sa constitution totale il faut le situer dans ce grand milieu et constater qu'effectivement il en suit les lois. Tel est, si je ne me trompe, le principe qui a guidé l'auteur et lui a fourni le point de départ de ses développements.

CE QUE J'AI VU A KONNERSREUTH : THERESE NEUMANN, STIGMATISEE.— Par M. TARNY.—

Un volume in-8 couronne de 40 pages. Prix : 3 fr. 20. Avignon, 7 place Saint-Pierre, Maison Aubanel frères, fondée en 1744, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

Konnorsreuth est une petite bourgade de Bavière géographiquement située dans le Haut-Palatinate et dépendant au point de vue religieux de la province ecclésiastique de Munich. Depuis deux ans une jeune fille, Thérèse Neumann, voit chaque vendredi se reproduire sur sa personne les péripéties douloureuses de la Passion du Christ, depuis l'agonie au jardin des Oliviers jusqu'au suprême abandon de la Croix ; le sang coule de ses yeux, des stigmates marquent sur ses pieds et ses mains la déchirure des clous, sur la tête l'impression de la couronne d'épines, au côté celle du coup de la lance produisent des blessures d'où s'échappe un flot de sang. Et enfin la stigmatisée ne prend absolument rien, et aux faits extraordinaires qu'on vient de lire s'ajoute celui non moins surprenant d'un corps qui vit et, en dehors du vendredi, se livre aux occupations habituelles d'un intérieur, malgré le jeûne le plus rigoureux.

Voilà ce que l'on raconte, ce dont la presse du monde entier s'était fait l'écho et qui attire à Konnorsreuth des foules considérables dont l'incessant mouvement se renouvelle chaque semaine depuis deux ans.

Que faut-il penser de tout cela ? Notamment qu'y a-t-il d'exact dans tout ce que l'on dit, et que doit-on en conclure ? C'est à cette double question que le lecteur trouvera une réponse très nette dans ce petit livre. Ecrite avec une totale impartialité et un scrupuleux souci de ne dire que ce qui est, cette plaquette nous apporte enfin, ce que l'on souhaitait depuis longtemps, une clarté raisonnable sur une question troublante.

LE CHRIST D'IVOIRE. Pièce dramatique en un acte et en vers. Par Marcelle LIBOZ-BURGER, lauréate de la Société nationale d'encouragement au bien.— Un volume in-8 couronne de 40 pages. Prix : 4 fr. Avignon, 7 place Saint-Pierre, Maison Aubanel frères, fondée en 1744, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

L'auteur du *Christ d'ivoire* nous a donné une pièce excellente d'un sentiment religieux très élevé, d'une psychologie humaine très réelle, tout en gardant à une pièce de théâtre ce qui constitue son essentiel pivot : l'intrigue. Intrigue discrète qui ne risque nullement d'effaroucher et qui est l'expression d'une situation à la fois très humaine et très pure. Un seul personnage de femme, ici une jeune fille, qu'un travesti rend parfaitement accessible au théâtre de nos collèges et de nos patronages.

Ajoutons que nos jeunes gens auront dans cette pièce un beau modèle de langue correcte, d'expressions châtiées, de versification aisée qui leur montrera que le français n'a nullement besoin de certaines réformes outrancières trop prônées pour exprimer les pensées les plus délicates et les plus nobles sentiments. C'est ici du bon style et du bon théâtre, conforme en même temps aux règles de la vraie littérature et de la saine morale, et l'on ne saurait trop recommander une œuvre si bien présentée.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

ANITA & Par M. DELLY

3

III

Les générations qui s'étaient succédé dans la maison Handen avaient conservé intacte la physionomie austère et quelque peu rébarbative de la vieille demeure, les habitudes de travail inhérentes à cette race de savants la rendant ennemie de tout changement tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le jardin lui-même était demeuré tel qu'autrefois. A cause de ses murs très élevés et de son aspect inculte, les enfants le traitaient dédaigneusement de préau. C'était, en tout cas, un fort large préau, dont le centre était occupé par une magnifique avenue de tilleuls séculaires. De chaque côté, des arbres fruitiers s'élevaient, à demi étouffés par leurs puissants voisins. L'herbe poussait librement dans les allées, et les traces de plates-bandes encore existantes étaient chaque année envahies davantage par une végétation parasite.

Ce jardin était à peu près abandonné et livré aux enfants, mais ceux-ci, conscients sans doute de la mélancolie se dégageant des épaisses voûtes de verdure et des murs rongés de mousse, préféraient s'ébattre dans une immense salle laissée à leur disposition, ou, plus souvent encore, se rendaient chez des amis pourvus de vastes et beaux jardins.

Anita se trouva donc libre d'errer de longues heures sous les tilleuls. Le printemps arrivait, et avec lui se montraient les petites feuilles vert tendre les oiseaux gazouilleurs, le doux soleil qui dorait les murs gris et les vieux troncs crevassés et faisait étinceler les vitres de l'orangerie. Ce bâtiment, situé au fond du jardin, était depuis longtemps déchu de sa destination primitive. Des vitres manquaient, d'autres montraient de lamentables fêlures. A l'intérieur, c'était un assemblage hétéroclite d'objets hors d'usage. Sur une paroi, un rosier étendait ses branches déjà garnies de petites pointes vertes.

Anita, s'étant assurée que nul n'en prendrait ombrage, fit sa retraite de cette orangerie. Avec une étonnante adresse, elle sut lui donner un aspect rangé et presque élégant. Les objets les plus laids, relégués dans un coin, se trouvèrent à peu près cachés par une vieille armoire aux massives ferrures, et tout ce qui avait encore quelque apparence fut disposé avec un goût inné, un sens artistique très remarquable chez une enfant et qui montrait bien en elle la fille de Bernhard Handen, le délicat, le poète, qui n'avait pu trouver son idéal dans la maison de ses savants ancêtres. Et cette tendance

héréditaire se révélait mieux encore dans les détails : quelques fleurs baignant dans un vieux vase écorné ou dans une coupe de cristal sans pied, des assiettes de faïence choisies parmi les moins ébréchées quelques tableaux suspendus çà et là avec l'aide de Charlotte, trop heureuse, l'excellente femme, de voir l'enfant se distraire à cette besogne.

Un jour, en attirant à elle une vieille gravure cachée derrière un meuble, Anita découvrit une toile couverte de poussière et de fines draperies de toiles d'araignée. Lorsqu'elle les eut fait tomber, l'enfant jeta un cri de surprise qui fit retourner Charlotte.

— Regardez donc cette jolie dame... Qui est-ce Charlotte ?

La femme de chambre s'approcha et jeta un coup d'œil sur ce portrait représentant une jeune femme en riche toilette de brocart. Une immense collerette de dentelle entourait ce visage fin et charmant, aux grands yeux bleu foncé très pénétrants. A travers la belle chevelure noire couraient des fils de perles d'une grosseur remarquable.

— Mais... Mademoiselle Anita, vous lui ressemblez ! s'écria Charlotte avec stupéfaction.

Et, de fait, c'était, chez l'une et l'autre, la même coupe de visage, les mêmes traits fins, les mêmes yeux bleus magnifiques à l'expression à la fois énergique et douce, d'un charme attirant. Une seule différence existait. Tandis que chez la jeune femme la carnation très blanche, presque transparente, était celle des races du Nord, Anita avait un teint ambré, tout méridional, qu'elle tenait de sa mère.

— Savez-vous qui c'est, Charlotte ? répéta Anita très intéressée par la constatation de la femme de chambre.

— Je crois que c'était une demoiselle Handen, mariée à un riche orfèvre du temps jadis. Je me rappelle que M. le professeur en a parlé un jour à M. le pasteur Heffer, et il racontait que cette dame Grenbach — c'était le nom de l'orfèvre — était aussi célèbre dans son temps par sa science que par sa beauté. Et, ce qui vaut mieux, elle était bonne et charitable.

Anita demeura quelques instants silencieuse, absorbée dans ses réflexions, puis elle alla rejoindre Charlotte, occupée à ranger à l'autre bout de l'orangerie.

— Vous devez vous tromper, Charlotte, ce n'est pas possible que je ressemble à cette dame, puisqu'elle est jolie et que je ne le suis pas... Non, je ne le suis pas ! répéta-t-elle en voyant le geste de protestation de Charlotte. J'ai bien entendu hier

Frédérique dire à Ary que j'étais très désagréable à regarder... Mais qu'importe? ajouta-t-elle en secouant doucement ses boucles brunes, qu'importe, Charlotte, si je peux un jour devenir bonne?

— Ah! pauvre agneau, pour bonne, vous l'êtes, et plus à vous seule qu'eux tous! pensa Charlotte.

Mme Handen avait rigoureusement maintenu sa ligne de conduite envers la fille de Bernhard. Anita prenait ses repas à la table de famille, mais, hors de là, elle vivait séparée. La petite pièce près de la chambre de Charlotte, jugée provisoire par cette dernière, avait été définitivement attribuée à l'enfant. Celle-ci était exclue de la salle d'étude et voyait fort rarement ses cousins, toujours hostiles comme les deux aînés, ou indifférents comme Bettina et les plus jeunes. L'aimable et silencieuse enfant, dont les pas légers ne faisaient pas percevoir la présence dans la vieille maison, était véritablement une étrangère.

Parfois, Charlotte l'emmenait dans quelques courses à travers la ville, mais la fillette préférait aller s'asseoir dans l'orangerie où elle avait porté ses livres et ses cahiers. Par l'organe de Charlotte, Mme Handen lui avait signifié qu'elle eût à se remettre à l'étude en attendant le moment où une décision serait prise relativement à son instruction.

Anita possédait une vive intelligence et un ardent amour du travail, et l'étude avait toujours été pour elle sans fatigue et sans ennui. Mais ce cœur d'enfant, brisé par le chagrin, découragé par l'aversion qu'elle savait inspirer, ne trouvant pas autour de lui la tendresse dont il était avide, ce pauvre cœur fut long à revenir de son engourdissement, à reprendre intérêt à ces études commencées sous la tendre direction du père bien-aimé... Enfin, un jour vint où Anita put dire en tout vérité à Charlotte :

— Combien il est agréable d'étudier, d'apprendre toujours quelque chose! Charlotte, je veux être une savante, pour leur montrer que je suis une Handen.

Et Charlotte approuvait, tout heureuse de voir l'enfant moins triste durant quelques instants.

Un matin de juin, Anita descendit de bonne heure et se dirigea vers sa chère retraite. Maintenant, le rosier portait des fleurs, de superbes roses d'un rouge foncé et velouté qui faisaient le bonheur de la fillette. Elle leur jeta en entrant un regard d'affection et s'installa commodément dans un antique fauteuil en tapisserie quelque peu détériorée. Ayant ouvert un cahier, elle se mit à écrire, tout en aspirant l'air délicieusement rafraîchi par une averse nocturne et parfumé d'une senteur d'herbes et de fleurs humides.

Mais, au bout d'un instant, la plume échappa aux doigts de l'enfant. Les sons pénétrants du violoncelle d'Ary, rendus par la distance infiniment suaves et doux, parvenaient jusqu'à elle, et, invinciblement, elle se laissait envahir par la fascination que la musique avait toujours exercée sur elle. Souvent, cachée dans un coin sombre du vestibule, elle était demeurée immobile, prêtant l'oreille aux mélodies délicates et aux prodiges de virtuosité dont se jouait le jeune artiste.

Et voici que des pas précipités rompaient le charme. Charlotte apparut sur le seuil de l'orangerie.

— Vite, Mademoiselle, venez vous habiller, Mme Handen vous attend pour aller chez les demoiselles Friegen. Ce sont des demoiselles catholiques qui ont quelques élèves de leur religion, expliqua-t-elle en voyant l'air stupéfait de l'enfant.

Un quart d'heure plus tard, Anita entra dans la salle d'étude où Mme Handen tricotait en l'attendant. Léopold et Félicité, les deux jumeaux de huit ans, travaillaient assidûment; mais Bettina, selon une habitude qui semblait lui être familière, avait plus souvent le nez au plafond que sur ses livres. Cette jolie petite créature dérogeait aux traditions laborieuses des Handen en se montrant d'une invincible paresse.

Frédérique se tenait debout près de la fenêtre vers laquelle son visage sombre et révolté se trouvait tourné. Sans doute, une fois de plus, s'étaient heurtés l'hombrageux orgueil de l'enfant et la volonté tenace et froide de la mère. Très fière de la beauté de ses autres enfants, Mme Handen se sentait instinctivement humiliée du visage très irrégulier de sa fille aînée, de ses mouvements brusques et gauches et de la taciturnité, du manque d'attrait et d'amabilité de ce caractère bizarre. Jamais elle n'avait cherché à sonder le dessous de cette écorce rugueuse, à étudier le cœur de son enfant et à s'en faire aimer. Seul le professeur l'avait fait, seul il avait su incliner cette volonté rebelle, et seule aussi, Frédérique l'avait aimé.

D'un regard rapide, Mme Handen inspecta le costume d'Anita, puis, sans un mot, elle se dirigea vers la porte. Ce fut ainsi, dans ce même silence, qu'elle longea avec l'enfant de vieilles petites rues aux murs noirâtres, couverts de lichens, couronnés de ravenelles et de digitales. Elle sonna enfin à une maison grise, garnie d'une énorme glycine, aux grappes pâles et embaumées.

Le cœur d'Anita battait à grands coups en pénétrant dans le petit salon très simple, mais orné de fleurs à profusion. Comment seraient ces femmes à qui elle allait être confiée? Pourrait-elle les aimer ainsi qu'elle le désirait ardemment!

Dès le premier regard jeté sur Mlle Rosa Friegen, l'aînée des deux sœurs, Anita fut fixée. La laideur de ce visage s'effaçait sous le charme des yeux noirs décelant une profonde intelligence et une exquise bonté. Tandis que Mme Handen parlait, l'enfant les sentait attachés sur elle, d'abord avec intérêt puis avec une affectueuse pitié.

— Nous serons très heureuses de nous occuper de cette chère petite, Madame, répondit-elle, en passant une main caressante sur les boucles brunes de la petite fille. D'après ce que j'ai compris, vous désirez que nous nous en chargions complètement, tant pour l'instruction religieuse et profane que pour l'éducation proprement dite?

— C'est cela même, Mademoiselle. Notre religion différente, des ennuis de famille m'interdisent de prendre la charge morale de cette enfant, et je vous

la confie... A vous de voir si vous voulez l'accepter.

— Certes, Madame ! répondit Mlle Friegen, en adressant à Anita un affectueux sourire. Envoyez-moi cette chère petite quand vous le voudrez. Je m'occupe principalement des sciences et de l'éducation religieuse, tandis que ma sœur Elisabeth se charge des lettres et des arts, dessin, musique...

Un geste de Mme Handen l'interrompit.

— J'oubliais de vous prévenir, Mademoiselle, que la musique doit être exclue de votre programme, ma volonté étant qu'Anita ne l'apprenne jamais.

L'enfant eut un tressaillement, son regard désolé se leva vers Mme Handen. Quoi ! l'objet de ses rêves, la musique tant aimée lui était interdite !

Mais la veuve ne parut pas comprendre l'éloquente prière de ces beaux yeux et se leva pour prendre congé de Mlle Friegen, en fixant au lendemain les débuts d'Anita dans la vie scolaire.

Une question brûlait les lèvres d'Anita durant le trajet de la maison grise à la demeure des Handen, mais elle n'osait la formuler. Enfin, en entrant dans le vestibule, elle prit une soudaine résolution et, s'avançant vers Mme Handen, qui se dirigeait vers la salle d'étude, elle demanda :

— Madame, pourquoi ne voulez-vous pas que j'apprenne la musique?... Je l'ai commencée avec ma chère maman et je l'aime tant?...

— Cela importe peu, dit froidement Mme Handen. Tenez-vous pour assurée qu'il ne sera jamais question de musique pour vous, petite. Il est inutile de m'en reparler jamais.

— Je crois bien ! dit la voix ironique d'Ary qui sortait de la salle d'étude et avait entendu la question d'Anita. Elle serait capable de faire comme sa mère et de traîner notre nom sur les affiches du théâtre !

Il s'interrompit brusquement. Devant lui se dressait une petite créature au regard étincelant d'indignation. La douce enfant, timide et effacée, s'était encore une fois transformée en entendant cet accent de suprême dédain qui témoignait trop bien du mépris dont on couvrait sa mère. C'était la colère mais une sainte et filiale colère qui colorait son teint mat et faisait trembler sa voix, tandis qu'elle s'écriait :

— Je vous défends de parler de maman, vous entendez !

Un moment, Mme Handen et Ary demeurèrent stupéfiés, visiblement abasourdis devant l'audace de l'enfant... Mais le jeune garçon se reprit vite.

— Vous défendez !... répéta-t-il d'une voix frémissante. Qu'êtes-vous pour prononcer de semblables paroles ? Ne savez-vous pas que nous pourrions vous jeter à la rue, comme une aventurière que vous êtes ?

Les yeux d'Anita, ces grands yeux bleus dont Ary avait dit un jour qu'ils semblaient toujours demander quelque chose, enveloppèrent le jeune garçon d'un regard de défi. Non, en cet instant, ils ne mendièrent plus un peu d'affection, mais ils révélèrent la révolte d'un jeune être profondément blessé dans son amour filial.

— Mettez-moi donc dehors ! J'aime mieux cela que d'entendre mépriser mon cher père, et maman qui était si bonne. Oui, mettez-moi dehors ! répéta-t-elle avec énergie.

— Vraiment, voilà une charmante nature ! dit Mme Handen avec calme. Ary, le conseiller avait raison en me prédisant les défauts de cette petite. Remontez, petite révoltée, et demeurez dans votre chambre pour dîner.

Anita passa une tranquille soirée dans son humble chambrette, loin de ces parents hostiles et dédaigneux. Devant ses yeux étaient placés les portraits de Bernard Handen et de Marcelina, les parents tant aimés... Combien ils étaient méprisés dans cette maison ! Mais elle les défendrait malgré tout, elle saurait vaincre sa crainte des mots ironiques d'Ary, des froides remarques de Mme Handen, et surtout... surtout des sarcasmes du conseiller.

Oh ! ce conseiller... C'était la terreur d'Anita. L'orgueilleux et irascible personnage semblait l'avoir prise en haine et ne lui ménageait pas les paroles méprisantes pendant le dîner auquel il s'invitait souvent. Sans doute Mme Handen lui avait conté la brève petite scène entre Ary et Anita, car le lendemain, il dit à l'enfant d'un ton moqueur :

— Eh bien ! la petite chanteuse, nous ne pourrions donc pas faire comme maman ? C'est bien dommage, hein ?

Anita se tenait assise sous les premiers tilleuls. Elle venait de rentrer de chez les demoiselles Friegen et attendait le dîner en surveillant les deux derniers enfants, Hermann et Claudine, que la bonne, appelée par Mme Handen, lui avait confiés un instant. Sur les genoux de la fillette, les bébés avaient déposé un tas de feuilles qu'ils s'efforçaient d'augmenter en allant glaner après les arbustes proportionnés à leur taille... En entendant les paroles de l'odieux conseiller, encore accentuées par un méchant sourire, elle se leva brusquement, le cœur bondissant d'indignation. Les feuilles s'échappèrent, jonchant le sol, aux cris de désespoir des enfants.

Mais Anita n'entendait rien... non, pas même une voix qui murmurait à son oreille :

— Ne lui répondez rien, faites comme moi.

C'était Frédérique qui lui donnait cet avis... Frédérique qui nourrissait cependant contre elle une étrange animosité et ne lui parlait pour ainsi dire jamais. Dans sa haine contre le conseiller, l'aînée des Handen oubliait son hostilité envers la petite étrangère, elle l'engageait à imiter le méprisant silence qu'elle-même opposait aux sarcastiques attaques du grand-oncle qui ne l'aimait pas.

Mais Anita était emportée par l'indignation, et, pauvre petit oiseau blessé, elle allait se défendre contre le fauve sans pitié... Heureusement, le conseiller se détourna soudain en entendant derrière lui la voix douce du pasteur Heffer. Celui-ci arrivait en causant avec sa sœur, et sans doute avait-il entendu la phrase méchante du conseiller, car il répondit avec une certaine froideur au bonjour bruyant du corpulent personnage.

— On ne vous a pas vu depuis un siècle, Heffer ! eh ! depuis la mort de Conrad... Ah ! vous avez amené votre fils !... Mon cher, c'est votre portrait à seize ans, n'est-ce pas, Emma ?

Mme Handen inclina la tête en signe d'assentiment... Il fallait vraiment le témoignage de ces deux personnes ayant connu Hermann Heffer dans son adolescence pour croire qu'il eût jamais possédé ces formes rondelettes, ces bonnes joues rouges et ce sourire d'heureuse insouciance. Le regard seul, droit et plein de bonté, était le même chez le père et le fils.

Le jeune garçon alla tendre la main à Frédérique dont la physionomie maussade s'était un peu éclairée en l'apercevant, puis il se tourna vers Anita qu'il voyait pour la première fois et demeura indécis, ne sachant trop s'il devait prendre l'initiative de la présentation envers cette petite fille silencieuse qui le regardait gravement.

— Anita, voici mon fils Ulrich, dit gravement le pasteur qui s'était rapproché. Il avait grand désir de faire votre connaissance, car j'ai beaucoup parlé de vous chez moi, ma chère enfant.

Elle le regarda d'un air incrédule. Était-ce possible qu'on se fût occupé d'elle ; l'enfant méprisée que ses parents reniaient autant qu'ils le pouvaient, que les jeunes amis de ses cousins tenaient à l'écart et toisaient avec une dédaigneuse hauteur ? Et pourtant, il n'y avait pas à douter de la sincérité du pasteur. Le clairvoyant petit cœur d'Anita avait deviné la loyauté et la bonté de cet homme qui, seul, l'avait défendue un jour.

Elle mit sa main avec empressement dans celle d'Ulrich, qui la regardait avec ses bons yeux souriants et lui parlait avec amabilité. Mais, un instant plus tard, elle entendit Frédérique qui disait dédaigneusement à son cousin :

— Es-tu peu fier, mon pauvre Ulrich, d'aller traiter en camarade cette petite étrangère ! Tiens-toi donc à ta place et laisse-la tranquille !

— Eh ! laisse-moi en repos toi-même, répliqua Ulrich avec impatience. Elle est très gentille, et toi tu n'es qu'une orgueilleuse.

Pendant le repas, Anita se trouva placée près d'Ulrich ; pour la première fois depuis son arrivée dans cette maison, le dîner ne lui parut pas long. Le fils du pasteur était un joyeux et aimable voisin, et, sans souci des airs dédaigneux d'Ary et des regards sombres de Frédérique, il s'entretint gaiement avec la petite fille.

— Eh ! dites donc, Heffer, fit ironiquement le conseiller en se penchant vers le pasteur, votre fils a l'air de trouver la petite catholique à son goût. S'il vous l'amenait plus tard comme bru, hein !

Et il se frotta les mains avec un gros rire moqueur tandis que le pasteur ne pouvait se retenir de lever les épaules.

— Vous avez de l'imagination et vous voyez un peu loin, Monsieur le conseiller !

— Eh qui sait !... Quel regard noir, Frédérique ! Il s'adresse à Anita, je crois bien... Tu es jalouse, hein ?

Une rougeur de colère couvrit le pâle visage de Frédérique ; ses yeux, étincelants d'irritation, se posèrent une seconde sur le conseiller qui ricanait, puis elle les détourna brusquement avec une sorte de mépris...

— Ne fais donc pas cette tête ridicule, Frédérique, dit la voix paisible de Mme Handen. Anita, il est peu concevable, à votre âge, de parler durant tout le repas, ainsi que vous l'avez fait ce soir... D'ailleurs, nous avons à peu près terminé et vous pouvez remonter maintenant.

— Laisse-la ce soir, Emma, demanda le pasteur, ému du triste regard de l'enfant. Elle n'a pas beaucoup de distractions, cette petite.

— Des distractions... des distractions... on lui en donnera ! grommela le conseiller. Laissez donc faire Emma, elle a plus de sagesse que vous, Heffer.

Le pasteur, connaissant l'obstination froide de sa sœur, comprit qu'il était inutile d'insister et adressa un amical sourire à l'enfant qui s'éloignait après avoir salué ceux qui étaient là. De sa petite chambre, Anita entendit bientôt les sons charmeurs du violoncelle d'Ary. Ils étaient tous là, réunis, écoutant cette musique délicieuse, et elle, l'orpheline, demeurait seule, éloignée comme un objet gênant. Elle n'était, elle ne serait jamais, selon la parole d'Ary, qu'une étrangère méprisée... peut-être haïe.

IV

La pluie tombait avec un bruit monotone et mélancolique dans les flaques formant sur le sol détrempé un chapelet de petits lacs. Les tilleuls, avec leurs feuilles penchées et ruisselantes, semblaient de malheureux noyés... Le devant de l'orangerie était transformé en une large mare et, à l'intérieur, par quelque fissure, filtrait une petite gerbe liquide qui s'égouttait sur la tête d'une Minerve mutilée posée sur une crédence boiteuse.

Mais, malgré la mélancolie extérieure, l'aspect était ici accueillant et presque gai. Le rosier étendait sur le mur ses branches verdoyantes, des plantes grimpantes au délicat feuillage cachaient la laideur des murailles, des fleurs, de modestes et printanières fleurs, baignaient dans des vases dont elles dissimulaient les brisures... Et dans l'atmosphère fraîche, flottait un léger parfum de violette.

La vétusté des meubles réunis en un coin familial était moins apparente sous le jour gris qui voilait d'une ombre douce les vieux tableaux et le cadre décoré où souriait la dame en robe de brocart... Le regard de celle-ci semblait envelopper avec tendresse la jeune fille qui cousait activement près d'une table. N'était-ce pas sa sœur cadette, cette jolie créature aux boucles noires, aux magnifiques yeux foncés voilés de longs cils ? Elle lui ressemblait singulièrement, et la même pénétrante douceur, la même grâce charmeuse éclairaient la physionomie de l'une et de l'autre. Mais, de plus, chez la jeune fille, le teint ambré formait un original et séduisant contraste avec les prunelles bleu sombre.

La petite main fine faisait marcher activement l'aiguille, et l'ouvrage arriva bientôt à sa fin. La jeune fille se leva pour atteindre une corbeille placée sur la vieille crédence. Elle demeura un instant debout, immobile, considérant avec quelque tristesse le Jardin inondé et les arbres ruisselants. Aujourd'hui, Anita Handen, la courageuse, se sentait lasse et mélancolique. Sans doute fallait-il attribuer cet état d'esprit à l'anniversaire célébré par elle en ce jour. Car il y avait sept ans qu'elle était entrée dans cette maison et que son père était mort.

Sept ans !... Et cependant, qu'était-elle pour ses parents, sinon l'étrangère, toujours ! Qui l'avait aimée ici, en dehors d'une fidèle servante ?... Par bonheur, la Providence lui avait ménagé l'appui moral et l'affection des excellentes chrétiennes à qui avait été confiée son éducation. Là, dans la modeste maison des sœurs Friegen, elle avait trouvé avec la nourriture intellectuelle, le pain du cœur et de l'âme ; là, sa gaieté naturelle, refoulée dans la maison Handen, se ranimait au contact de quelques compagnes et de la brune et vive Mlle Elisabeth, la sœur cadette de Mlle Rosa.

Les blessures fréquentes infligées au cœur aimant et fier d'Anita par la dédaigneuse indifférence de ses parents étaient pansées avec tendresse par ces femmes d'élite, et, grâce à elles, Anita s'était épanouie au moral comme au physique, rose charmante et embaumée. Mais, à l'encontre de ses sœurs végétales, elle sentait cruellement les épines qui l'entouraient. Dès son retour quotidien à la maison Handen, elle sentait s'appesantir sur elle une froideur hostile et ne rencontrait qu'indifférence et mépris. A maintes reprises, la colère était montée en elle et elle s'était sentie prête à haïr... Il avait fallu l'influence toute-puissante de la religion pour endiguer ces sentiments tumultueux. Aujourd'hui, elle leur pardonnait à tous...

A tous ?... Non, elle devait se l'avouer, malgré tous ses efforts, elle n'avait pu oublier les railleries insultantes du conseiller Handen et l'orgueilleux mépris d'Ary... surtout la courte petite scène près du cercueil de son père. Maintes fois, depuis, sa jeune fierté s'était révoltée sous les paroles ironiques et les regards dédaigneux, et elle avait éprouvé un véritable soulagement le jour où son cousin était parti pour l'Italie. Il commençait sa carrière d'artiste, et dès ce moment il fut célèbre. Le merveilleux talent de ce très jeune homme enthousiasmait, faisait vibrer et frémir des auditoires d'élite. Depuis lors, demandé dans toutes les capitales de l'Europe, il n'était pas revenu dans la vieille maison.

Mme Handen avait passé les deux hivers précédents à Naples, afin de procurer un air plus doux à Félicité, attaquée de la poitrine. Ses fils avaient été mis sous la surveillance d'un parent habitant M... , et elle avait emmené ses quatre filles, laissant Anita aux soins des demoiselles Friegen. Ces hivers avaient donc été doux et heureux pour la jeune fille. Mais c'était fini, désormais. La veille, Charlotte

était arrivée, précédant ses maîtresses et aussi hélas ! Ary... Ary, qui allait revenir gonflé sans doute de l'orgueil de ses succès, de plus en plus méprisant pour la parente qui usurpait une place dans la demeure de ses ancêtres. Et pourtant, c'était une si petite place !

Anita secoua avec impatience sa jolie tête. Quelle déraison de se tourmenter ainsi d'avance ! Elle se tiendrait comme d'habitude à l'écart de cet hostile cercle de famille, et quand il le faudrait eh bien ! elle supporterait les humiliations inévitables, elle réagirait, avec la grâce divine, contre cette fierté qui bouillonnait en elle. Quand à se défendre, dans les cas nécessaires, elle saurait le faire maintenant.

Un bruit de pas interrompit ses réflexions. A travers le jardin, deux hommes s'avançaient, abrités sous des parapluies ruisselants et faisant de larges enjambées pour éviter les flaques les plus profondes. Mais il leur fallut mettre résolument les pieds dans celle qui occupait le devant de l'orangerie, et des éclaboussures jaillirent, maculant le costume des arrivants.

Anita courut à la porte qu'elle ouvrit toute grande. — Monsieur Heffer ! dit-elle joyeusement. Pourquoi ne pas m'avoir fait prévenir, au lieu de venir vous mouiller ainsi ?

— Je ne voulais pas vous déranger, ma chère enfant, dit le pasteur en se secouant, ce que fit également son compagnon après une amicale poignée de mains échangée avec Anita. Un peu de boue en plus n'est pas une affaire, n'est-ce pas, Ulrich ?

Celui-ci eut un geste de joyeuse insouciance.

— Il n'y a pas contre-ordre pour l'arrivée de ma sœur, mon enfant ? demanda le pasteur, en prenant le siège que lui présentait la jeune fille.

— Non, Monsieur, c'est toujours pour ce soir. Etes-vous pour plusieurs jours à M... ?

— Pour deux jours seulement. Nous sommes chez mon cousin Rusfeld et j'ai fait coïncider ce court séjour avec l'arrivée de ma sœur. Mais, savez-vous, Anita, que ceci est charmant ! dit-il en désignant la gracieuse décoration florale. Et quel calme vous trouvez ici ! C'est vraiment la retraite d'une travailleuse, d'une savante, car tu sais, Ulrich, que cette petite Anita est en passe de devenir un puits de science !

La jeune fille eut un léger éclat de rire.

— Vous vous moquez de mon pauvre petit savoir, Monsieur Heffer ! En réalié, j'ai encore tant de choses à apprendre pour arriver à mon but !

— Et serait-il indiscret de vous demander quel est ce but ? demanda le pasteur avec intérêt.

Une flamme passa dans les yeux d'Anita.

— Je veux leur montrer que je suis aussi bien qu'eux une Handen, par le nom et par la science ! dit-elle d'un ton de résolution fière.

— Voilà une noble et bien légitime désir ! s'écria Ulrich. Oui, vengez-vous ainsi, Mademoiselle,

et un jour ils seront bien obligé de vous rendre justice.

Anita secoua mélancoliquement la tête.

— Je n'y compte guère, je vous assure. Jadis ainsi pour ma satisfaction personnelle et aussi vous vous en doutez bien, pour acquérir un moyen d'existence dont j'aurai certainement besoin... Mais qui arrive donc là-bas?

Ulrich se détourna et s'écria d'un ton d'intense surprise.

— On dirait... Mais oui, c'est le conseiller!

— Le conseiller! murmura Anita dont les beaux sourcils se froncèrent.

Que venait faire dans sa chère retraite cet homme qui la détestait? Jusqu'ici l'orangerie avait échappé à ses investigations malveillantes... mais, s'il s'aventurait là par ce temps, c'était sans aucun doute mû par une pensée de méchanceté.

— Il est transformée en naïade, véritablement! s'écria Ulrich avec un joyeux éclat de rire. Et quelles enjambées il fait, ce pauvre conseiller!... Flac! le voilà les pieds dans une mare!... Faut-il ou vrir Mademoiselle?

— Eh! oui, il le faut bien, Monsieur Ulrich!

Une minute plus tard, le gros conseiller, ruisant, s'engouffrait dans l'orangerie.

— Quelle sottise de venir vous cacher ici! gronda-t-il furieusement. Vous serez cause, Heffer, que je vais être cloué par mes rhumatismes... et tout cela parce qu'il a plu à une petite sottise de venir s'installer dans cette espèce d'écurie!

— Mais, Monsieur le conseiller, rien ne vous forçait à venir jusqu'ici, dit tranquillement le pasteur, tandis que le corpulent personnage, jetant à terre son parapluie, se secouait comme un barbet. Vous pouviez envoyer Thomas me prévenir.

— Thomas... Thomas... il aurait d'abord fallu le trouver, Thomas!... Enfin, venons-en à notre affaire, car vous pensez bien que si j'ai affronté la traversée de cet abominable jardin, ce n'est pas pour admirer le salon de cette demoiselle.

Mais, en prononçant ces paroles, son regard méchamment curieux inspectait l'orangerie dans tous ses recoins.

— Là, voyez-vous, Heffer, comme elle s'est installée ici! Elle s'est sans plus de façon approprié ce qui lui plaisait. Vraiment, je ne comprends pas Emma de permettre cela. Après tout, elle n'en sait rien, sans doute, car elle ne vient jamais ici... Ah! voilà qui est curieux!

Il venait d'apercevoir le portrait de la jeune dame aux yeux bleus. En suivant la direction de son regard, le pasteur et Ulrich eurent une même exclamation.

— C'est tout à fait vous, Mademoiselle Anita! s'écria le jeune homme.

— Oui, il y a quelque chose, dit le conseiller d'un ton de mauvaise humeur. Mais celle-ci est une vraie Allemande, tandis que l'origine exotique d'Anita se lit sur son visage... Hein! petite orgueilleuse, cela blesse votre vanité?

— Je n'ai aucun sujet de rougir de cette origine, Monsieur le conseiller, vous le savez comme moi, dit-elle sèchement, en redressant la tête avec quelque hauteur.

— Je sais... je sais... en réalité, je ne sais rien du tout, et je... Mais voyez... voyez donc où me réduisent les fantaisies de cette demoiselle! s'exclama-t-il avec colère, en jetant un coup d'œil sur son pantalon abominablement maculé. Voici un costume perdu à cause de votre idée bizarre de venir ici, Heffer! Tenez, rentrons, je vous expliquerai mille fois mieux mon affaire au coin du feu, si cette Charlotte a eu l'intelligence de nous préparer une bonne flambée. Je suis trempé, absolument trempé, et il fait horriblement humide dans cette bicoque.

Il ramassa son parapluie et sortit précipitamment. Le pasteur se tourna vers Anita qui s'était un peu éloignée pour ranger son ouvrage.

— Venez-vous aussi, ma chère enfant?

Elle répondit affirmativement en attirant à elle une mante à capuchon qu'elle jeta sur ses épaules. Mais ses mains tremblaient légèrement et une ombre s'étendait sur son joli visage.

— Pourquoi tant vous émouvoir des paroles de cet affreux personnage? murmura la voix émue d'Ulrich. Le mépris seul doit lui répondre.

— Vous dites comme Frédérique. J'admiraits toujours son impassibilité, mais je ne puis l'imiter. Je suis sans doute trop orgueilleuse...

Tout en parlant, elle avait chaussé ses petits sabots, et, refusant le parapluie d'Ulrich, elle s'élança légèrement à travers le jardin. Lorsque le conseiller, le pasteur et son fils entrèrent dans la salle d'étude, ils la trouvèrent debout près du foyer où brillait une flamme superbe.

— Allons, cette Charlotte a parfois quelques heures d'intelligence! déclara le conseiller en s'installant commodément dans le fauteuil de Mme Handen. N'est-on vraiment pas mieux ici que dans le nid à rats d'Anita? Ulrich, mettez donc quelques morceaux de bois... encore, encore. Là, voilà qui va faire un feu superbe.

Il sortit sa pipe et se mit à chercher son tabac, tout en continuant à parler.

— Ainsi, nous allons voir ce soir notre fameux artiste, le premier violoncelliste du monde, la gloire de la famille! Il va faire fureur ici, et on se l'arrachera littéralement. Mais il est habitué aux succès, le gaillard!

Le pasteur hocha la tête.

— Je crains que l'enivrement de la célébrité n'ait un fâcheux effet sur ce caractère. Tout jeune encore, Ary était extrêmement orgueilleux...

— Allons, ne racontez pas de sornettes, Heffer! interrompit le conseiller avec un ironique éclat de rire. Il ferait beau voir que ce garçon eût la simplicité d'une petite fille! Il a toujours eu conscience de sa valeur, et il avait raison, certes!

Il s'arrêta et s'occupa à bourrer lentement sa pipe. Le pasteur se mit à feuilleter distraitemment une revue, tandis qu'Ulrich se promenait de long

en large. . . Anita, s'étant réchauffée, se dirigea vers la porte pour gagner sa chambre. Mais un appel du conseiller la fit se retourner.

— Anita, dites donc à Charlotte de nous envoyer du café. Cela achèvera l'œuvre du feu, n'est-ce pas, Heffer ?

Au moment où Anita allait traverser le vestibule pour gagner l'office, elle s'arrêta frappée de surprise. La porte de la rue était ouverte, et, sur le seuil, venait d'apparaître une grande jeune fille brune en costume de voyage.

— Frédérique ! s'écria Anita, stupéfaite.

La jeune fille s'avança et les deux cousines se serrèrent froidement la main, tandis que Frédérique expliquait :

— Ma mère et mes sœurs se sont arrêtées chez la tante Ornser, mais je ne puis la souffrir, et j'ai obtenu la permission de prendre le train directement pour M. . . Félicité est avec moi, car elle se sentait un peu fatiguée du voyage.

Anita échangea également un serrement de mains avec l'adolescente trop grande, maigre et pâle, qui apparaissait derrière Frédérique. Si les autres enfants de Mme Handen n'avaient pas pour elle l'hostilité d'Ary et de Frédérique, ils la traitaient avec une complète indifférence et la connaissaient fort peu, par suite de la séparation systématique imposée à Anita vis-à-vis de ses cousins, en dehors des repas.

— Ma mère et Ary arriveront ce soir avec Bettina et Claudine, répondit Frédérique à une question de sa cousine. Il faudra appeler Thomas pour aider au déchargement de la voiture. Mina, ajouta-t-elle en se tournant vers l'ancienne bonne des enfants, élevée depuis peu au rang d'aide de Charlotte. Surtout, veillez aux caisses de M. Ary !

Elle se dirigeait vers l'escalier, mais un geste d'Anita l'arrêta.

— Votre oncle Heffer et son fils sont là, Frédérique, ainsi que le conseiller.

A ce dernier nom, les sourcils de la jeune fille se froncèrent et elle eut un mouvement de recul. Puis, levant légèrement les épaules, elle se dirigea, suivie de Félicité, vers la salle d'étude.

Anita alla porter à Charlotte l'ordre du conseiller et la nouvelle de l'arrivée inopinée de ses jeunes maîtresses, puis elle remonta dans sa chambrette, la même toujours, une austère petite cellule qui avait vu couler bien des larmes amères de l'enfant aimante et délaissée. Elle se mit au travail jusqu'à l'heure du déjeuner, auquel prirent part le pasteur, le conseiller et Ulrich. Frédérique occupait la place de maîtresse de maison et Anita fut frappée du changement opéré en elle pendant ces quelques mois. A défaut de beauté régulière, elle possédait un charme étrange et sévère, et son caractère, à l'extérieur du moins, semblait moins bizarre, moins inégal qu'autrefois. Sa taille admirable, son extrême aisance de manières ne rappelaient plus la gauche et brusque fillette de jadis. Cependant, une lueur irritée traversait encore à certains instants son regard, particulièrement lorsqu'elle voyait Ulrich causer un peu

longuement avec Anita, sa voisine de gauche, ou bien quand le conseiller lui adressait à elle-même quelques-uns de ces mots désobligeants dont il avait le secret. Il n'eut pourtant pas très souvent l'occasion de décocher ses traits malveillants, car il fut surtout question d'Ary, son favori. . . Et Anita vit avec surprise la froide Frédérique s'animer en parlant de son frère. Sa voix vibra d'émotion et de fierté tandis qu'elle relatait les concerts où le jeune artiste avait été couvert de gloire, ceux surtout où l'auditoire, subjugué par la magie de cet incomparable talent, s'était levé, frémissant d'enthousiasme, et avait acclamé frénétiquement le musicien. . . Et Ary Handen n'était pas cantonné dans son art. Sa remarquable intelligence lui avait permis en même temps d'acquérir une science étendue, qui en faisait, ainsi que le déclara fièrement Frédérique, un être absolument supérieur.

— Si Conrad vivait, lui qui avait un faible pour cet enfant ! dit avec émotion le pasteur. Que de fois m'a-t-il confié ses espérances sur son fils aîné ?

— Et elles se sont réalisées, dit Frédérique, dont le regard s'était voilé en entendant le nom de son père. Ary est bien l'homme d'intelligence et de devoir, en même temps que l'artiste rêvé par notre père bien-aimé.

— Enfin, nous en jugerons ce soir, dit Ulrich. Voici longtemps que je ne l'ai vu. . . deux ou trois ans, n'est-ce pas, Frédérique ?

La conversation tomba alors sur l'existence du jeune homme à l'Université, et Ulrich se mit à narrer avec sa verve ordinaire d'amusantes anecdotes qui amenèrent la gaieté autour de la table et déridèrent même Frédérique. . . Le repas terminé, Anita les laissa réunis et s'en alla chez les demoiselles Friegen pour y passer, comme à l'ordinaire, une laborieuse après-midi. Vers 6 heures, elle quitta l'hospitnière maison grise et se dirigea vers la chapelle catholique.

Le jour tombait, une lueur grise éclairait à peine le petit sanctuaire, l'autel de bois sculpté, les vieux tableaux aux teintes sombres et aux contours effacés. La lampe du tabernacle, divin fanal conduisant à Celui qui est le phare éternel, piquait d'un point rouge la demi-obscurité. . . Anita se laissa glisser à genoux et joignit les mains dans un geste un peu angoissé.

Elle se sentait décidément aujourd'hui triste et abandonnée plus qu'à l'ordinaire. . . Était-ce, en ce douloureux anniversaire, le souvenir plus vivace du jour qui l'avait faite orpheline, ou bien la pensée de cette réunion de famille qui se préparait et d'où elle serait exclue, sinon tout à fait par la présence, du moins par le cœur ? . . . Oh ! la famille, quelle joie pénétrante et douce ! . . . Et la connaîtrait-elle jamais !

Un léger sanglot lui échappa et elle cacha sa tête entre ses mains. Mais, en la relevant, son regard exploré se fixa sur le tabernacle. . . Il y avait là Celui qui est le Père des orphelins, l'Ami des âmes souf-

frantes et délaissées. Quelle ingratitude de se dire seule lorsqu'il était toujours là !

Une fervente action de grâce monta du cœur de la jeune fille, puis encore une prière pour le père tant aimé, et, fortifiée, elle se leva pour prendre le chemin du logis où personne ne l'attendait.

(A suivre)

A un nouveau député :
 "Enfin vous avez été nommé !
 — Hélas ! de tous les noms."

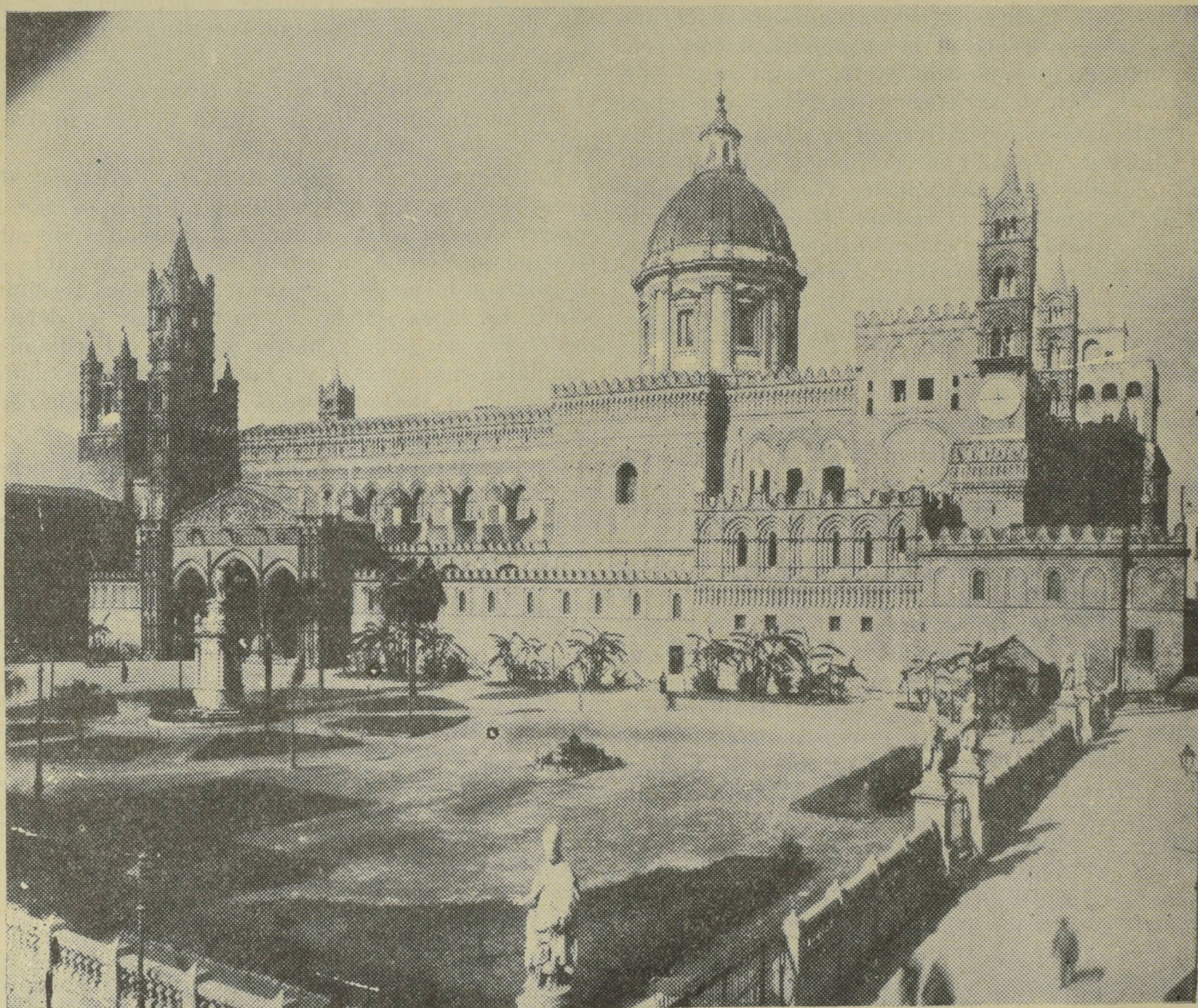
Cette force et cette moelleuse douceur qui caractérisent les fins thés du Japon ne peuvent être appréciées qu'en goûtant la tasse. Essayez ce délicieux thé vert.

THÉ DU JAPON

"SALADA"

Tout frais des plantations

512F



LA CATHÉDRALE DE PALERME, EN ITALIE